U d'/ of Ottawa
39003002019593

BIBLIOTECA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoires02lafe

MÉMOIRES

DE

LAFERRIÈRE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

MÉMOIRES

DE

LAFERRIÈRE

DEUXIÈME SÉRIE

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1876

Tous droits réservés

BIBLIOTHÈQUE

PN
2638
.L23A3
1876
v.2

MÉMOIRES DE LAFERRIÈRE

I

Au nombre de mes nouveaux camarades, j'avais retrouvé Éric Bernard.

Le Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg ne jouant pas l'ancien répertoire, Éric se trouvait insuffisant et hors d'emploi; de plus, il déplaisait au public, et la clause redoutable du renvoi en France allait lui être appliquée.

Éric avait été mon directeur au Panthéon; j'avais eu beaucoup à me louer de nos relations; ce

n'était donc pas sans chagrin que je prévoyais son renvoi.

Il fut alors question de mettre à la scène *le Gamin de Paris*.

Vernet devait jouer le rôle de Joseph; j'avais celui du séducteur, Amédée, et Dufour, un des meilleurs comédiens comiques que j'aie connus, celui du général Morin.

Cet arrangement paraissait définitif, lorsque le comte Guédéonoff me fit venir et me dit, en me présentant une brochure :

« Voici, monsieur, une pièce que vous aurez à étudier; c'est *le Gamin de Paris :* vous y jouez le rôle du *gamin*. »

Je représentai au général que la distribution de la pièce était déjà faite, et qu'il me serait pénible de désobliger Vernet, en possession par emploi de ce rôle.

« Je n'ai pas cela à débattre avec vous, monsieur. L'empereur a pris connaissance de l'ouvrage; Sa Majesté a même fait de sa main une correction importante, et elle a ajouté :

» Il faut que Laferrière joue le rôle de Bouffé. »

Je n'avais qu'à obéir.

Vernet, qui en fut averti, me bouda naturellement un peu.

Comme je causais de l'incident avec Éric Bernard, celui-ci me dit :

« Écoute : ils vont me renvoyer, et je suis venu ici plein d'espoir, remorquant avec moi la famille et toutes les charges du ménage... Je n'ai pas même l'argent du retour... Et tu peux me sauver... Je me sens capable de jouer le rôle du général Morin; il convient à mon physique... Si je le joue, on me gardera; j'en ai le pressentiment. »

Je me hasardai, et fis ma demande au comte Guédéonoff qui, selon son habitude, commença par refuser et finit par consentir.

La pièce se joua devant une salle magnifique; toute la cour y assistait.

La représentation devait être au bénéfice de Vernet; mais, sur son refus de jouer à cause de la dépossession dont il avait été victime, le bénéfice inscrit à la suite prit le tour, et ce fut un grand bonheur pour le bénéficiaire Renard, modeste comédien, qui ne s'attendait certes pas à voir le chef de l'empire concourir à sa recette.

Le premier acte venait de finir, quand l'empe-

reur parut sur le petit *balcon observatoire* dont j'ai déjà parlé.

« Eh bien ! monsieur le gamin, vous en faites de belles... Vous tombez à l'eau, vous jouez à la toupie, vous déchirez votre blouse, vous recevez des taloches, c'est charmant... Mais, dites-moi, est-ce que la grand'maman Meunier ne frappait pas de franc jeu ?

— Oui, sire; je crois même que, ce soir, elle a sa névralgie, et elle passe sa rage sur son petit-fils. »

La maman Meunier, c'était la maman Bras, qui, quêteuse assidue des regards de l'empereur, venait de se glisser auprès de moi.

« Je t'apprendrai, drôle, polisson, à te plaindre de ta grand'mère à Sa Majesté. »

Et, à la parole, elle joignait le geste.

« Oh! dit le czar en riant, vous n'êtes plus en scène... madame Bras. Au reste, vous n'y allez pas de main morte... J'aurais presque peur de jouer avec vous le rôle de Laferrière.

— Ah! Sire, si c'était vous, quelle différence! je vous embrasserais, au contraire.

— Et vous auriez tort, madame Bras, répliqua

brusquement Nicolas : l'art est un empire où il n'y a qu'un seul maître, le vrai. »

Et l'empereur, tournant le dos, laissa la grand' maman Meunier immobile, les yeux écarquillés, la bouche ouverte.

Moi, j'éclatai de rire.

Mais ce qui me rendit surtout heureux dans cette représentation, c'est le résultat qu'elle eut pour Éric Bernard.

L'empereur fut enchanté de lui.

« C'est un comédien de talent, » avait-il dit en quittant sa loge.

M. de Guédéonoff se garda bien de dire à Sa Majesté qu'il avait remercié Éric ; mais il vint à ce brave garçon et lui dit, comme de lui-même :

« Eh bien, général Morin, *donc*, vous nous restez. »

Il resta, en effet, et, par dix ans de bons services et de succès, acquit son droit à la pension de deux mille roubles.

J'ai parlé d'une correction faite par l'empereur

dans cette pièce du *Gamin de Paris ;* je veux la faire connaître, ne fut-ce que comme terme de comparaison avec ce qui se passe ailleurs qu'en Russie.

Au second acte, le général Morin arrache à son fils le ruban qu'il porte à la boutonnière, pour le lui rendre au dénoûment.

Ce ruban, c'est celui de la Légion d'honneur.

L'empereur biffa, d'abord, toute la scène. A son sens, ce signe sacré de l'honneur français était placé même au-dessus de la colère paternelle; mais, se ravisant, reconnaissant qu'en mutilant cette scène, il compromettait un des plus grands effets de l'acte, il voulut du moins que le général Morin ne revînt plus, à la fin de la pièce, sur son mouvement, et, coupant la phrase qui amène la restitution de l'insigne, il écrivit dans la marge :

Une récompense de si haute valeur ne doit être arrachée ni rendue au gré d'une colère intime.

Ceci me rappelle qu'un jour, à Paris, la censure trouva mauvais, dans je ne sais plus quelle pièce, qu'une espèce de coquin, qu'on démasquait et soufletait en scène, fût décoré de l'ordre de la Légion d'honneur; les auteurs ayant fait remarquer qu'une décoration sur la poitrine du gredin était indispen-

sable à l'effet de la scène, la censure répondit :

Eh bien, mettez-lui une décoration étrangère !

Ce qui fut fait.

La correction apportée par l'empereur au *Gamin de Paris* avait fait grand bruit à Saint-Pétersbourg.

Le comte Demidoff me pria de lui prêter, pour quelques heures, la brochure de la pièce, et me la renvoya avec cinq cents roubles comme remercîment.

Il l'avait lue; seulement, comment avait-il pu s'y prendre, à moins qu'il n'eût ordonné à son secrétaire de lui en donner lecture ?

Ceci demande une explication.

Le comte Paul Demidoff était, à l'époque où je le connus à Saint-Pétersbourg, un homme de quarante-cinq ans, blond, replet, peu communicatif et fort original.

Sa fortune était incalculable.

Il donna un bal à l'empereur et à l'impératrice, qui y passèrent une demi-heure.

Tel était le merveilleux ensemble des dispositions prises, que l'appartement de l'impératrice avait été préparé comme si elle avait dû y séjourner : tous les objets usuels étaient en vermeil et marqués au chiffre de Sa Majesté.

On parla de ce bal, pendant un mois.

Le comte, très-satisfait de l'ordonnance, gratifia son intendant de toutes les tentures qui avaient servi aux décorations de sa fête; il y en avait pour plus de trente mille roubles argent.

M. Demidoff vivait presque solitaire ; aussi passait-il pour un sauvage.

Un jour le prince N... se fait annoncer.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir le comte debout dans son salon, devant un grand bassin en vermeil rempli d'eau, et trempant, un à un, des billets de la banque russe; puis, les étendant sur des cordes placées transversalement d'un bout à l'autre du salon, comme l'aurait fait une blanchisseuse.

« Cher prince, dit le comte, je passe ces papiers dans l'eau pour enlever la mauvaise odeur dont ils sont imprégnés. »

Inutile d'ajouter que ce lavage en détruisait un certain nombre; mais le comte n'y regardait pas de si près.

M. Demidoff ne pouvait souffrir qu'aucun de ses gens touchât à sa personne ou à tout objet à son usage, sans avoir les mains gantées.

Il était très-grand amateur d'objets d'art.

On lui avait apporté, le matin même de cette visite du prince N..., un magnifique saxe de grande valeur, représentant Suzanne et les deux vieillards.

Le prince de N..., extasié de la beauté de ce groupe, prit le saxe avec ses mains dégantées, le tourna, le retourna, en examina les détails avec toutes les marques de l'admiration la plus grande.

Le comte le regardait faire et ne disait mot; mais, dès que le prince N... fut parti et qu'il se trouva seul, il sonna, indiqua d'un geste l'objet et la cheminée; le valet comprit : le saxe fut brisé.

L'intendant achetait, par son ordre, tous les ouvrages nouveaux qui avaient quelque succès.

Le comte coupait lui-même les feuillets de

chaque volume ; puis, aussitôt lu, le jetait au feu.

Or, il est certain que, pour lire et pour étudier mon rôle du gamin dans la brochure que m'avait fait demander M. Demidoff, je n'avais pas mis des gants.

C'est pourquoi je ne devinais pas comment il avait pu faire pour la lire à son tour.

On plaisanta beaucoup le comte, lorsqu'on apprit qu'il voulait se marier.

« Mettra-t-il des gants? » se demandait-on.

La personne à laquelle on disait qu'il allait donner son nom et sa fortune était une orpheline russe, demoiselle d'honneur de l'impératrice.

Ce qui fit croire à la nouvelle fut le départ précipité de mademoiselle Irma, jeune actrice que les habitués du Vaudeville et de l'Ambigu avaient pu remarquer avant la révolution de 1830, et qui, en *veuvage* du prince Tuffiakin, était venue à Saint-Pétersbourg, où le comte Demidoff s'était fait son protecteur intime.

Le comte avait fait acheter par Monferand, son architecte, un hôtel dans l'un des plus beaux quartiers de la perspective de Newski.

Il fit démolir cet hôtel et, à sa place, l'architecte construisit, avec des malachites venues de ses

mines, une habitation qui ne coûta pas moins de deux millions de roubles argent.

Cette résidence devait servir aux fiancés.

Entreprenant brusquement un voyage, M. Demidoff refusa de se déranger, seulement de quelques pas, pour aller visiter cet *Eldorado*, qui lui était encore inconnu.

Pendant ce voyage, et chaque jour, le comte expédiait un courrier extraordinaire, chargé d'une lettre pour la demoiselle d'honneur.

Tant que dura le voyage, les courriers se succédèrent, et le dernier qui arriva à Saint-Pétersbourg avait fait plus de quatre cents lieues.

Cette correspondance se continua pendant plusieurs mois.

Peut-être n'en faut-il pas moins, en Russie, pour arriver à s'estimer un peu, quand on ne s'apprécie que par lettres.

Le mariage en resta là.

Je n'en terminerai pas avec le comte Demidoff

sans ajouter, comme complément de l'histoire du saxe brisé, le récit d'une petite scène où l'esprit français se donna l'avantage sur le sans-gêne du grand seigneur.

Un jeune attaché d'ambassade, aujourd'hui occupant un poste élevé dans la diplomatie, avait été invité chez le comte Demidoff.

Comme on venait de passer dans le salon pour prendre le café, notre attaché, entraîné par une conversation sur le magnétisme, et un peu distrait, prit le sucre avec les doigts, lorsqu'un valet de pied lui présenta le plateau.

Le comte, choqué de ce manquement à la bienséance, fit signe au laquais de jeter par la fenêtre le contenu du sucrier.

La leçon était rude ; elle causa une stupéfaction générale : elle était de nature à démonter l'homme le mieux posé dans le monde.

Mais le spirituel attaché, tout en prenant la leçon pour une offense, conserva un calme parfait ; il but lentement le contenu de sa tasse, alla, sans se presser, vers la fenêtre, regarda M. Demidoff et, jetant négligemment par-dessus le balcon la cuiller, la tasse et sa soucoupe, dit au comte :

« Je ne savais pas que ce fût l'usage. »

Puis, il reprit sa conversation, absolument comme s'il eût déposé sur une étagère la magnifique porcelaine qu'il venait de briser.

II

Ma vie était triste à Saint-Pétersbourg.

Trois théâtres y occupaient les soirées : le Théâtre-Français, le Théâtre russe et l'Opéra.

Le Théâtre-Français jouait exclusivement notre répertoire : le drame, la comédie et le vaudeville ;

Le Théâtre russe donnait des pièces russes et certaines pièces françaises traduites : le grand acteur *Karatiguine*, y partageait l'admiration du public avec sa femme, qui remplissait l'emploi de mademoiselle Mars ;

Puis, l'Opéra, où se jouaient trois fois par semaine nos grands chefs-d'œuvre.

Ce dernier théâtre venait de monter *Robert-le-*

Diable avec un luxe inouï, tel que l'Opéra de Paris n'aurait pu en atteindre les splendeurs.

A ce propos, j'ouvre une parenthèse.

Lorsqu'à Paris, le chef de l'État doit honorer un théâtre de sa présence, la direction, avertie seulement dans la journée, n'a que quelques heures pour exhumer les siéges et les tentures d'apparat.

On époussète à la hâte, on cloue, on cogne, on recouvre, tant bien que mal, par des tapis et des rideaux broquetés à la diable, les vieux bois de l'escalier, le crépi lézardé des murailles, les papiers de tenture fanés ou déchiquetés ; on suspend à de gros clous, dissimulés par des cravates de cotonnade rouge ou verte, des lampadaires d'un style douteux; on cache une fausse armoire par une glace, un recoin poudreux par une console.

C'est au mieux !

La monarchie en France n'est plus chez elle : on la reçoit comme un voyageur est reçu dans une hôtellerie.

La présence du souverain n'est plus qu'une

exception, comme le souverain lui-même n'est plus qu'un accident.

En Russie, c'est différent.

On s'y souvient de l'hémistiche de Britannicus :

L'Empereur est toujours là ....

De sorte que la loge impériale est toujours prête à recevoir son maître.

On ne sait pas, on ne doit pas savoir si le czar est à Saint-Pétersbourg, ou à Gatchina, ou à Czarskoëselo, ou en Crimée, ou à Moscou...

Le czar est comme Dieu : il a le don d'ubiquité.

On le dit sur la mer Noire : il est peut-être dans son droschki, attelé de deux chevaux fringants, descendant la perspective de Newski.

La loge impériale est éclairée *à giorno*.

Les programmes, imprimés sur satin, reposent sur le velours de la balustrade; derrière la porte, les gardes immobiles, l'arme au pied, en grande tenue, attendent l'empereur.

Les huissiers, en culottes courtes, l'épée au côté, se tiennent au bas des escaliers.

On a lu le matin dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg :*

« Leurs Majestés impériales sont arrivées en bonne santé à Moscou. On pense que le séjour de Leurs Majestés se prolongera d'une semaine, qu'elles ne reviendront que pour les fêtes de Pâques, etc. »

Tout le monde a lu et relu les lignes qui précèdent, depuis le ministre jusqu'au dernier moujick, depuis M. le général comte, intendant des théâtres, jusqu'à l'allumeur de quinquets, on les a lues dans le journal officiel, n'importe! on attend l'empereur.

Et Jésus parla et dit :

Nul ne sait l'heure où je viendrai.

Si l'on rencontre l'empereur sur la voie publique, on doit s'arrêter et se borner à le saluer : on est punissable, si l'on a l'urbanité de lui répondre.

Un jour, Sa Majesté accosta Vernet et lui dit quelques mots obligeants, dont Vernet le remercia.

A peu de distance de là, l'artiste se sentit légèrement touché sur l'épaule.....

Un agent l'invitait à passer au bureau de police, où on lui apprit que toute réponse à l'empereur sur la voie publique était interdite.

Une seconde rencontre eut lieu, le czar ne fut pas moins bienveillant; mais Vernet lui dit laconiquement :

« Sire, je prie en grâce Votre Majesté de ne plus me parler, car elle me compromet. »

A propos de cette petite aventure sur Vernet, le souvenir de ce qui arriva à Geniès, à l'occasion du grand-duc héritier Alexandre, aujourd'hui empereur, me revient à la mémoire.

Geniès avait su gagner les sympathies du public et de la cour : excentricités, fantaisies, caprices, on lui passait tout, jusqu'aux maladresses scéniques auxquelles il se laissait aller.

Sa mémoire était journalière.

Sitôt qu'il la sentait broncher, et afin de lui donner le temps de se rasseoir, il prenait une voix larmoyante, que cela répondît ou non au sens des paroles; et, chaque fois que le public entendait cette voix, *attendrie*, il disait :

« Voilà Geniès qui ne sait plus son rôle. »

Nommé lecteur du grand-duc, Geniès remplissait assez ordinairement cet emploi avec le sans-gêne qui était dans ses habitudes.

Pendant l'une de ses leçons, il trouva le jeune grand-duc fatigué, ennuyé plus que de coutume, tout à fait mal disposé.

Il voulut le ramener au sérieux de la conférence.

« Non, Geniès, non, dit le grand-duc, je ne suis pas en train aujourd'hui... Je voudrais autre chose qu'une lecture pour me distraire.

— Que désire Votre Altesse?

— Je ne sais... ou, plutôt, je n'ose vous le dire...

— Son Altesse est bien bonne de se gêner. Voyons! que voudrait-elle faire?

— Eh bien!... Geniès, je voudrais vous voir faire des grimaces. »

Et voilà le professeur de littérature qui déroule à l'héritier du trône des czars tout le répertoire des grimaces les plus étranges et les plus grotesques.

Le grand-duc riait aux larmes et cherchait à imiter son professeur.

Au plus fort de cette partie de grimaces, Geniès, qui se trouvait devant une glace, fit un brusque

soubresaut : une portière était ouverte derrière lui...

L'empereur apparaissait.

Geniès, stupéfait, demande en tremblant à Sa Majesté si elle était là depuis longtemps.

« Depuis la première grimace, monsieur Geniès, » répondit Nicolas.

Comme on le pense bien, Geniès perdit sa charge de lecteur du grand-duc.

III

Geniès, qui s'était fait mon diable boîteux, quoiqu'il fût ingambe comme un cerf, apparemment parce qu'il était spirituel comme Asmodée, Geniès, dis-je, voulut à toute force m'entraîner dans un salon où l'on jouait.

J'ai toute ma vie détesté le jeu, les cafés et les cercles, non par rigorisme ou prudhomie, mais tout simplement parce que je ne m'y amuse pas.

Je résistai donc; mais il insista, et je cédai.

Ce salon était celui d'une excellence russe autour de laquelle gravitait une foule de satellites, étoiles un peu nébuleuses peut-être.

On me fit grand accueil.

Nul n'est plus câlin, plus recherché, plus flatteur, disons même plus byzantin, que le seigneur russe, lorsqu'il veut être aimable et poli.

Je tins à paraître homme de bonne compagnie et, par conséquent, beau joueur.

Une heure après, j'avais perdu dix-huit cents roubles, dont moitié sur parole.

Geniès était au désespoir.

Je lui dis :

« Je n'aimais pas le jeu; maintenant, je le hais. C'est un progrès : je te le dois; je t'en remercie. Seulement, où trouver neuf cents roubles? »

Geniès était un homme de ressources; il entendait la vie à Saint-Pétersbourg, comme un étudiant de dixième année entend la vie rue Saint-Jacques : le lendemain matin, il me conduisait au comptoir de la Couronne.

En Russie, tout en adorant les artistes, on n'a pour eux qu'une feinte considération; aussi, dans la conviction que, neuf fois sur dix, ils n'auront pas la délicatesse de faire une relique des gages de munificence qu'ils tiennent de l'empereur, s'est-on arrangé pour leur reprendre bagues et tabatières au prix du tarif.

Quand j'eus compris ce rouage, grâce aux explications de Geniès, je devins rouge par-dessus les yeux.

Mais il était dix heures du matin ; les dettes de jeu se payent avant midi ; j'étais donc entre deux hontes, l'une prévue et admise, l'autre inacceptable.

Je choisis la première, et ma haine pour le jeu se tourna en exécration.

Je tirai de mon doigt la bague surmontée d'une émeraude et entourée de brillants que j'avais reçue du czar, et l'on me compta trois mille roubles.

Je crois bien me souvenir que je m'enfuis comme un voleur.

Une pierre venait de tomber de cet édifice de gloire que tout artiste a la prétention de laisser derrière lui.

Deux jours après, un nommé Cinelli se présenta chez moi. Je le connaissais de vue. C'était un Italien. Il faisait en apparence le commerce des vieux habits de cour et de théâtre. Il ne négligeait, je

pense, aucune des attributions de son métier.

Petit, fluet, nerveux et noir comme un Sicilien, avec un organe de haute-contre et un sourire qu'éclairaient des dents aiguës, blanches comme des amandes, le signor Cinelli connaissait tout le monde.

C'était un type.

« Qu'est-ce qui peut, je vous prie, me procurer l'honneur de votre visite, monsieur Cinelli? lui demandais-je en riant, dès qu'il parut, c'est-à-dire dès qu'il commença ses nombreuses et profondes salutations, avec lesquelles il ne pouvait manquer d'aborder même le décrotteur du coin. Je n'ai, Dieux merci! ni usurier à connaître, ni loques à vendre, ni message mystérieux à faire tenir à quelque infante de votre entourage, et vous allez perdre, je le crains, votre temps et vos paroles. »

Pour toute réponse, il me tendit une lettre.

Le pli était en papier anglais, pur Bristol, sans cachet, sans initiales, mais parfumé, et assez lourd, quoique petit.

Je le rompis et trouvai une lettre ; dans la lettre, un billet de banque russe de *quinze mille roubles*.

Je pensai que la lettre, devant expliquer l'envoi du billet de banque, le plus court était d'abord de la lire.

Elle était écrite en français.

La voici :

« Prenez garde !... Vous vivez dans un pays où tout se divulgue. J'ai su que vous aviez perdu au jeu une somme considérable, du moins pour vous. Vous n'êtes pas venu en Russie pour jouer à la bouillotte, mais pour jouer la comédie, et pour y faire preuve de talent. Or, à la suite d'une nouvelle perte, le découragement vous entraînerait bien vite à l'abandon de vous-même, à l'oubli de vos facultés. Voici de l'argent, réparez votre perte et ne jouez plus. On s'intéresse à vous, on veille sur vous. »

Je levai les yeux sur mon Italien.

A demi-courbé, un demi-sourire sur les lèvres, il me regardait d'un œil à demi-fermé.

« Inutile, sans doute, puisque la lettre n'est pas signée, de vous demander qui l'a écrite, et qui vous l'a remise ?

— Signor, ze souis la discrétion même.

— Et en insistant ?

— Vous me tueriez sulla piazza, que je ne parlerais pas!

— On vous a payé pour vous taire?

— Si, signor.

— Et si je vous payais davantage pour parler?

— La personné mé ferait rouer de coups de bâton.

— Et vous n'aimez pas cela, les coups de bâton?

— Ze les abomine.

— Eh bien, regardez ce que je fais. Je prends ce mandat; je le mets sous cette enveloppe, que je cachète moi, à mon chiffre; et je vous ordonne d'aller au pas gymnastique le reporter à la personne qui vous envoie. Là! voilà qui est fait; maintenant, prenez vite et partez.

— Ma, signor... »

Je ne lui laissai pas achever sa phrase et le poussai par les épaules hors de ma chambre.

Quand il fut sorti, je me mis à rire; quand j'eus assez ri, je devins rêveur.

Deux heures après, une seconde lettre m'était apportée; mais cette fois par un moujick, qui ne savait pas un mot de français.

« C'est mal! m'écrivait-on. Chose donnée ne se

reprend pas. Chose refusée, quand elle est bien donnée, se change en offense. Je ne puis en recevoir de vous, et, pour rassurer votre délicatesse, je consens à ce que vous me connaissiez. Vous jouez demain; à la sortie de votre théâtre, arrêtez-vous sur la place Michel et suivez qui vous abordera. »

Le satané billet de banque était toujours dans l'enveloppe.

Une chose était certaine à mes yeux, c'est que la personne qui écrivait était une femme, que cette femme était une grande dame et que cette grande dame était russe.

Une grande dame! Cette pensée me revenait à chaque pas que je faisais dans ma chambre, où je me promenais avec agitation.

Je pris le billet de banque et, saisissant la plume, j'écrivis sur son revers, de ma plus grosse et de ma plus ferme écriture, ces mots que je signai :

« A demain, à minuit. »

Cela fait, je le remis sous enveloppe et je renvoyai le moujick.

Le lendemain soir, à l'heure dite, sur la place

Michel, le même moujick se présenta, me fit signe et je le suivis.

Un amour de petit droschki stationnait quelques pas plus loin : j'y montai, et nous partîmes comme une flèche.

A quelques verstes de Saint-Pétersbourg, nous nous arrêtâmes devant une maison de sombre et mystérieuse apparence : il est vrai qu'il était près d'une heure de la nuit, et qu'à cette heure avancée les objets qui sourient le plus à la lumière du jour se rembrunissent considérablement.

On ouvrit la grille; le droschki s'arrêta dans la cour.

Une fenêtre du premier étage s'ouvrit, et les lumières de l'intérieur vinrent éclairer les rosaces de fer poli du balcon.

Une femme coiffée du saropati des esclaves passa rapidement et me dit en français :

« Le seigneur est prié d'attendre quelques instants. »

J'entendis ouvrir et fermer des portes, et des ombres passaient rapidement entre mes regards et les lumières de la chambre.

On a beau connaître, de longue date, pour les

avoir lues dans des romans, les scènes d'amour qui ont pour héroïne une belle inconnue et, pour auxiliaires, le mystère et la nuit, lorsqu'il s'en présente une où l'on joue un rôle, on s'imagine tout de suite que, pour aucun homme, le mystère ne fut si plein d'attraits, la nuit aussi belle et l'inconnue aussi suave...

Et l'imagination s'exalte à l'idée vaniteuse d'un bonheur inespéré, auquel nul autre ne saurait prétendre, et, pour courir vers ce bonheur, on expose son repos, sa vie, comme si les inconnues ne s'étaient pas déjà fait connaître à d'autres....

Une femme qui me parut jeune, mais dont je ne distinguai pas les traits, s'avança hors de la chambre, se pencha sur le balcon, regarda dans la cour et se retira précipitamment.

Évidemment, il devait se passer quelque chose d'anormal dans cette maison.

Enfin, l'éternel moujick reparut, me remit un billet, adressa quelques mots au cocher et, les chevaux enlevés par un vigoureux coup de fouet, reprirent à toute volée la route de Saint-Pétersbourg.

Je refis le chemin en proie à une humeur parti-

culière, qui n'était précisément ni figue, ni raisin.

Aussitôt dans ma chambre, et dès que j'eus allumé ma bougie, je dépliai le petit billet que j'avais jusque-là tourné et retourné dans ma main; je lus :

« L'empêchement de ce soir vous dit assez qu'une indiscrétion peut tout perdre. Demain, au sortir du théâtre, on vous abordera de nouveau. »

Je ne dormis pas; il me semblait que le lendemain ne devait jamais arriver.

Le lendemain vint et l'heure sonna, et le moujick reparut, et le droschki me reconduisit, aussi rapidement que la veille, devant la mystérieuse demeure, dont je ne connaissais encore que la grille dorée et l'un des balcons délicatement ouvragés.

Mais, cette fois, tout était tranquille : seul, le bruit des roues, sur le gravier de la cour, éveilla des échos qu'on eût dit endormis depuis cent ans.

La servante de la veille vint au-devant de moi; mais, au lieu de m'adresser la parole, elle me prit par la main et me fit entrer dans une salle basse.

Là, elle s'empara d'un flambeau et m'invita d'un geste rapide à la suivre.

Nous montâmes un vaste et somptueux escalier, revêtu d'onyx et de malachite et recouvert d'un tapis de la Savonnerie; puis, nous entrâmes dans un appartement princier, dont les mille richesses, à peine éclairées par la lumière que portait la servante, étaient par moi plutôt devinées que vues; enfin, je franchis la porte d'un boudoir.

On m'y laissa seul.

Le calme se fit peu à peu en moi et je pus me rendre compte des merveilles qui m'entouraient.

J'étais dans une toute petite pièce, en forme de kiosque, d'une architecture mauresque de la plus exquise élégance.

Elle était revêtue de parois en bois de santal, découpé comme une dentelle de Venise.

De fines colonnades soutenaient un plafond fait de cristaux coloriés, taillés en facettes, et enfermés dans les mailles d'un lacet d'or et de pourpre.

De cette voûte, qu'on eût dite constellée de pierres précieuses, descendaient ces fines lampes persanes, à chaînes d'argent, où se consume l'huile parfumée de Shiras; sur le sol, un des plus beaux tapis qui soient jamais sortis des bazars d'Ispahan; pour tous meubles, un divan circulaire, recouvert

de cachemire, et une table turque, étroite et basse, en écaille marquetée d'argent.

Sur cette table était une de ces petites nappes blanches, tramées de rose, d'origine russe, et, sur cette nappe, il y avait deux couverts.

IV

J'avoue mon impuissance à tracer un portrait, surtout quand il s'agit d'un portrait de femme.

Qu'est-ce que la beauté? Comment la peindre? Comment se tenir à distance de l'anatomie, d'une part, et, d'autre part, de cette phraséologie, soi-disant idéaliste, spiritualiste, dont on a tant abusé?

Je défie le lecteur le plus intelligent de dégager une image nette, une ressemblance précise, de certains portraits qui ont passé pour des chefs-d'œuvre de style et d'analyse.

Peindre une femme! Autant fixer l'ombre qui fuit, le vent qui passe! Sous le plus réussi, le plus merveilleux, le plus vivant, le plus divin des por-

traits de femmes, sous la Joconde de Léonard de Vinci, sous la Fornarina de Raphaël, il faudrait écrire, pour être tout à fait vrai :

Portrait de madame une telle, telle année, tel jour, à telle heure.

Et ajouter :

« Ce jour-là, le ciel était pur ou orageux ; la petite chienne avait eu ou n'avait pas eu ses vapeurs ; monsieur un tel était venu ou n'était pas venu ; l'amie intime de madame une telle s'était ou ne s'était point rencontrée avec ledit monsieur chez madame une telle ! »

La femme qui entra, et qui m'apparut, avait vingt-cinq à vingt-six ans, et, dans sa robe flottante de soie grège à rayures satinées, doublée d'une fine étoffe incarnadine, elle avait l'air d'être tout uniment vêtue d'un nuage rose.

Elle vint à moi, un peu timide, mais le sourire aux lèvres ; elle s'approcha même assez près pour me regarder dans les yeux ; elle demeura quelques secondes immobile ; puis, tout d'un coup, éclatant d'un petit rire d'alouette, elle s'écria :

« Ah ! ces Français ! ils sont bien tous les mêmes !

— Est-ce un reproche ?

— Ce n'est ni un reproche, ni un éloge; vous avez la morale qui convient à votre quarante-deuxième degré de latitude nord : voilà tout ! Il y a des vertus qui ne poussent que dans les pays tempérés, comme les pommes. C'est l'égoïsme qui a inventé la délicatesse. Je suis née, moi, dans les steppes de l'Ukraine. Voilà mon excuse ! Si vous trouvez que j'ai mal fait, pardonnez-moi. »

Elle dit tout cela d'un air crâne.

Elle avait bien ce petit défaut de pédantisme commun à toutes les femmes russes; mais on sait qu'elles réussissent à s'en faire un charme.

Au fait, cette raillerie, un peu câline, ne me déplaisait pas, loin de là ; et, lui prenant la main, une toute petite main, nerveuse et frémissante, je lui dis :

« C'est moi, madame, qui vous demande humblement pardon. Je le vois maintenant, je n'ai été qu'une orgueilleuse brute. »

Je pris une figure si sincère et une attitude si pleine de contrition, en parlant ainsi, qu'elle éclata de rire tout à fait.

Il y avait chez cette admirable créature un

mélange de rudesse et d'abandon qui me fit, plus tard, l'appeler *douce-amère*.

Naturellement, je lui demandai ce qui avait pu, la veille, mettre obstacle à notre première entrevue.

« Ah ! c'est bien simple. Mon mari est venu. Mon mari a soixante ans, cinq pieds et neuf pouces, un cou de taureau, une tête apoplectique, vingt mille paysans dans la Russie-Blanche et tous les vices de l'hetman non civilisé. Quand il vient chez moi, j'en profite pour lui dire qu'il est vieux, qu'il est laid et que je le hais. Autant jouer avec un loup de Sibérie. Quelque jour, il me tuera, ce qui m'est assez indifférent. Hier, il était plus doux que d'habitude : il n'a massacré que mes porcelaines.

— Et vous supportez une existence pareille?

— Je ne pense pas que le mariage puisse être autre chose. D'ailleurs, vous le voyez bien, ajouta-t-elle en me regardant de ses yeux vert de mer, qui, selon qu'elle le voulait, avaient ou des tendresses profondes ou des froideurs d'acier, je cherche mon bonheur où il est, et je prends mon bien où je le trouve. »

J'oubliai presque qu'elle était belle, pour n'admirer que son étrangeté.

Elle avait le secret d'accumuler dans la même phrase des audaces d'impératrice romaine et des naïvetés d'enfant.

Je m'arrête à ces détails, parce qu'il me semble qu'en rassemblant les traits de cette bizarre nature, j'expliquerai, jusqu'à un certain point, le caractère particulier de la civilisation russe... en général.

La civilisation russe ressemble beaucoup aux floraisons obtenues par le chauffage à blanc : des fleurs hâtives et, par cela même, sans durée !

Les arts, les sciences, les mœurs, les élégances, tous les trésors des vieilles races, importés à profusion et à la hâte chez le peuple russe, et absorbés par ses appétits incessants, tout cela, naturellement, a dû lui monter un peu au cerveau et provoquer chez lui une ébriété particulière qui explique beaucoup ses bizarreries.

Mais c'est la femme russe, naturellement nerveuse et lymphatique, qui a surtout subi cette fermentation, et à qui les fumées de l'esprit français ont un peu donné le vertige.

De là, ce renversement absolu de certaines règles, ces incohérences de sentiment, ce mélange de faiblesse et d'énergie, ce laisser-aller, cette affectation d'indépendance, ces hardiesses, ces témérités, cette brusquerie dans la passion, et, enfin, ces abandons de parti pris, suivis souvent des plus violents remords.

Notre petit roman devait se dérouler, on l'a déjà compris, dans le plus grand mystère.

Un soir, tandis qu'attablés, la comtesse et moi, — ai-je dit qu'elle était comtesse? — devant le petit souper qu'elle avait préparé elle-même de mets délicatement bizarres, empruntés aux provinces orientales, nous nous livrions à une de ces causeries sans fin où le cœur et l'esprit s'abandonnent tour à tour; un soir, dis-je, nous entendîmes, tout à coup, le bruit d'une voiture retentir sur le pavé de la cour.

« Ah! c'est mon mari qui rentre, » dit-elle négligemment.

Puis, elle se leva, s'approcha de la fenêtre et, faisant un bond en arrière :

« Comment! s'écria-t-elle, mais il vient chez moi! »

La comtesse me regarda fixement.

Je connaissais l'histoire de Rizzio.

En dépit d'un certain goût pour l'imprévu, le sort de l'amant de Marie Stuart n'était pas à envier, et peut-être, en ce moment, y pensai-je assez pour que la pâleur couvrît mon visage.

La comtesse se jeta à mon cou.

« Allons, enfant, ce n'est qu'un demi-danger. La mort ne s'ensuivra pas; tiens, écoute, il rugit déjà. »

En effet, l'on pouvait entendre une voix commune et violente éveiller les échos des grands corridors d'en bas. Sans le connaître, j'avais en exécration ce Kalmouk, et j'éprouvais je ne sais quelle joie fébrile à me trouver entre lui et sa femme.

Elle sonna.

Un esclave parut. C'était un Bulgare; il en portait le costume. Elle lui parla très-vite et en patois de la mer Noire. Il s'inclina et me prit sans façon par le bras pour m'emmener.

Je me dégageai de lui par un mouvement rapide; mais elle, palpitante, pâle, plus pâle encore

que moi, me conjura de suivre cet homme, et de faire exactement ce qu'il me dirait. Elle ajouta, en donnant à son regard une tendresse suppliante :

« Si tu m'aimes, obéis! »

C'était plus qu'il n'en fallait pour que je lui obéisse aveuglément.

Je suivis le Bulgare.

Il me conduisit, par un couloir sombre, dans une petite pièce de service.

Là, il m'ôta mes vêtements et me fit endosser son costume.

En opérant ce changement, le drôle souriait comme familiarisé à de pareils travestissements.

En deux tours de main, je fus rendu méconnaissable.

Puis, il ouvrit la porte, me fit traverser de nouveau le corridor et me planta dans l'antichambre des appartements de la comtesse.

Devant moi s'allongeait le grand escalier de sortie.

J'avais repris tout mon sang-froid.

« Descendez sans affectation, me dit l'esclave, qui avait prestement ndossé une houppelande de moujick, et passez ainsi devant les domestiques du

comte. Il ne vous sera rien dit, ni rien fait. Surtout, ne marchez pas vite, vous seriez remarqué. »

Tout cela avait été dit en assez bon français.

Je descendais donc cet escalier en pleine lumière d'un pas calme et majestueux, lorsque, tout d'un coup, derrière moi, les deux battants de l'antichambre se rouvrirent.

C'était le comte qui se retirait et la comtesse qui le reconduisait.

Ils s'arrêtèrent sur l'escalier; moi, je continuai de descendre.

J'aurais donné je ne sais quoi pour me retourner et pour éclater de rire au nez de ce sauvage.

Mais ce sauvage lui-même était fort gai; il avait des éclats de rire tonnitruants qui faisaient trembler le lustre de cristal pendu dans la cage de l'escalier.

Je descendais toujours, et de mon pas le plus posé, lorsque la voix de la comtesse se fit subitement entendre.

« Ivanoff! est-ce toi, Ivanoff? »

Je me retournai.

« Remonte, Ivanoff, j'ai un ordre à te donner. »

Cela fut dit en langue russe, qu'heureusement je

commençais à assez bien comprendre, et avec un sang-froid qui me confondit.

Je remontai, cachant du mieux qu'il me fut possible ma figure, et, lorsque j'approchai du comte, qui de son côté descendait, l'aimable Cosaque me frappa familièrement sur le derrière de la tête, comme pour m'inviter à presser le pas.

La comtesse était là, debout, souriante, calme et belle à éblouir !

En deux bonds, je franchis les quatre marches qui me séparaient d'elle.

Le comte et la comtesse continuèrent à descendre.

Le comte disparut au tournant de l'escalier ; je l'entendis quelques minutes encore rouler sa voix de stentor et jeter aux corridors les notes formidables de sa gaîté ; puis, tout se tut...

Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que la comtesse revenait.

Nous traversâmes le salon ; du salon, nous passâmes dans le boudoir, et, là, me prenant la tête entre ses mains délicates, elle s'enlaça à moi dans une étreinte folle et me dit :

« Soupons ! »

V

Je touche à l'un des épisodes les plus singuliers de mon séjour en Russie.

Je ne l'aborde pas sans crainte.

Il est assez délicat pour un artiste qui a, dans ses Mémoires, la prétention d'être, avant tout, vrai et honnête; il est assez délicat, dis-je, d'essayer le récit d'une aventure, qui n'a rien de bien particulier par elle-même, mais qui touche, par son dénoûment, aux extrêmes limites des choses croyables.

Je venais de jouer pour la première fois *Chatterton*.

Un soir, à l'issue d'une représentation de ce

drame, et comme je rentrais chez moi, mon domestique m'avertit qu'une dame, malgré l'heure avancée, avait insisté pour me voir et qu'elle m'attendait au salon.

A mon entrée, la dame se leva et s'avança vers moi avec l'inquiétude naturelle à toute femme qui veut adresser une prière à un inconnu.

Levant son voile, elle me dit, d'une voix tremblante :

« Monsieur, votre talent et vos succès doivent vous avoir concilié le bon vouloir des grands. Votre liaison avec le fils du prince G..... vous assure, dit-on, la protection du comte de Bekendorff, ministre de la police générale. Vous voyez une femme au désespoir. Mon mari, pour des raisons politiques que j'ignore, a été arrêté à Moscou ; il est père, et je viens vous demander, toute inconnue que je vous sois, de le sauver, de nous le rendre... Voici tous les papiers qui le concernent, qui expliquent sa position... Je n'ai rien de plus à vous dire, monsieur. J'attends trop de vous pour que les mots puissent exprimer mes espérances. Le sort d'une famille est dans vos mains : que votre bon cœur en décide ! »

Et posant devant moi une liasse de papiers, elle rabattit son voile et sortit de ce pas précipité qui ne veut laisser à l'interlocuteur ni le temps de faire une question, ni la possibilité d'exprimer un refus.

Je la laissai s'éloigner, sans une promesse, même vague, tant sa beauté m'avait frappé.

L'inconnue partie, je parcourus rapidement les pièces qui m'étaient laissées et j'y remarquai l'extrait d'un rapport de police qui dénonçait une conversation compromettante sur les affaires de Varsovie.

Le lendemain de grand matin, je me fis annoncer chez le fils du prince G.....

Je trouvai le jeune prince dans sa salle d'escrime, tirant avec Grisier, alors le maître d'armes de toute l'aristocratie de Saint-Pétersbourg.

Ce jeune homme représentait, au degré le plus complet, le caractère du haut seigneur russe.

C'était le gentilhomme français des beaux temps de la noblesse; car, n'en déplaise à la civilisation parisienne, c'est à Saint-Pétersbourg qu'il faut aller pour retrouver la finesse, la grâce, la rapidité d'esprit et le charme de bonne compagnie de l'ancien faubourg Saint-Germain.

Je l'attirai dans un coin et lui expliquai rapidement le but de ma visite.

« Mon cher Laferrière, me dit le prince, il ne m'est pas possible de m'occuper de cette affaire. Je ne suis pas aussi en crédit qu'on peut le supposer. D'ailleurs, il s'agit de politique : le comte de Bekendorff est le meilleur des hommes ; mais, sur cette matière, il est implacable, et m'exposer à un refus serait me compromettre sans utilité pour personne. »

Je me retirai fort désappointé du peu de succès de cette première démarche.

Rentré chez moi, je repassai dans ma pensée les noms des personnages dont l'appui pouvait m'être assuré. Plusieurs de ces noms m'arrêtèrent un instant ; tout d'un coup, je songeai à la comtesse.

J'étais alors avec elle dans le plein de nos relations, — relations charmantes, et trop tôt dénouées, dont le souvenir m'est doux encore aujourd'hui.

Mon parti fut pris : c'était elle que je choisissais pour la protectrice de madame R.....

Le lendemain matin, je lui écrivis pour lui demander un rendez-vous.

De ce rendez-vous, lui disais-je, dépend peut-être la vie d'un homme.

Sa réponse ne se fit pas attendre.

« Si c'est de votre vie qu'il s'agit, venez vite ! Excepté celle-là, je n'en connais pas qui vaille la peine qu'on me dérange. »

Ce qui ne m'empêcha pas d'accourir et de lui demander le service que j'attendais d'elle.

« Ah ! bon ! il s'agit d'une femme, alors ?...

— Mais pas du tout, il s'agit de M. R...

— Votre récit me prouve que vous ne connaissez encore de M. R... que sa femme : elle est jeune, sans doute et... fort jolie?

— Fort jeune et fort jolie, répliquai-je avec beaucoup de calme.

— Et c'est à moi que vous venez demander de la tirer d'affaire ?

— C'est à vous que je viens demander de sauver un honnête homme, dont l'envoi en Sibérie causerait la mort, et jetterait la famille dans le désespoir et dans la misère. En vous demandant cela, sans même daigner vous épargner l'aveu que la femme de M. R..... est aussi jeune qu'elle est belle, je vous donne la plus grande marque d'estime qu'un

homme puisse donner à la femme qu'il aime, puisqu'en lui parlant avec cette loyale franchise, il la tient pour noble et généreuse entre toutes. »

Elle me regarda et étudia pendant quelques minutes ma physionomie.

« C'est bien, me dit-elle, je vais m'occuper de cela ; confiez-moi les papiers. »

Puis, me tendant la main :

« J'ai eu tort, oubliez-le. »

Le soir même, le confident italien dont j'ai esquissé le type me remettait ces quelques lignes :

« Mon cher Chatterton,

» J'ai réussi : l'ordre de mise en liberté partira demain pour Moscou. Suis-je assez noble à votre gré, et assez généreuse ?

» Après cela, j'avoue qu'il convient de réduire mon dévouement à sa juste valeur : on vient de m'apprendre que M. R... est un vieux gentilhomme de soixante-dix ans, et que sa femme doit avoir le même âge.

» Vous avez donc voulu plaisanter et me mettre martel en tête, en m'affirmant qu'elle était jeune et belle ?

« C'est mal ! J'ai eu un instant la pensée de sauver M. R..., puisque je l'avais promis ; mais de vous faire envoyer à sa place en Sibérie. »

Je ris beaucoup de cette menace rétrospective et me hâtai d'informer madame R... du résultat heureux de mes démarches.

Quant à l'âge du couple que j'avais eu le plaisir de protéger, je pensai qu'il devait y avoir là quelque plaisant quiproquo, dont le mot me serait donné à la première occasion.

Le climat de Saint-Pétersbourg n'étant pas favorable à ma mère, les médecins me conseillèrent son retour en France.

Je dus me conformer à leur avis.

Ce brusque départ coïncida presque, jour pour jour, avec la disparition non moins brusque de la comtesse : en même temps que ma mère s'éloignait, la comtesse, sans me prévenir, sans me

donner un souvenir même, partait pour des possessions situées... où? Je n'ai jamais pu le savoir.

Ces deux absences laissaient en moi un vide tel, que rien ne pouvait le combler.

Une fièvre lente s'empara de mes nuits; le sommeil me quitta, et enfin je tombai sérieusement malade.

Je passai un mois dans ma chambre, au milieu d'une atmosphère de quinze degrés Réaumur, à suivre les prescriptions de la médecine allemande.

Pendant le cours de cette maladie, je recevais journellement de nombreuses visites, entre autres celles de M. Henri Lütz, Français d'origine, attaché à l'ambassade de France.

Henri Lütz était un garçon de trente ans, d'un naturel exquis, très-ouvert, très-intelligent, mais un peu romanesque.

Plus d'une fois, il était parvenu à me faire sourire par des récits d'aventures impossibles, où son imagination jouait le principal rôle.

Toutefois, un de ses petits romans me frappa, malgré son peu d'importance.

Il s'agissait pour lui de deux femmes entrevues

au bal de l'ambassade, toutes deux extrêmement belles, d'une ressemblance parfaite, qu'augmentaient encore leurs ajustements pareils ; seulement, comme il fallait qu'il y eût toujours quelque chose d'extraordinaire dans ce qui lui arrivait, il ajouta :

« Mais voici où commence l'étrangeté de l'aventure...

— J'attendais la péripétie, dis-je en souriant.

— Ne plaisantez pas ; c'est la chose du monde la plus incroyable et la plus fantastique

— Je vous écoute. »

Je pris ma raison à deux mains et m'étendis, résigné, sur mon divan.

« L'une de ces deux belles créatures avait particulièrement fixé mon attention : elle était incontestablement plus belle et plus jeune que l'autre. C'est en vain que j'avais cherché à connaître leur nom, personne ne les connaissait. Vers minuit, j'entendis ces deux dames demander leur traîneau. Il fallait ou renoncer à la revoir jamais, ou faire un coup de tête. Je me décidai pour le coup de tête.

— J'aurais été surpris du contraire.

— Et moi aussi. Je m'approchai donc des deux charmantes femmes et, quand elles descendirent,

je descendis ; puis, me penchant tout à coup vers celle des deux qui avait le moins attiré mon attention, je lui dis :

« Je ne sais si je me trompe, mademoiselle ; mais il me semble connaître la délicieuse fée qui vous accompagne et qui vous ressemble comme deux perles peuvent se ressembler. Est-ce votre parente ? est-ce votre sœur ?

— C'est ma grand'mère, » me répondit-elle en s'inclinant devant moi avec un sérieux à renverser une montagne. »

Puis, toutes deux s'élancèrent dans le traîneau, et l'attelage disparut devant moi, me laissant immobile sur la neige, plus gelé de surprise que ne pouvait l'être à ce moment l'une des banquises échouées contre les piles du pont Saint-Michel. La grand' mère, mon ami! la grand'mère! était-ce croyable ?

— Il n'y a là-dedans qu'un point parfaitement croyable, dis-je en éclatant de rire, c'est que cette jeune personne a voulu s'amuser de vous, se moquer d'un Parisien. C'est une bonne fortune pour une Moscovite. »

Lütz baissa le nez, réfléchit une minute et finit par rire à son tour.

Ses romans, d'ailleurs, n'allaient jamais bien loin, et il n'y mettait pas d'obstination.

Cette fois, pourtant, il en mit plus que d'habitude; car, à six semaines de là, et comme je venais de faire, à peu près rétabli et en présence de Leurs Majestés, une rentrée assez brillante dans le *Gamin de Paris*, Lütz, qui vint me voir le lendemain pour me féliciter, me dit :

« Il fait un temps magnifique; voulez-vous accepter une place dans mon droschki et venir à Czarskoëselo? Nous y dînerons... J'ai, d'ailleurs, à causer un peu longuement avec vous; j'ai besoin des conseils d'un ami et je compte sur les vôtres. »

Nous partîmes.

Lütz demanda l'accès du palais et des jardins de Czarskoëselo, l'une des plus somptueuses résidences impériales; mais qui a le tort de rappeler, par ses dispositions trop symétriques, les monotones grandeurs du château de Versailles.

« Et maintenant qu'avez-vous, demandai-je à Lütz, et en quoi mes conseils peuvent-ils vous êtes utiles?

— Mon cher Laferrière, vous aviez raison : elles ont certainement voulu se moquer de moi! Mais, au

lieu de me guérir de ma folie, leur commencement d'hostilité n'a fait que lui donner de l'éperon. A force de démarches, j'ai fini par savoir qu'elles étaient parties depuis un mois pour Moscou.

— Mais au nom du ciel! de qui parlez-vous donc, mon cher Lütz?

— Comment de qui je parle? mais de la femme qui ne quitte pas ma pensée depuis le bal de l'ambassade.

— Ah! bon! de la grand'mère.

— Grand'mère! grand'mère! C'est vous-même qui avez taxé cela de plaisanterie! C'est une grand' mère de l'âge d'Hébé.

— A moins que ce ne soit Hébé elle-même, auquel cas elle pourrait bien avoir cinq mille ans..... Mais qu'importe!... Les voilà parties pour Moscou. Après?

— Après? je vais les y aller trouver.

— A Moscou?

— Parfaitement, et je pars demain.

— Est-ce une résolution?...

— Irrévocable.

— Et vous appelez cela me demander un conseil? »

Lutz ne sut que me répondre. Je profitai de son silence pour lui faire des discours que n'aurait pas désavoués Minerve. Mais je vis bien que je parlais à un sourd.

Le soir, nous étions de retour à Saint-Pétersbourg.

Je quittai Lütz en lui faisant promettre de venir me voir le lendemain.

En rentrant chez moi, mon domestique me dit que deux dames s'étaient présentées dans la journée, et avaient laissé sur mon bureau quelques mots au crayon.

« Deux personnes, disait le billet, qui arrivent de Moscou, se sont présentées chez M. Laferrière. Elles se proposent de revenir demain. »

Deux personnes venant de Moscou?

Je ne sais pourquoi, mais je pensai à Lütz, et lorsque, le lendemain, fidèle à sa promesse, et un peu plus calme que la veille, il vint me voir, je lui dis :

« J'attends deux dames; ne partez pas avant qu'elles ne soient arrivées.

— Je les connais ?

— Peut-être. »

Et je lui offris un cigare.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on m'annonçait les deux visiteuses.

« Passez dans la pièce voisine, dis-je à Lütz. Si la visite se prolongeait, et si les dames qui vont paraître vous sont inconnues, partez sans faire de bruit. »

Lütz me regarda, pâlit légèrement et courut s'enfermer dans mon cabinet de travail.

VI

Les deux dames sont introduites.

C'étaient deux personnes d'une grande beauté et d'une ressemblance frappante.

Au premier coup d'œil, je reconnus dans l'une d'elles madame R...

« Monsieur, me dit-elle, nous arrivons de Moscou; nous venons pour vous remercier du service que vous nous avez rendu sans nous connaître... Mon mari, grâce à vous, a été mis en liberté.

— Je le savais, madame, et ma récompense est tout entière dans la joie de vous avoir obligée.

— Nous avons appris, continua-t-elle, qu'une maladie grave vous a, pendant notre absence, ravi à

la scène, et cette circonstance augmentait encore à nos yeux l'obligation de vous voir et de vous exprimer toute notre reconnaissance. Nous sommes bien heureuses de vous retrouver debout et en bonne santé. »

Je m'inclinai sous ces bonnes paroles, dites avec un rare accent de sincérité, et j'allais brusquement pousser l'entretien sur un terrain plus favorable à ma curiosité, lorsque madame R..., ayant échangé un regard rapide avec l'autre dame, se leva et me tendit la main...

« Je ne sais si nous nous reverrons jamais : nous repartons demain pour Moscou, et, de là, nous irons peut-être former un établissement sur les confins de la Perse, où mon mari, grand voyageur, jeta jadis les fondements sérieux d'une fortune... Nous vous disons donc un adieu qui peut être éternel; mais, de près comme de loin, dans l'avenir comme aujourd'hui, votre nom sera souvent sur nos lèvres, comme il sera présent dans nos cœurs. »

Je les reconduisis, profondément touché du bon sentiment qui venait de m'être exprimé avec tant de délicatesse.

En rentrant dans le salon, je vis Lütz à la fenê-

tre, les yeux fixés sur la voiture qui attendait à la porte.

Ses traits étaient bouleversés.

« Qu'avez-vous, lui demandai-je?

— Ah! mon ami, ce sont-elles.

— Vos deux inconnues?

— Oui.

— Alors, vous avez entendu. Elles repartent demain, et ce n'est pas à Moscou qu'elles vont; c'est au bout du monde! Vous voyez bien qu'il n'y faut plus songer.

— J'étouffe chez vous; j'ai besoin d'air... A bientôt. »

Il sortit comme un fou.

Le soir j'étais à l'Opéra : on donnait la *Révolte au Sérail.*

L'empereur et toute la cour assistaient au spectacle.

Le ballet de la *Révolte au Sérail* était dans toute sa fraîcheur et dans toute sa vogue.

Rien n'était comparable à la richesse des décors

et des costumes! Sa Majesté avait elle-même indiqué les marches et dirigé les mouvements d'exécution.

On allait commencer le ballet, lorsque j'aperçus, dans une seconde loge, *mes* deux dames.

Je tenais en main ma lorgnette et j'attirai à moi, dans le rayon de mon optique, ces physionomies que je désirais tant détailler.

Elles m'apparurent véritablement belles... et leur ressemblance était d'autant plus frappante qu'elles portaient, toutes deux, un costume semblable.

Je pus également me convaincre que, des deux, madame R... était l'aînée; mais de si peu d'années que l'on pouvait aisément s'y méprendre.

Était-ce la grand'mère?

Il y avait évidemment du côté de Lütz un quiproquo dont je ne me rendais pas compte.

Le premier acte venait de finir; je me promenais dans les couloirs, lorsque je me sentis prendre le bras.

C'était Lütz.

« Elles sont ici, me dit-il, le savez-vous?

— Oui, je le sais.

— Ce que vous ne savez pas, c'est que je suis décidé à les suivre ! »

Pauvre Lütz! cette soirée fut la dernière que nous passâmes ensemble ; depuis, je ne l'ai plus revu.

Le lendemain, une femme me remettait un paquet, soigneusement cacheté, avec une lettre signée de madame R...

Voici cette lettre :

« Monsieur,

» Il y aurait bien moins d'ingrats, si, le plus souvent, les personnes obligées n'étaient pas embarrassées pour donner un témoignage de leur gratitude.

» En arrachant mon mari à l'exil, vous nous avez rendu un de ces services qui engagent éternellement et qui dépassent toute marque de souvenir.

» Comment? Par quel moyen pourrons-nous jamais le reconnaître ?

» Dans la carrière que vous suivez, quelle faveur

peut-elle vous paraître la plus désirable? Mon instinct de femme m'a-t-il servi en me disant qu'ayant à envelopper votre personne d'un continuel prestige, *l'éternelle* jeunesse doit vous être, après l'éclat du talent, le plus puissant auxiliaire?

» M. R..., voyageant aux Indes, s'est trouvé mêlé à l'une des querelles fréquentes qui divisent les petits princes de ces contrées. La famille d'un rajah, dont il avait utilement servi la cause, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui remit, écrite en caractères indiens, la recette d'une composition : *Élixir de jeunesse.*

» N'est-ce pas, en effet, vivre plus longtemps que vivre toujours jeune?

» Mon mari emporta cette précieuse recette, dont l'efficacité est écrite sur mes traits.

» Je joins à ma lettre le *secret!*

» Les plantes qui servent à faire cet élixir se rencontrent dans l'Inde, en Afrique, dans les Pyrénées, aux Antilles et abondent au Caucase.

» Croyez-moi, monsieur... et, dans bien des années, le public étonné cherchera inutilement votre âge sur votre visage! Et vous, satisfait de son étonnement, vous n'aurez alors qu'à accorder une bien-

veillante pensée à la vieille femme qui vous écrit ces lignes, à ma fille qui en partage l'inspiration, à mon mari qui vous doit sa liberté. »

Je lus et relus cette lettre curieuse.

Rester jeune !... Jeune !... Ce mot me revint constamment à l'esprit, pendant toute la journée et toute la nuit sans sommeil qui la suivit.

Jeune ! Je me rappelai, tour à tour, les noms de tous les artistes, princes de la rampe, que leur talent, alors que les frimats de l'âge étaient venus les atteindre, n'avait pas défendus contre l'indifférence du public !

On n'arrête pas le temps, soit ! On meurt, on doit mourir à l'heure écrite sur les tablettes de la mort, c'est vrai ! Mais on tombe du moins *avec grâce* et tout entier, et sans avoir laissé précéder notre chute du spectacle attristant de notre ruine !

Les générations qui se succèdent au parterre des théâtres, se soucient bien que vous ayez, oui ou non, ravi leurs pères ! Ce qu'elles vous demandent, c'est l'illusion de l'heure présente, c'est l'émotion du moment. Ce n'est pas votre jeunesse ou votre talent d'hier : c'est la réalité d'aujourd'hui !

Et que cette réalité ne soit qu'apparence, que lui importe encore ! Le mensonge auquel on croit, est bien supérieur à la vérité dont on doute.

Je me disais tout cela... Et, en ce moment même, après plus de quarante années, je me le redis encore, et je constate que madame R... avait raison.

L'infaillible recette a fait reculer le temps devant moi et m'a maintenu au théâtre, à un âge où les plus beaux triomphes ne sont plus, hélas ! que des souvenirs lointains !...

VII

Il règne à Saint-Pétersbourg une maladie qu'il faudrait appeler la *maladie française*.

Ceci demande quelques mots d'explication.

Le premier sentiment qui s'empare de vous, à Saint-Pétersbourg, est un sentiment de surprise agréable.

On n'a pas quitté Paris; on n'a pas quitté la France; la langue qui frappe vos oreilles, c'est la langue française, que dis-je? c'est l'idiome parisien le plus pur, le plus leste et, même, le plus coloré.

Il est bien entendu que je parle ici des Russes que l'artiste parisien est appelé à voir, grâce à sa

position ; c'est-à-dire, des Russes appartenant à la société choisie qui fréquente le Théâtre Français, ou même, plus haut encore, à la société de la cour.

Mais ce n'est pas seulement la langue qui, à Saint-Pétersbourg, rapproche ainsi le Français de sa patrie absente, ce sont encore les coutumes, les mœurs, les idées, les toilettes, tout ce qui constitue le *caractère parisien*.

C'est charmant !

Et on se dit :

« Que redoutais-je donc ? Je n'ai pas quitté le boulevard ! »

Voilà pour les premiers mois...

Mais ensuite, et peu à peu, vous découvrez une chose étrange ; vous découvrez que ce costume, ce langage, ces habitudes, ces élégances, cet esprit et ce vin de champagne n'ont rien de commun avec la vie parisienne.

Alors, tout devient glace et ténèbres.

Le sentiment de l'exil se dresse au fond de votre âme : on se sent à un éloignement incommensurable de Paris et de la France ; on s'attriste, on s'assombrit ; on devient rêveur ; on cherche la soli-

tude; on maigrit, on ne dort plus, enfin on est malade de la *maladie française*, et on se dit, comme ce personnage du Vaudeville :

« Je voudrais bien m'en aller. »

J'étais dans cette disposition morale, lorsqu'on me fit parvenir une lettre de M. Harel, me proposant de revenir à la Porte-Saint-Martin, prendre place, à côté de mademoiselle Georges, dans une création nouvelle.

Cette lettre fut un éclair qui me fit voir en moi-même.

Je découvris tous les ravages qu'avait faits, à mon insu, la maladie particulière dont je souffrais; je me sentis perdu, si je ne prenais une résolution prompte et sans appel.

J'allai trouver le comte de Guédéonoff et lui soumis mon vœu de revoir la France.

Le général me répondit que, si j'étais malade, il m'enverrait au Caucase, dont le climat me rétablirait infailliblement.

M'envoyer au Caucase!... Jamais de la vie!

Heureusement pour moi, l'empereur s'aperçut d'un affaissement général dans ma personne, ainsi que dans mon jeu.

« Qu'avez-vous Laferrière ? me demanda-t-il un soir? Vous n'êtes plus le même ! »

Malgré moi, et sans que je pusse répondre, mes yeux se remplirent de larmes.

« Pourquoi pleurez-vous? souffrez-vous?

— Oui, sire... et beaucoup !

— Quel est votre mal ?

— Le mal du pays, sire.

— Combien de temps vous faudrait-il pour faire passer ce mal-là ?

— Deux mois, sire.

— Et vous reviendrez?

— Je reviendrai, sire.

— Dans ce cas, allez voir Guédéonoff et demandez-lui un congé !...

— Sire, M. de Guédéonoff me l'a refusé, sous prétexte que mon départ devait être affiché dans les gazettes six semaines à l'avance.

— Et il a raison ! Avez-vous des dettes?

— Je ne dois rien, sire.

— Eh bien ! puisque vous ne devez rien, dit l'empereur en souriant, je me porte caution pour vous. Je parlerai à Guédéonoff. »

Le lendemain, j'avais mon congé.

Je savais l'arrivée à Saint-Pétersbourg du voiturin Perrin qui, de six semaines en six semaines, faisait le trajet jusqu'en France, par la Prusse, en marchant à petites journées.

Le comte de Guédéonoff me conseilla de profiter du départ prochain de ce voiturin, et je n'eus garde de négliger son conseil.

Le jour venu, je montai, moi douzième, dans cette voiture, et nous partîmes, en suivant la perspective de Newski.

A ce moment, la calèche de l'empereur nous croisa.

Mes regards attendris et reconnaissants saluèrent ce souverain, que je ne devais plus revoir.

Personne, plus que moi, ne garde un meilleur souvenir de ce czar qui avait le don de se faire aimer, dès qu'il daignait sourire, et qui savait, avec une grâce charmante, faire disparaître les signes extérieurs de sa puissance, aussitôt qu'il se trouvait en face d'un homme n'ayant que son talent et son art pour relever son nom et sa personne.

Ceci me remet en mémoire un de ces traits, si fréquents dans la vie de Nicolas, qui peignent, tout à la fois, et la confiance inébranlable qu'il

avait dans cette puissance, et l'action presque divine qu'elle exerçait sur le peuple russe.

C'était en 1831 ou 1832. Le choléra couvrait Saint-Pétersbourg de ses ailes. Le monstre dévorait des quartiers entiers. Au milieu de cette horreur, une horreur plus grande se leva : on accusa les médecins.

Il faut se souvenir des épouvantes qu'enfanta, même à Paris, cette terrible erreur populaire, pour se faire une idée, si c'est possible, des ravages qu'elle dut faire parmi les imaginations russes.

Il en sortit une insurrection, qui alla d'abord mugir devant le palais impérial, alors désert; puis, qui courut, à travers le meurtre et l'incendie, par la ville effarée, et arriva, comme une marée, jusque sur la place de l'Amirauté, où elle s'amoncela en vagues formidables.

Tout était perdu : une heure encore et la ville disparaissait dans le sang!

Il n'y avait pas de force matérielle capable de dominer cet océan de peuple, ivre d'épouvante et altéré de massacre.

A cet instant imprévu, une calèche, attelée de deux chevaux noirs, partait à fond de train de Pé-

terhoff et apparaissait à l'horizon, tout au bout de la perspective de Newski.

Ce n'était qu'un point noir, mais qui approchait avec la rapidité d'un boulet.

Un cri retentit sur la place :

« *Go soudar!... go soudar!...* (1) »

La foule trop pressée ne put s'ouvrir à temps; mais l'attelage fumant creva la vague, sans s'inquiéter des brisants, et parut, pendant une minute, voler sur des têtes broyées...

La calèche ne s'arrêta qu'au milieu de la place.

Un homme y était seul, et cet homme qui avait six pieds de haut, jeta sur la foule un regard qui l'embrassa toute entière dans un seul éclair. Il se leva : il parut toucher au ciel. La foule se courba, comme l'épi sous la tempête, et se tut.

Alors, dans un profond silence, et d'une voix qui alla chercher les recoins les plus éloignés de la place, cet homme dit :

« A genoux ! et demandez pardon à Dieu ! »

Et soudain, sur la place, il n'y eut plus que l'empereur debout.

(1) L'Empereur.

Sa voix alors retentit de nouveau :

« Il ne faut plus qu'on craigne le choléra ! Il n'y a plus de choléra ! *Je ne veux plus qu'il y ait de choléra.* »

Et la calèche reprit tranquillement le chemin de Péterhoff, au milieu des acclamations et des bénédictions populaires.

On continuait à mourir à Saint-Pétersbourg ; mais l'empereur l'avait voulu : on n'y mourait plus du choléra !

VIII

Une des plus douces et des plus profondes impressions de ma vie a été, assurément, celle que je ressentis le 10 mai 1837, vers neuf heures du matin, lorsque je me mis à la fenêtre et que j'entendis sonner l'heure à l'horloge du Luxembourg.

J'étais arrivé la veille au soir, après un voyage d'un mois, un voyage à tire-d'aile, sans étapes, sans respirer, comme le ramier qui retourne au nid.

La patrie, aimant inexorable et doux !

Mes forces étaient épuisées et, à mesure que j'approchais des frontières, une terreur s'emparait

de moi : je tremblais de mourir avant d'avoir revu la France !

Mourir, soit ; mais, avant, je voulais arriver dans cet hôtel de l'Empereur Joseph qui me rappelait les premiers temps de ma vie d'artiste.

Le lendemain, quand je m'éveillai, j'ouvris les yeux avec une certaine anxiété.

Il me paraissait impossible, m'étant couché mourant au départ de Saint-Pétersbourg, que je ne m'éveillasse pas mort à Paris.

Mais j'avais dormi douze heures dans les bras divins de la patrie ; j'avais respiré la vie : je me levai guéri ; un sentiment de force et de vitalité courait, en chaudes ondes, dans tout mon être ; je vis le soleil du printemps, ce soleil qui est à la fois maternel et amoureux, et qui ne sourit bien qu'en France, et le passé s'en alla de ma mémoire, comme une brume chassée par l'aurore.

Je m'accoudai à la fenêtre, je revis ces maisons, ces toits, ce pavé, et je me mis soudainement à rire d'un rire mouillé de pleurs.

J'ai dit qu'on m'avait fait parvenir à Saint-Pétersbourg une lettre de Harel, où il m'était proposé de revenir au théâtre de la Porte-Saint-Martin prendre place, à côté de mademoiselle Georges, dans une création nouvelle.

Les réalités de la vie allaient me prendre brusquement.

Harel me fit l'accueil le plus cordial.

C'était un homme d'infiniment d'esprit que cet ancien sous-préfet de l'Empire, et, de plus, c'était un homme charmant : libre de mademoiselle Georges Weimer et de la fortune ennemie, il eût été le modèle accompli de la courtoisie française; mais il avait, contre lui, ces deux déesses, l'une immortelle, et l'autre éternelle!

Harel m'annonça que le beau-frère de Victor Hugo, M. Paul Foucher, m'attendait pour m'offrir le principal rôle dans une pièce de sa façon, devant avoir pour titre : *Jeanne de Naples*.

M. Paul Foucher avait eu déjà, dans divers théâtres, quelques chutes qui l'avaient fait remarquer.

A cette époque, une chute, lorsqu'elle était éclatante, ne nuisait pas à la réputation d'un auteur :

les tempêtes d'*Hernani* avaient mis les sifflets à la mode, et l'auteur de *Jeanne de Naples* usait de ce moyen de renommée ; quelquefois même, il en abusait.

Arrivai-je prévenu à cette lecture, qui fut faite en grande cérémonie, et à laquelle assistait mademoiselle Georges? Je n'oserais dire non, l'auteur d'*Yseult Rimbaud* et d'*Amy Robsart* m'effrayait un peu !

Eh bien! je m'étais trompé à demi : *Jeanne de Naples* n'avait rien de particulièrement condamnable.

C'était bien le style à outrance, cette folie à froid, cette pyrotechnie inventée pour imiter les rayonnements du maître ; mais, en somme, cela pouvait se réciter en public, et je vis même mademoiselle Georges, à quelques passages de son rôle, laisser errer un sourire d'approbation sur ses lèvres, dont les lignes commençaient à perdre de la pureté, pour affecter les affaissements d'une maturité respectable.

Je ne suis, certes, pas suspect à l'endroit de mademoiselle Georges Weimer. Elle fut une de mes religions les plus sincères. Nul plus que moi n'a eu

le culte de cette royauté. Et je ne puis encore, sans émotion, me rappeler cette soirée du Théâtre-Français où la sombre et superbe Cléopâtre apparut pour la dernière fois.

Mais il faut être juste, même en face des tombeaux.

Le défaut de cette grande artiste fut de vouloir survivre à sa beauté, et à sa jeunesse plus encore qu'à sa beauté.

Qu'étais-je alors, et que valais-je ?

Peu de chose; mais le peu qui plaisait en moi, c'était précisément la jeunesse : j'étais, pour me servir du langage scénique, un amoureux et, même, un jeune amoureux.

La nature m'avait fait ainsi, par les traits d'abord, et ensuite par la voix, par le geste, par la passion, par le tempérament.

Il en est qui naissent vieux, comme il en est qui naissent jeunes : toute ma vie d'artiste a pivoté sur ce mot : Jeunesse.

Eh bien ! comme il s'agissait, dans l'ouvrage de M. Foucher, de faire de moi et de mademoiselle Georges deux jeunes amoureux, pendant les trois longues heures que dura cette lecture, je

ne cessai de me poser cette inquiétante question :

« Lequel de nous deux sera le plus ridicule? »

Dans l'impossibilité où je me trouvai d'inventer une formule qui expliquât poliment mon embarras à Harel, je trouvai plus court de demander la rupture de mon traité : je l'obtins, mais il m'en coûta trois mille francs.

Harel était un homme pratique !

Dans le total de bénéfices que lui promettait le succès de *Jeanne de Naples*, cette somme pouvait faire figure et n'était point à dédaigner.

Ma rupture, un peu brusque, avec le théâtre de la Porte-Saint-Martin me fit connaître un homme qui était, à cette époque, la terreur du monde dramatique.

J'ai nommé Charles Maurice.

Cet homme avait pris dans la presse une attitude tout exceptionnelle. Jamais, depuis Fréron, un journaliste n'avait procédé de cette façon.

Il était doué — résultat de la concentration de

ses aptitudes sur un seul point, le théâtre — il était doué, dis-je, d'une perception sagace et vive pour saisir tous les côtés saillants de l'art dans l'artiste, et plutôt les mauvais que les bons.

C'était par un laconisme sec et audacieux qu'il donnait à sa critique, encore plus qu'à ses éloges, un cachet de vérité vraiment redoutable.

Charles Maurice avait la bouche fine, les yeux petits, et ne portait point de barbe; son sourire était un peu faux, mais ce n'est là qu'un détail; il aimait à s'attendrir : ses yeux s'humectaient facilement; il vous disait: « Mon enfant, » avec une onction évangélique; ce qu'il adorait surtout, c'était de recevoir ses visiteurs avec sa petite fille jouant sur ses genoux.

Charles Maurice avait, d'ailleurs, toutes les qualités d'un bon metteur en scène.

Sur sa table, encombrée de journaux et de bibelots de toute espèce, il plaçait quelquefois, entre sa tabatière et le tricot de sa femme, un fleuret démoucheté, monté en quarte, dont il aimait à raconter les aventures — et, cela, sans faste et sans lyrisme.

La bonhomie la plus doucement bourgeoise formait le fond de son caractère.

Il a tenu dans sa main, un peu potelée, trois ou quatre générations d'artistes. Il ne manquait ni d'esprit, ni de savoir et, avec de bonnes rentes, il aurait eu, peut-être, de l'impartialité et du jugement.

Ma première visite à cet homme fut pour lui l'occasion d'égrener tout son chapelet. On fit jouer pour moi les grandes eaux. J'eus le régal de la petite fille et de la bonne maman. On me serra les mains avec une douce et secrète effusion. J'eus du « mon enfant » tant que j'en voulus, et l'on me promit des confitures. La première tartine parut le lendemain.

C'était doux et discret. Le petit bruit rasait la terre. On se bornait à annoncer, dans les termes les plus favorables, mes débuts au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et l'on finissait en laissant entrevoir quelques nuages qui pourraient bien s'élever entre le débutant et la direction : « *Lisez Georges.* »

Ces deux mots en italique terminaient l'article.

Le surlendemain, deux autres mots. Les jours suivants, deux autres encore : quelquefois quatre ; jamais plus. Et, chaque fois, je n'étais qu'un pré-

texte à épigrammes. Le digne homme avait ingénieusement pris mon dos pour aiguiser ses flèches. Il en voulait à mademoiselle Georges, et cherchait un tremplin pour lui sauter à la figure. Il l'avait trouvé ; c'était moi.

Vous pensez, peut-être, qu'il attaquait l'artiste ? Point. Il égratignait la femme. Et même, au fond, lui en voulait-il sérieusement ? J'en doute, et mademoiselle Georges elle-même en doutait bien davantage. C'est elle qui dit, à ce propos, en haussant les épaules :

« Laissez-le faire, il ne veut que mon bien. »

Naturellement, je sus dès lors à quoi m'en tenir sur les tendresses subites de M. Charles Maurice, et ne m'y fiai plus qu'avec une extrême réserve.

Mais ce ne fut pas une raison pour que je lui témoignasse moins d'empressement, au contraire.

L'artiste est un enfant craintif, nerveux, auquel il est trop facile de faire peur. On lui pend un fantoche devant les yeux et on lui dit : « C'est Jupiter! » et il s'incline avec des tremblements.

J'ai connu à peu près tous les artistes de mon temps, et, en cherchant bien, je ne trouve guère que Fanny Elssler qui ait eu le courage de regar-

der en face ce Dieu bourré de son, et de lui tirer la langue.

J'en viens au récit de mes relations avec ce singulier personnage, et pour n'avoir plus, ensuite, à en parler.

Un matin, je me présente chez Charles Maurice.

Mon engagement avec le Vaudeville allait expirer et je désirais le renouveler dans des conditions favorables; or, ma crainte était qu'un de ces mots meurtriers comme le venin de l'aspic, ne s'échappât de sa plume et ne vînt à l'encontre de ma volonté.

Pendant que je causais, c'est-à-dire pendant que je faisais mes dévotions aux pieds du dieu redoutable, et que je balbutiais mon petit bout de prière, mes yeux furent tout à coup attirés par un christ en ivoire, couché sur sa table.

« Vous regardez ce petit christ, me dit-il. C'est une surprise que je veux faire à ma femme : je compte surmonter le bénitier de son alcôve de ce petit chef-d'œuvre. »

Le petit chef-d'œuvre était atroce.

« Charmant, répondis-je; mais j'ai encore mieux : j'ai un christ, une réduction d'après Ban-

dinelli, par un artiste italien du dix-septième siècle, et que j'aurais véritablement du plaisir à échanger contre le vôtre, si vous le voulez bien. »

Charles Maurice laissa éclater le rire de ses petits yeux et secoua la tête en signe de bienveillance et d'assentiment.

Le soir même, j'échangeais un vrai chef-d'œuvre contre cet ivoire qui avait dû sortir, bien certainement, des mains de quelque forçat de Toulon, peu touché de la grâce.

Ce fut un cri d'admiration.

La bonne dame fut appelée; on lui expliqua qu'elle allait prier Dieu comme une reine devant une des merveilles de l'art, ce qu'elle voulut bien paraître apprécier et ce qui amena ce cri généreux de la part de ce modèle des époux :

« Vrai ! là ! vous m'embarrassez !... Je ne saurai comment reconnaître cette courtoisie !

— Rassurez-vous, répondis-je en souriant : j'emporte votre christ; mais je vous laisse votre plume. »

Naïf ! Sot que j'étais !

Quelque temps après, j'ouvrais chez mon concierge la lettre que voici :

« Hier a paru dans mon journal un entrefilet qui vous concerne. Je me hâte de protester contre ce qu'il dit. Il est d'un de mes *jeunes gens*. Si cette protestation peut vous suffire, je vous prie de l'accepter.

» Charles Maurice. »

Je courus à la recherche du journal, et j'y lus quelques lignes abjectes que je ne crois pas pouvoir reproduire.

Je m'adressai aux tribunaux.

J'attaquai le *Courrier des théâtres* dans la personne de Charles Maurice; ce fut devant la police correctionnelle que nous comparûmes, et l'homme au christ, qui n'en était plus à son coup d'essai, fut condamné à deux mois de prison, 3,000 francs d'amende, à la suppression de sa feuille, à 5,000 fr. de dommages et intérêts et à l'insertion du jugement dans cinq grands journaux à mon choix.

J'avais coupé le serpent; mais il en restait les tronçons.

Ils s'agitèrent et se tordirent encore pendant quelque temps; puis, il n'en fut plus question.

L'âge aidant et, aussi, quelques revenus au soleil,

Charles Maurice se retira du monde et s'en fut vivre à la campagne, en face de la nature.

Il se plongea dans l'idylle, donnant libre carrière à sa sensibilité vertueuse et partageant sa vie entre le lever de l'aurore et le soir d'un beau jour.

Il est à coup sûr bien mort dans beaucoup de mémoires; mais je ne sais s'il est enterré.

Charles Maurice a eu, du reste, des successeurs.

On a pu lire dans l'une de ces feuilles, oublieuses de la dignité littéraire, à l'occasion du mariage de la fille de Bayard, l'auteur :

« M. Bayard donnait hier un bal. Il reconduisait son dernier invité, lorsque la mort l'a saisi... Quand donc M. Scribe donnera-t-il un bal? »

Et cette injure odieuse aux douleurs de la famille a été imprimée! Elle a existé! Heureusement, à l'honneur de la presse, de pareils excès ne sont que de rares et monstrueuses exceptions.

IX

Puisque j'ai dit quelques mots de mon premier, mais court passage au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et que le nom d'Harel s'est rencontré sous ma plume, je vais esquisser, plutôt d'après mes souvenirs que d'après la légende, cette fine et spirituelle physionomie qui est restée un peu comme le type achevé du directeur de théâtre, tel du moins qu'il apparaissait encore à cette époque, avant l'invasion de ce que j'appellerai le mérite commercial, qualité étrange, exigée aujourd'hui d'une profession qui n'a rien de commun avec le commerce, si ce n'est la faillite.

Harel était plutôt petit que grand, bruyant,

remuant, loquace et de cette gaieté un peu fiévreuse qui devait, plus tard, comme celle de ce pauvre Monrose, s'échauffer de plus en plus et finir par lui incendier le cerveau.

Il a été l'un des derniers spécimens de l'esprit et de la fantaisie appliqués à la direction d'un théâtre.

Si quelques autres ont hérité, après lui et dans une certaine mesure, de ses charmants défauts, ils ont passé ou passeront, sans avoir eux-mêmes d'héritiers.

Quant aux marchands de charbon, de rubans, de contre-marques, de plaqué et autres, qui ont administré la plupart de nos théâtres avec la conviction d'avoir été fort supérieurs, sous tous les rapports, aux Harel, aux Hostein, aux Roqueplan, aux Marc Fournier, aux Carvalho, je leur souhaite de laisser les souvenirs que laisseront ces hommes-là !

Harel s'était trouvé mêlé au plus grand monde officiel, comme plus tard il marcha de pair avec les plus grands noms de la République des lettres.

Une vision changea brusquement sa vie ; il crut voir un jour passer devant lui la Junon du mont Ida ; seulement, ce jour-là, Junon s'appelait Geor-

ges, et jamais la fille de Saturne n'avait été plus belle.

Ainsi que Jupiter, l'ancien sous-préfet de l'Empire ne résista pas au désir de s'envelopper, avec la déesse, d'un nuage d'or qui les dérobât aux regards indiscrets des mortels...

Mais lorsque, redescendus sur la terre, ils redevinrent visibles, on les trouva, l'un et l'autre, échoués au théâtre de l'Odéon, elle comme première étoile tragique, lui comme directeur... déjà fort empêché d'argent.

La mort seule, désormais, devait les séparer!

On a beaucoup parlé de l'esprit de Harel.

Il en avait en effet et du meilleur; mais cet esprit existait en lui comme l'étincelle dans le caillou : il lui fallait le choc pour jaillir.

Au repos, Harel ne vivait qu'à moitié. Il n'était entièrement lui qu'au milieu des bourrasques. C'était une âme paresseuse que la fièvre des affaires affolait et qui éclatait alors en gerbes éblouissantes. Il dut aux huissiers de Paris la moitié de son génie.

Je ne sais si l'on a raconté ce qui se passa, un jour, entre le roi Louis-Philippe et Harel ; il est

possible qu'on connaisse la scène, mais elle est bonne à redire.

La voici :

Harel était chef de bataillon de la garde nationale et, en cette qualité, lorsqu'il était de service aux Tuileries, il avait le privilége de dîner à la table du monarque citoyen.

Un jour où il devait être de service, à bout d'expédients, il s'était éveillé, avait examiné les quatre points de l'horizon et avait reconnu que sa vie était bornée, au nord, par le succès presque sibérien de *Catherine Howard;* au sud, par mademoiselle Georges ; à l'aurore, par des billets protestés; au couchant par la faillite, quatre points noirs qui eussent jeté sur tout autre que sur lui le crêpe de la mélancolie.

Il s'était donc revêtu de son uniforme, avait ceint son épée et s'était mis à la tête de son bataillon, tout en se demandant si, réellement, il ne lui restait aucune chance de salut.

Il découvrit qu'il lui en restait une : son esprit.

Il fut à la table du roi étincelant de verve et de gaieté. Louis-Philippe, qui tenait de ses pères le

goût du rire gaulois, s'en donna le régal avec un abandon de bon augure, et Harel de se dire au dessert : « Je le tiens. »

Donc, enhardi par la belle humeur de Sa Majesté, au sortir de la table, il osa lui demander la faveur d'une audience particulière.

Le roi devint sérieux; mais il avait ri de si bon cœur, qu'il ne voulut pas la lui refuser.

L'audience fut gracieusement accordée pour le lendemain, le roi se réservant la nuit pour réfléchir et la laissant à Harel pour espérer.

Or, le lendemain, en apercevant son convive de la veille :

« Eh bien, lui demanda-t-il, que voulez-vous et en quoi puis-je vous être utile? »

Il y avait beaucoup d'assurance dans la voix du roi : la nuit n'avait pas été perdue.

« Sire, Votre Majesté sait sans doute que je dirige un théâtre qui, chaque jour, rend de grands services à la littérature et aux arts. »

Louis-Philippe, qui en fait de théâtre moderne ne connaissait rien au-dessus de *Guerre ouverte* du sieur Dumaniant, ne se rendait point parfaitement compte des services que *Marie Tudor* et *Antony*

pouvaient rendre à la littérature, ce qui ne l'empêcha pas de répondre avec toute sa grâce naturelle :

« Oui, monsieur Harel ; oh ! certainement, je sais cela.

— Mais, sire, la charge est bien pesante ; mon répertoire ne se joue qu'au prix de sacrifices énormes : pour la mise en scène... *Marie Tudor* m'a coûté les yeux de la tête.

— Voyez-vous cela ! fit le roi. A quoi diable songent donc vos auteurs modernes ? De mon temps, on jouait *Guerre ouverte* avec une malle. Vous souvenez-vous, monsieur Harel, de l'effet que produisait cette malle ? Et une malle, cela ne coûte jamais bien cher.

— C'est selon, sire. Aujourd'hui, si M. Hugo imaginait d'avoir une malle dans l'une de ses pièces, il faudrait qu'elle fût du xv^e^ siècle et on devrait aller l'acheter au mobilier de la Tour de Londres ; et, comme il serait nécessaire pour cela d'obtenir un bill des Communes, on ne s'en tirerait pas sans une dissolution du Parlement, et sans acheter en masse les votes de tous les bourgs pourris d'Angleterre... ce qui fait que la malle de M. Hugo me

reviendrait à un milliard. Bref, je suis à bout de lutte et de courage.

— Vous m'étonnez, monsieur Harel ; j'aurais cru, au contraire, votre entreprise en pleine prospérité. Les feuilles que je lis font un tel éloge des ouvrages que vous représentez... Est-ce que le public ne serait pas de l'avis des journaux?

— Ah ! sire, les journaux ! vous en savez quelque chose. »

Le roi ne répondit pas ; le sang de Harel ne fit qu'un tour : il avait commis un impair.

Mais Louis-Philippe brusquant les choses :

« Et, dites-moi, mon cher commandant, que faudrait-il donc pour vous remettre à flot? »

Harel respira comme le naufragé qui entrevoit le rivage.

« Sire, s'écria-t-il, avec une de ces convictions qu'il savait se faire à lui-même, trente mille francs me sauveraient la vie.

— Vraiment ! une si petite somme vous suffirait?

— Oui, sire, et si Votre Majesté consentait à me confier ces trente mille francs... seulement pour un an.....

— Moi! interrompit Louis-Philippe, en jouant une de ces surprises qui eussent fait le désespoir de Potier; moi, vous prêter trente mille francs! Trente mille francs, mon pauvre monsieur Harel! Mais si je vous les devais, je serais obligé de vous demander du temps pour vous les payer! »

Le pauvre Harel avait trouvé plus fort que lui!

Chez le ministre des Beaux-Arts, il prit une éclatante revanche.

Harel venait de monter à grands frais l'*Othello* de Ducis, dont le rôle avait été confié à Frédérick Lemaître.

Ce qu'on racontait des décors, des costumes et de l'effet que le grand artiste ne devait pas manquer de produire dans ce rôle qui, pour avoir été traduit par Ducis, n'en était pas moins resté de bonne race, inquiéta le Théâtre-Français.

Bien que fort indifférent à l'endroit de cette vieillerie, il réclama, cependant, les droits qu'il avait sur elle, et défense fut faite à Harel de la jouer.

C'était le matin du jour de la première représentation.

Harel courut chez le ministre, qui d'abord se fit excuser et ne voulut pas le recevoir.

Harel insiste auprès du chef du cabinet.

« Dites, je vous prie, à Son Excellence, que j'ai une affaire de la plus haute importance à lui communiquer.

— Oh ! réplique en riant le chef du cabinet, il n'y va pas, je pense, du salut de l'État.

— Qu'en savez-vous, monsieur? » se prit à dire Harel, avec l'accent et le geste inimitables du grand comédien qu'il y avait en lui, et qui improvisait cette réplique sans trop savoir ce qu'elle amènerait.

Le chef du cabinet rentra chez le ministre et revint exprimer de nouveau à Harel tous les regrets de Son Excellence.

Mais le « qu'en savez-vous? » avait déjà fait du chemin dans l'imagination de Harel.

« Puisque Son Excellence ne peut me recevoir, dit-il assez haut pour être entendu du ministre par la porte du cabinet restée entre-bâillée, je n'insiste plus : je me retire. Mais on ne dira pas, du moins,

que j'ai failli à mon attachement au roi et à l'État, et que je n'ai pas tout fait, comme ami et comme citoyen, pour conjurer de grands malheurs ! »

Et il s'élança hors du cabinet.

Mais il n'avait pas fait trois pas qu'une sonnette retentit.

« Monsieur Harel, lui cria-t-on, le ministre vous demande. »

Il entra chez M. de Montalivet, mais d'un pas mesuré.

« Ah çà ! voyons, dit le ministre sans détourner les yeux de son travail, qu'avez-vous à me dire, Harel?

— Les choses les plus graves, monsieur le ministre. »

Un léger sourire effleura les lèvres de M. de Montalivet.

« Je le dis très-sérieusement, les choses les plus graves !

— Eh ! que se passe-t-il donc? »

Harel avait pris un fauteuil et s'était assis.

« Hier, monsieur le ministre, pendant la répétition générale d'*Othello* qu'on devait jouer au théâtre de la Porte-Saint-Martin et que Votre Excellence a fait défendre...

— J'y ai été forcé, mon cher Harel, la Comédie-Française a des priviléges qu'il faut respecter. »

Alors Harel, avec une majesté inimitable :

« Aurais-je insisté pour voir le ministre, s'il ne s'agissait que de ma ruine; car il est vrai que vous causez ma ruine, Excellence ; mais il s'agit de l'État, il s'agit d'un complot!

— Un complot!

— Hier soir, pendant la représentation d'*Othello*, à laquelle j'avais admis un certain nombre de personnes, des fournisseurs, des créanciers, de pauvres diables qui attendaient cette représentation avec une espérance bien légitime, hier soir donc, j'étais au parterre, caché dans un coin, lorsque, du fond d'une baignoire, se sont échappés quelques mots que j'ai saisis au vol.

— Et qui occupait cette baignoire?

— Oh! pardon, Excellence, je puis vous avertir d'un péril; mais je ne saurais dénoncer personne.

— Enfin! qu'avez-vous entendu?

— Ces mots : « Il faut en finir avec le roi! Le roi, c'est la clef de voûte de la monarchie européenne. Le roi mort, c'est la République partout et à toujours! et avant vingt-quatre heures, tout sera dit. »

— Le roi!... La République!... Avant vingt-quatre heures?

— Avant vingt-quatre heures!

— Et vous ne vous êtes pas élancé aussitôt dans cette baignoire?

— Si fait bien!

— Et vous avez reconnu les interlocuteurs?

— Je n'ai pas dit cela!

— Vous les connaissez?

— Oui.

— Et vous ne les nommez pas!

— Vous le voulez!

— Absolument.

— Eh bien!... »

Mais Harel jette les yeux sur la pendule.

« Ciel! deux heures! Déjà deux heures!

— Eh! quand il en serait trois, qu'est-ce que cela vous fait?...

— Ce que cela me fait! Mais, tandis que je vous parle, l'heure s'écoule, la location marche, la queue se forme, la foule assiége mes portes! Dans une heure, il sera trop tard! Tout Paris sera là, et une déception, à Paris, c'est une étincelle sur la poudre! Ah! je n'ai que trop perdu de temps déjà. »

Harel se leva et fit un pas pour sortir.

« Où allez-vous donc? dit le ministre.

— Préparer mon relâche!

— Eh, pour Dieu! ne faites pas relâche, mais parlez!

— Ne pas faire relâche? Je ne puis jouer qu'*Othello*... et vous me le défendez!

— Jouez donc *Othello;* mais, au nom du ciel, parlez!

— Vite alors, un mot, un ordre pour le commissaire qui, sans cela, ne laisserait pas la garde arriver... Et vous voyez d'ici cette foule et pas de gardes municipaux! C'est effrayant à penser. »

Le ministre écrivit rapidement deux mots qu'Harel enleva plus rapidement encore, tout en tirant un cordon de sonnette.

Un huissier parut.

« Un homme à cheval, une estafette, et ventre à terre jusqu'au théâtre ; ce mot de Son Excellence à M. Moëssard, mon régisseur. »

Harel retomba sur son fauteuil et s'essuya le front.

« Eh bien ! dit avec une impatience fébrile M. de Montalivet, quand l'huissier eut disparu, eh bien! allez-vous enfin me dire?... »

Harel se releva et sonna une seconde fois.

« Que faites-vous? dit M. de Montalivet.

— Permettez. »

Et à l'huissier qui se présente de nouveau :

« L'ordre est-il parti?

— Dès que vous l'avez eu remis, Monsieur. »

Assuré de sa réussite, Harel tira sa tabatière, s'offrit une prise de tabac et d'une voix calme :

« Monsieur le Ministre, il me reste à vous dire que vous venez de sauver la France.

— Comment cela?

— Le coup était pour ce soir. Le relâche était le signal. La foule formait le rassemblement, et le rassemblement marchait sur l'Hôtel-de-Ville. Mais, grâce à Dieu! ou plutôt, grâce à votre haute inspiration, tout péril est désormais conjuré : la République n'est plus à craindre; le gouvernement du roi est plus solide que jamais, et le ministre des Beaux-Arts est le plus grand et le plus indulgent des ministres. »

M. de Montalivet se mit à rire : il comprit qu'il venait d'être joué par son ancien camarade de collége et, comme il était beau joueur, il se vengea en grand seigneur : les trente mille francs refusés

par le roi, il les donna contre cette autorisation qu'il venait d'accorder un peu trop promptement.

Je ne sais si Harel les rendit plus tard.

On demandait à Harel, ce qu'il pensait de Frédérick Lemaître et de Bocage.

« Comme talent, comme influence sur les masses, je n'admets pas qu'il y ait la moindre comparaison à établir entre les deux artistes : le genre de Bocage appartient à une fausse école qui, chaque jour, perd le goût du public ; Frédérick, au contraire, développe l'intelligence des masses, et remue chaque fibre du cœur : il restera un grand comédien toujours, parce que tous les genres sont familiers à sa nature, riche et puissante. Comme hommes, l'un et l'autre me sont peu sympathiques. Pourtant, ici encore, j'accorderais à Frédérick la préférence. Si j'ai besoin d'une recette, et que j'aie compté sur lui, je vais le voir à l'heure où je le sais entouré de sa famille ; je prends ses trois fils sur mes genoux, je les caresse, je les embrasse et

je dis au père : « Ils sont charmants... » Frédérick sourit, et ma recette est assurée. Avec Bocage, c'est beaucoup moins facile : il faut le proclamer le plus grand génie du Théâtre et lui donner la République par-dessus le marché; et, comme je ne l'ai pas dans ma poche, j'en suis réduit à faire relâche. »

Harel est mort sincèrement regretté. Que la batte de l'histoire lui soit légère!

X

Quelque temps après mon retour à Paris, je me rendis chez mademoiselle Mars, à son hôtel de la Tour-des-Dames.

L'illustre comédienne était à sa répétition; je voulus l'attendre.

Je dis à Julienne, sa dame de compagnie :

« Dès que vous entendrez venir mademoiselle Mars, vous me cacherez près du salon. »

Ce qu'elle fit.

Mademoiselle Mars entra et, tandis qu'elle ôtait son châle et son chapeau, les modulations connues d'une poule qui cherche son grain se firent entendre.

Mars fit un bond et écouta ; puis, frappant dans ses mains :

« Ah ! s'écria-t-elle, mon voleur de bouquet est ici ! »

Et je parus.

« C'est ce mot-là que j'attendais ; j'étais sûr que vous le diriez, aussi bien que vous dites : *Ah ! mon Figaro*, et je voulais me payer ce régal, malgré vous. »

Je lui baisai les deux mains qu'elle m'avait tendues ; ensuite, relevant les yeux, je la regardai.

Hélas ! le temps ! le temps cruel ! sa griffe impitoyable était marquée sur ce charmant visage...

Elle me considérait, elle aussi, mais avec un peu de tristesse.

« Mais regarde-le donc, Julienne, dit-elle à sa dame de compagnie ; il est toujours le même, *lui !* »

Ce *lui* aurait valu cher pour un directeur de théâtre.

« Combien y a-t-il de temps que vous êtes parti, Laferrière ?

— Trois ans.

— Trois ans ! Tant que cela pour les uns, et si peu pour les autres ! Vous êtes des autres, *vous !* »

Le *vous* fut comme le *lui :* un chef-d'œuvre !

Mais, aussitôt, revenant à sa vivacité naturelle, elle me fit mille questions sur Saint-Pétersbourg, son climat, ses salons et ses femmes.

« A propos, vous me restez à dîner. Puisque j'ai un revenant, je veux le montrer. Nous aurons Arnauld, le baron Taylor, La Pelouze du *Courrier français*, puis, la mère Fusil, vous savez? l'orpheline de Wilna; Coupigny, Armand, le vicomte d'Arlincourt, que vous connaissez de vieille date, et mon ami Charles. »

Charles était précisément le personnage qui n'avait pas eu le dernier bouquet.

Ce n'était pas sans un vif plaisir, doublé d'une certaine curiosité, que j'allais me retrouver en face de l'auteur du *Solitaire*.

Homme du monde plutôt qu'homme de lettres, le vicomte d'Arlincourt a eu son jour de renommée, de célébrité littéraire même. Il est vrai que, ce jour-là, M. d'Arlincourt ne l'a jamais retrouvé. Qui songerait, aujourd'hui, à lire ce fameux

Solitaire du Mont-Sauvage, ou bien *Ipsiboë*, les deux grandes œuvres de cet excellent homme?

M. d'Arlincourt était maigre et de moyenne taille. Il avait, très-jeune, porté une perruque frisée à petits anneaux et disposée avec beaucoup d'art. Son visage, au teint un peu basané, exprimait, dans ses traits fins et délicats, une de ces bonhomies banales ou le sourire arrive facilement, mais un peu comme par une pression mécanique. Il avait des enthousiasmes à froid qui ne saisissaient personne. Cependant, il était d'un dévouement absolu, chevaleresque, à ses convictions politiques, immuables, auxquelles il aurait facilement sacrifié sa vie.

Ses amis le trouvaient, aussi, toujours prêt à leur tendre la main.

Mais vint un jour, jour à jamais maudit, comme il l'aurait dit lui-même, où le pauvre vicomte se vit frappé par un grand revers de fortune.

Il s'était porté garant de son frère dans une spéculation où ce dernier s'était engagé; le frère fut ruiné et, par contre-coup, il le fut presque entièrement lui-même.

Il fallait le voir, alors, lutter péniblement, mais noblement, contre l'adversité; se rendre à pied dans les soirées du grand monde, enveloppé jusqu'aux yeux de son vieux manteau à collet de velours; dîner à deux francs par tête, et subir, en regard des plus brillantes relations, les privations que la pauvreté impose.

Le vicomte allait en arriver à ne plus pouvoir soutenir même cette situation, lorsque, par un rare bonheur, dont il était bien digne d'ailleurs, un mariage très-riche le rendit, tout remis à neuf, aux salons dont sa vanité un peu excentrique amusait quelquefois l'oisiveté.

On se rappelle cette fête féerique qu'il donna à la mère du comte de Chambord dans son château de Saint-Pair, en Normandie.

Potenkim avait fait déguiser en villageois les soldats de Catherine II, lors du voyage qu'elle fit en Crimée; le vicomte d'Arlincourt déguisa en bergers et bergères d'Opéra-Comique tous les paysans normands des alentours de sa terre.

Et la fête coûta gros, comme disait le duc d'Ayen des fêtes de Louis XV.

Ce qui va suivre, je l'ai entendu raconter en petit

comité par le vicomte d'Arlincourt lui-même, à une soirée chez lui, à laquelle j'avais été invité.

« En 1846, nous dit le vicomte, je revenais de Venise, où j'avais été faire ma cour à madame la duchesse de Berry. Arrivé à Rome pour voir le Saint-Père, je trouvai dans la capitale du monde chrétien l'auteur du *Génie du Christianisme*, Chateaubriand, voyageant en compagnie de la célèbre recluse de l'Abbaye-aux-Bois, madame Récamier.

« Madame de Chateaubriand était morte depuis peu; cet événement avait donné au veuf illustre toute sa liberté d'action, et ce voyage en Italie en était une preuve.

» Madame Récamier, qui avait eu tant à souffrir de l'esprit capricieux, maussade et personnel de Chateaubriand, pour ne pas briser son *idée fixe*, se refusait, vis-à-vis d'elle-même, à voir l'homme dans l'auteur d'*Atala;* d'un autre côté, tous les prestiges qui avaient illuminé cette femme célèbre étaient détruits : elle était vieille et presque aveugle.

» Chateaubriand, plus vaincu par lui-même que par les révolutions qui ont abattu notre drapeau,

était vieux aussi, plus grondeur que jamais, et le sans-gêne, qui est l'indépendance des vieillards, se manifestait chez lui par des duretés accablantes pour ceux qu'elles atteignaient.

» C'est dans ces conditions que je trouvai les deux voyageurs, lorsque j'allai leur faire visite.

» Madame Récamier, immobile dans son fauteuil, suivait de son regard éteint le bruit et la voix de Chateaubriand ; elle écoutait, la pauvre femme! elle qui, bercée par les adulations, avait si peu écouté ses flatteurs!

» — Mon cher d'Arlincourt, me dit Chateaubriand, en écrasant sur le marbre de la cheminée la plume qu'il tenait à la main, je suis las. Ce qu'on appelle le génie, j'en suis désabusé! Je n'écrirai plus une ligne, désormais.

» Je m'élevai chaleureusement contre une telle détermination.

» — Oh! peut-on profaner ainsi sa propre renommée! s'écria madame Récamier, d'une voix toute peinée. Je vous en supplie, d'Arlincourt, dites donc à M. de Chateaubriand qu'il n'a pas le droit de briser sa plume, et que sa gloire doit encore grandir tant qu'il écrira.

» Chateaubriand s'arrêta devant madame Récamier, haussa les épaules, puis se mit à marcher, et, d'un ton dont la plume la plus *vitriolée* ne pourrait rendre la dureté cruelle :

» — Ne l'écoutez pas, d'Arlincourt, ce n'est qu'un propos de vieille femme!

» Madame Récamier devint blême; elle baissa la tête, assommée par cette injure, la première qu'elle eût jamais reçue.

» Louis XIV, se rendant un jour chez madame de Montespan, passa par l'appartement de la Vallière; un petit chien, qu'il lui avait donné, accourut comme pour le caresser: d'un coup de pied, il le lança sur les genoux de sa maîtresse.

» En cela, Louis XIV fut moins cruel que l'auteur d'*Atala*. La Vallière était belle encore; le dernier mot de son avenir n'était pas dit; cette brutalité n'outrageait que la délicatesse de la femme.

» Chateaubriand, plus cruel, dénonçait d'un mot les ravages du temps et tuait la femme. »

Voici dans quelle circonstance je vis pour la dernière fois M. le vicomte d'Arlincourt.

Je me trouvais en représentations au Grand-Théâtre, à Lyon, lorsqu'un soir, comme je venais de jouer, je me vis abordé par un monsieur aux formes exiguës, au visage tout ridé, tout diminué par les années, offrant une frappante ressemblance avec la vieille femme de l'ancien régime, qui aurait espéré dissimuler son sexe sous des vêtements d'homme; il s'approcha de moi, tout gracieux, tout minaudant et m'appelant par mon prénom d'Adolphe.

C'était M. d'Arlincourt.

Son exquise politesse prit toutes les formes aimables pour me faire savoir qu'il allait à l'une de ses terres et qu'il avait retardé son départ de vingt-quatre heures, en apprenant que je jouais le soir même.

Peu de mois après, il mourait, vraiment solitaire, au milieu de cette république des lettres, à laquelle il ne laissait aucune production qui méritât d'être prise au sérieux.

Je reviens au dîner de mademoiselle Mars.

A part le vicomte d'Arlincourt, qui se fit excuser, tous les autres convives furent exacts.

Julienne vint annoncer à mademoiselle Mars qu'elle était servie, et nous passâmes dans la salle à manger.

Mademoiselle Mars venait précisément de la faire décorer à neuf et y avait dépensé plus de conviction politique que d'argent.

La grande artiste était, comme je l'ai déjà dit, légèrement avare, et il ne lui déplaisait pas de faire accorder les intérêts de sa bourse avec ses secrètes sympathies ; or, à cette époque de 1837, les mobiliers du style empire avaient perdu considérablement de leur valeur, et on pouvait afficher ses opinions sans s'exposer, pour cela, à des dépenses inconsidérées.

Les places avaient été désignées à l'avance.

Le baron Taylor était à la droite de mademoiselle Mars ; je me trouvais à sa gauche.

En face de moi était placée une esquisse de la tête de Talma, par Gérard ; et comme, à plusieurs reprises, j'y jetais les yeux, mademoiselle Mars nous dit :

« Vous remarquez ce dessin, Laferrière? Pauvre Talma! sa faiblesse était de croire qu'il ressemblait à l'Empereur.

» Un matin, m'étant rendue chez lui en voisine, peu de jours après son installation dans notre rue de la Tour-des-Dames, je vis sur sa cheminée deux portraits dont les têtes avaient été coupées.

» — Eh! m'écriai-je, pourquoi ce massacre?

» Il avait des ciseaux à la main et achevait de découper ces pauvres têtes.

» — Regarde, dit-il.

» Et le vieil enfant, avec un soin extrême, adapta sa propre tête sur l'uniforme de l'Empereur, et celle de l'Empereur sur son costume de Néron; puis aussitôt, donnant à sa physionomie l'expression terrible de Manlius, lorsqu'il interroge, preuves en main, son perfide ami, il me jeta le fameux : « Qu'en dis-tu? »

» — Je dis que c'est frappant, mon cher Talma; seulement, tu aurais bien dû, en lui prêtant ta tête, à l'Empereur, lui emprunter un peu de sa puissance, afin de sauver nos quinze mille francs, que le roi vient de nous enlever. »

Ici, la vieille mère Fusil prit la parole :

« Bourgoin eut, elle aussi, sa manie : ressembler à la Montespan ! et elle voulut mourir, comme elle, au milieu de cierges allumés, de sorte qu'elle eut la consolation, au lieu de mourir tout bêtement de la maladie qu'elle avait, d'expirer asphyxiée par la fumée et l'odeur des cires qui encombraient sa chambre à coucher ; à moins, cependant, qu'elle ne soit morte des suites d'une colère qu'elle eut à ce moment-là.

— Comment cela? demanda mademoiselle Mars, qui adorait entendre la mère Fusil raconter des histoires.

— Oh! c'est bien simple : le curé de Saint-Roch, après l'avoir administrée, allait se retirer, lorsque la Bourgoin, toute pleine de ferveur, le supplia de lui laisser son livres d'heures, afin de mourir, dit-elle, avec le nom de Dieu sur les lèvres, ce qui arriva, comme vous allez voir; car, s'étant endormie, le psautier lui tomba des mains et alla rouler dans l'alcôve ; elle, s'éveillant alors, cherche le livre, sonne sa femme de chambre et lui crie de sa voix mourante :

« Avance ici, vilaine mâtine ! avance ici, drôlesse ! Veux-tu me dire où tu as f... mon livre de messe ?

» — Mais madame le tenait à la main, quand j'ai quitté la chambre.

» — Comment! nom de D..., voilà une heure que je le cherche. »

Sur quoi elle fut prise du hoquet, et mourut comme elle l'avait souhaité, en prononçant, à sa manière, le saint nom du Seigneur. »

Et, nous, de rire.

XI

On vint dire que le café nous attendait au salon.

En y entrant, nous y trouvâmes Arnault, l'auteur de *Germanicus;* MM. Kestner et Lapérouse, et quelques autres des personnes auxquelles mademoiselle Mars s'était promise de me présenter.

L'élégant comte Charles de M*** ne vint, lui, qu'un peu plus tard, et, dès son entrée dans le salon, je remarquai qu'à une rare distinction de race, il joignait une certaine timidité d'éducation.

M. de M*** était grand, et avait les mouvements gracieux, un, entre autres, de la tête, qui paraissait plaire particulièrement à mademoiselle Mars.

Portant les cheveux blonds, tombant en longues boucles, ce qui serait de nos jours parfaitement ridicule, puisque, aujourd'hui, nos grands seigneurs se coiffent ras, exactement comme leurs palefreniers, il les rejetait, par un mouvement de tête, en arrière, et, alors, sa figure dégagée, en pleine lumière, prenait une expression, à la fois hautaine et gracieuse, qui en augmentait réellement le charme.

Ce mouvement pouvait paraître quelque peu cherché, prétentieux même ; mais qu'importe ! il séduisait.

Mademoiselle Mars me présenta à M. de M***, comme elle m'avait présenté à ses autres visiteurs; puis, chacun s'étant placé à sa convenance, la conversation devint générale.

« Puisqu'il a été question de Bourgoin, fit mademoiselle Mars, il faut que je vous dise la leçon piquante que l'empereur donna un jour à son ministre, Chaptal.

» Une nuit que l'empereur et Chaptal travaillaient ensemble, l'empereur lui dit tout à coup :

» — Obligez-moi de monter ce petit escalier : Vous trouverez dans une pièce, une dame qui m'at-

tend ; dites-lui que j'ai beaucoup à travailler et qu'elle peut se retirer.

» Le ministre obéit, monte le petit escalier, trouve la dame, reconnaît Bourgoin, pâlit, balbutie l'ordre de Sa Majesté et se sauve... pour donner l'ordre de courir rue Castiglione, où demeurait l'infidèle, afin d'y reprendre un coupé jaune et des chevaux gris-pommelés qu'il lui avait envoyés la veille.

» Le coup qui lui avait fait perdre la parole, ne lui avait pas du moins fait perdre la tête.

» Mais Chaptal avait affaire à forte partie.

» Le lendemain, Bourgoin monte dans un affreux panier à salade, et s'en va tranquillement attendre la voiture de Chaptal aux Champs-Élysées ; dès qu'elle l'aperçoit, elle donne l'ordre à son fiacre de l'accoster; et les voilà, lui, dans sa calèche, elle, dans sa vinaigrette ; lui, terrifié, elle, souriante, marchant de conserve aux yeux de tout Paris; et, comme tout Paris connaissait déjà l'aventure, je vous laisse à penser si tout Paris s'en donnait de rire.

» Au bout de cinq minutes, il y eut trente voitures suivant les deux premières; au bout de dix

minutes, il y en eut cent, et une vingtaine par devant qui empêchaient celle du ministre de prendre le grand trot pour se dérober à cette singulière ovation.

» Chaptal faillit en devenir fou ; mais, le lendemain, Bourgoin reparaissait dans son coupé jaune avec ses chevaux gris-pommelés, et quand, à la hauteur du carré Marigny, la voiture de Chaptal passa près d'elle, la bonne pièce tourna le dos au ministre, en haussant les épaules.

« Naturellement, elle garda et le coupé jaune et les chevaux gris-pommelés. »

Ici, Coupigny voulut prendre la parole :

« Un jour, dit-il, Bourgoin eut l'aplomb de mystifier le roi des mystificateurs, Dugazon... »

Mais, M. Arnault, l'interrompant, s'écria :

« Dugazon ! Le régicide ! Dugazon, l'aide de camp de Santerre ! Dugazon, qui fit battre un roulement de tambour au pied de l'échafaud de Louis XVI, à l'instant où le royal martyre voulait parler à ce peuple qui l'assassinait ! Dugazon !... Ah ! pour le coup, il y a des noms que je ne saurais entendre, et si vous parlez de Dugazon, je vous cède la place ! »

Et M. Arnault se leva, d'un mouvement furieux.

Mademoiselle Mars se mit à rire, et s'adressant à M. de M***, qui ne riait jamais :

« Je crois, mon cher Charles, que voici l'heure d'aller vous habiller. N'oubliez pas que vous êtes du monde, et qu'il faut obéir à ses lois.

— C'est juste, dit M. de M***, qui baisa la jolie main de l'idole, et qui disparut discrètement.

— Vous avez tort, mon cher Arnault, d'en vouloir autant à ce pauvre Dugazon, continua mademoiselle Mars, dès que Charles eut fermé la porte du salon, et, si j'ai renvoyé M. de M***, c'est pour vous confesser que je suis redevable à ce régicide, comme vous l'appelez, d'une de ces idées qui sont parfois le salut de toute une existence.

— Ah ! par exemple, si vous me prouvez cela !...

— Tout de suite. C'est à lui que je dois d'avoir échappé au plus grand danger que j'aie jamais couru.....

— Et lequel?

— Celui de dire mon âge. »

A ce mot, il y eut un moment de stupeur. Mademoiselle Mars parlait de son âge ! Armand, qui tenait son chapeau, le laissa tomber de saisisse-

ment; Coupigny parut changé en statue, et la mère Fusil, ne sachant où se fourrer, se fourra le nez dans sa tabatière.

Je compris, alors, pourquoi mademoiselle Mars avait éloigné M. de M***.

« Oui, mon cher, continua-t-elle avec un sérieux imperturbable, c'est le fameux roulement de tambour, dont je me souvins à propos, qui m'a sauvée.

— Quoi! ce hideux subterfuge! cette abominable insulte à la double majesté du trône et du malheur?

— Appelez cela comme voudrez, je m'en suis servie!

— Ma chère Mars, je ne vous cache pas que vous me faites frémir de la tête aux pieds!

— Eh! mon cher, je frémissais bien davantage moi, à la pensée qu'appelée devant la cour à témoigner contre mon voleur de diamants, — car il s'agit ici de cette aventure — j'allais être obligée, conformément à la loi et après avoir prêté serment, de déclarer mon âge devant tout Paris.... que dis-je? devant le monde entier!

— Et vous fîtes battre le tambour?

— C'est étrange, dit Coupigny, il n'a point été question de cet incident.

— Vous sentez bien que je n'aurais peut-être pas obtenu l'autorisation de rassembler dans le prétoire tous les tambours de la garde nationale et de les faire partir à mon signal. Cette fantaisie eut paru trop étrangère aux usages de la cour d'assises. Mais, quand une idée est bonne, elle a cela d'excellent qu'on peut la travestir de mille façons, sans pour cela qu'elle cesse d'être parfaite. Je remplaçai donc les tambours par les claqueurs du Théâtre-Français, au chef desquels j'avais dit : « Placez votre monde le plus avantageusement que vous pourrez, et lorsque, la main levée, je répondrai à cette question : Votre âge? — partez bien à point, et faites crouler la salle sous les applaudissements, de façon à ce que le plus avisé des journalistes n'en entende rien. » Ce qui fut fait. Le président, qui n'avait pas mieux entendu que les autres, agita la sonnette, se leva, comme vous tout à l'heure, Arnault, et menaça, si pareil bruit se renouvelait, de faire évacuer la salle. Mais il n'en était plus besoin : le silence s'était rétabli comme par enchantement, et j'eus, sans doute,

quelque sourire bien scélérat, en regardant l'austère président ; car, malgré lui, il sourit à son tour et ne renouvela pas la question. Et voilà, mon cher royaliste, comment le régicide Dugazon m'a sauvé la vie ! Voyons, dites, lui en voulez-vous encore ?

— Ah ! ma belle, ma chère Mars, s'écria le baron Taylor en lui prenant la main, vous avez bien tort d'être en coquetterie avec le temps. Qu'est-ce que l'esprit, je vous prie, a de commun avec les années ?

— Hum ! fit-elle, je n'en ai pas moins renvoyé Charles...

— Charles ! Charles ! grommela la mère Fusil, voulez-vous que je vous dise, moi ?

— Quoi ? une bêtise ?

— Oui, une bêtise, et d'autant plus bête qu'elle sera vraie. Vous n'avez jamais aimé que par curiosité.

— Ma chère Fusil, si vous aviez encore assez de tête pour vous souvenir, vous sauriez que le meilleur de l'amour n'est fait que de ça... L'ennui, c'est qu'on meurt, sachant à peine la moitié de ce qu'on voulait savoir ! »

Comme ce récit finissait, M. de M*** rentrait

dans une toilette, qui ajoutait, s'il se peut, à son exquise élégance.

« De quoi riez-vous donc? demanda-t-il à mademoiselle Mars, d'un petit ton gourmé et presque impérieux.

— Oh rien! un souvenir du passé.

— Le vôtre? » fit M. de M*** en se mordant les lèvres.

Il avait ce ridicule de bouder contre le passé, ce qui est insupportable chez un amoureux.

« Eh bien! dit mademoiselle Mars, quand cela serait?

— Voyons, s'écria brusquement M. de M***, soyez franche; qui avez-vous aimé le plus et le plus longtemps?

— La Comédie, » répondit-elle de cette voix sèche qui lui était naturelle.

M. de M*** resta bouche béante.

Et c'est sur ce mot que se termina la soirée.

III

Il était donc écrit qu'étant revenu tout exprès de Saint-Pétersbourg pour rentrer au théâtre de la Porte-Saint-Martin, la destinée m'enverrait débuter ailleurs.

Ce fut M. de Cès-Caupenne qui m'engagea.

M. de Cès-Caupenne réunissait dans ses mains deux priviléges de théâtre : celui de l'Ambigu-Comique et celui de la Gaîté, et, nécessairement, il se trouvait en guerre ouverte avec la société des auteurs dramatiques, cette société ne voulant pas reconnaître à l'État le droit de donner ses priviléges comme il l'entendait.

Ayant réuni en un seul faisceau tous les auteurs,

elle poursuivait, comme une atteinte à ses intérêts, la réunion de deux théâtres sous un même sceptre et elle avait fini par mettre en interdit M. de Cès-Caupenne.

Le lecteur ne sait peut-être pas ce que signifie ce mot terrible, emprunté par la société des auteurs, aux souvenirs les plus autocratiques de l'Église : Interdit !

Mais à quels excès bizarres ne se laisse pas aller la conscience humaine, dès qu'elle n'est plus guidée que par la fausse logique des intérêts immédiats : l'homme ressemble plus souvent qu'il ne le pense à ce sauvage imprévoyant qui coupe l'arbre par le pied pour en manger le fruit.

L'interdit ! c'est la défense faite à tous les auteurs appartenant à cette société de donner des pièces au théâtre, objet de la mesure; c'est l'obligation où sont également les auteurs habituels de ce théâtre d'en retirer leur répertoire, de sorte que le malheureux directeur est un négociant qui, n'ayant plus de marchandises à vendre, est dans l'obligation de fermer boutique.

Ceux des directeurs qui ont eu la hardiesse de braver l'interdit et de maintenir leurs scènes

ouvertes, malgré la désertion des auteurs, ont souvent fait d'heureuses trouvailles parmi les inconnus dont ils essayaient les ouvrages; c'est ainsi que Jules de Prémaray est né de l'interdit du Gymnase, sous M. Delestre-Poirson, et Bouchardy, je crois, de celui de la Gaîté, sous M. de Cès-Caupenne.

Singulier phénomène! On condamnait à mort et on donnait la vie! Alors que la société cessait de protéger un théâtre, immédiatement ce théâtre créait de nouveaux auteurs! Un peu plus, la persécution allait devenir le salut!

Pauvre Mère, *Marcel*, *le Pauvre Idiot*, *le Sonneur de Saint-Paul* et quelques autres ouvrages moins connus, durent l'existence à la campagne que fit le courageux directeur de l'Ambigu-Comique et de la Gaîté, contre la société des auteurs.

Malheureusement, le pauvre Cès-Caupenne n'avait pas, comme l'on dit, les reins assez forts pour supporter longtemps les frais de la guerre, et il dut finalement céder à la force des choses.

Il résigna son privilége de l'Ambigu, ne gardant que la Gaîté, et traita de nouveau avec la commission de la Société des auteurs dramatiques.

Mais le coup mortel avait porté : il ne fit plus

que languir et le poids de ses dettes l'entraîna bientôt tout à fait.

Le 11 novembre 1837, je reparaissais, enfin, sur une scène française, après une absence de plus de trois années.

Quelques lignes, à propos de ce premier début.

Si elles ne devaient m'être que personnelles, elles seraient laconiques; mais, comme elles se rattachent à l'art et aux artistes de mon temps, pourquoi craindrais-je de les étendre?

J'ai toujours recherché les gens de bonne compagnie; j'ai modifié, corrigé à leur contact, tout ce qui, dans ma nature, contrastait avec leurs allures.

Cette étude m'a fait ce que je suis.

Mais, je dois bien en convenir, ce n'est pas seulement en France que j'ai trouvé mes meilleurs modèles.

A Saint-Pétersbourg, plus qu'en aucun autre pays d'Europe, l'artiste rencontre, dans les classes

élevées, ce sentiment des convenances qu'il ne connaît guère que par la tradition.

A Saint-Pétersbourg, le nouvel arrivé de Paris, de Paris le pays de l'élégance, où se décrète la mode universelle, le nouvel arrivé, homme ou femme, se trouve embarrassé de lui-même.

Tout le bagage d'aplomb, de vanité, dont il a fait provision en quittant la grande capitale, tombe spontanément à ses pieds : il se sent mal à l'aise, en face d'une assemblée tout empreinte d'une haute distinction, et dont l'attitude, le regard et la voix révèlent la supériorité; il comprend que, dans ce public d'élite, chacun a un rang et que chacun tient à son rang.

Les comédiens de jadis voyaient le grand monde, et on exigeait d'eux les qualités qu'on ne peut obtenir qu'en le fréquentant.

Baron, au bras de Racine, serrait la main au duc de Vendôme; *Molé* était de toutes les petites causeries des marquis de son temps; *Talma*, qui venait à la suite d'une grande révolution, voyait toutes les illustrations de son époque s'empresser autour de lui.

A Saint-Pétersbourg, j'ai refait mon éducation,

remplaçant l'aplomb par l'aisance, devenant tout autre bien certainement que je n'étais avant mon départ de Paris.

Or, il s'agissait pour moi de savoir si le public parisien s'apercevrait de la transformation que j'avais subie au contact de la société russe et y applaudirait.

La presse avait pris rendez-vous à ce premier début, un peu préparé, peut-être, par ma contestation avec Harel.

Je parlais dans le mélodrame ; j'apportais la distinction dans la tenue : il n'en fallut pas davantage pour m'affirmer.

Le rôle de Georges Duvernay, dans *Pauvre Mère*, fut un réel succès pour moi.

Madame Gauthier, la sœur de Bouffé, se fit grandement remarquer dans le principal rôle de femme.

C'était une actrice douée d'une rare intelligence, bien que son organisation toute nerveuse donnât, parfois, à son jeu un excès de vibration maladive.

Elle avait ce qu'on appelle un vrai tempérament d'artiste, et je dois à l'expression énergique de sa voix, à la tendresse passionnée de son regard, les

progrès que je fis subitement dans l'art de sentir et d'exprimer.

Marcel fut moins heureux que *Pauvre Mère.*

Il n'eut que ses deux premiers actes applaudis ; mais ceux-ci réussirent à ce point de rester au théâtre, comme y est restée l'ouverture de la chasse du *Jeune Henri.*

Un soir, dans *Marcel,* je remarquai un vieillard assis à l'orchestre, et dont la tête, pâle et amaigrie, sortait du bonnet de soie noire qui l'encadrait.

On me dit : « C'est Potier!... »

Et tout mon sang reflua vers le cœur.

Je ne pus détacher ma vue de ce spectre, dont les yeux, creux et privés de flammes, restaient fixés dans le vague, et dont l'immobilité avait quelque chose de sinistre.

Potier, à cette époque, ne vivait déjà plus que d'une vie végétative.

Frappé, avant le temps, d'une caducité voisine de l'enfance, c'est à peine si, par instants, il sem-

blait s'éveiller à des sensations humaines ; le théâtre même, cet empire où il avait régné, n'éveillait plus en lui de souvenirs : il y venait, parce qu'on l'y conduisait, et il y restait, comme un mort qui ne comprend plus les vivants.

Ce soir-là, le premier acte fini, on prit Potier sous le bras pour l'emmener, car on le couchait de bonne heure ; mais le vieillard se mutina et voulut rester : il resta jusqu'à la fin de la pièce.

Quelques jours après, je rencontrai son fils, Charles Potier, qui avait été mon camarade au théâtre du Panthéon ; il courut vers moi, dès qu'il m'aperçut, et me dit :

« Veux-tu me rendre un service?

— Deux, si cela te plaît, cher ami.

— Eh bien, soit, deux services... Viens voir mon père, et reste-nous à dîner. »

J'eus un léger frisson qu'aperçut Charles et qui l'attrista.

La pensée de m'asseoir à côté de ce fantôme n'avait rien de réjouissant, et le pauvre Charles le sentait bien. Mais mon hésitation ne fut pas longue : je pris mon camarade sous le bras, et nous partîmes.

On me reçut comme un enfant de la maison, mais on ne me parla pas du vieux Potier; je me gardai bien d'en parler moi-même : je pensai que peut-être il était souffrant et que je ne le verrais pas.

Je me trompais.

Nous passâmes dans la salle à manger, et, à peine fûmes-nous assis, qu'une porte s'ouvrit et que l'ombre pâle entra, conduite par un domestique.

On assit le vieillard dans un fauteuil, on lui posa une serviette autour du cou et on lui fit manger son potage, comme on l'eût fait pour un enfant.

Un silence pénible régnait autour de la table.

Potier, dont le regard errait sans se fixer sur rien, m'avait vu sans me reconnaître, et continuait d'avaler, avec une vivacité inconsciente, chaque cuillerée de potage qu'on lui mettait dans la bouche.

Tout à coup, je sentis le besoin de rompre le silence, et je dis je ne sais quoi.

Potier fit un mouvement et repoussa la cuiller qu'on lui présentait.

Sa femme et son fils me regardèrent et me dirent :

« Continuez ! »

Leurs yeux brillaient d'une anxiété joyeuse.

Ému, sans trop savoir pourquoi, je m'adressai à Potier lui-même, et lui dis tout le plaisir que j'avais éprouvé à l'avoir, devant moi, durant toute une soirée, lui, le maître, moi, l'humble et obscur disciple, de cet art où il avait si longtemps régné sans partage.

Tandis que je parlais, Potier, qui me regardait, m'écoutait avec une attention de plus en plus expressive et, enfin, par un mouvement soudain, il se leva et frappant trois ou quatre fois ses mains l'une contre l'autre, il s'écria :

« Marcel ! Marcel ! ah ! bravo ! bravo ! bravo ! Marcel ! »

On ne fit qu'un saut vers moi, et on m'embrassa.

Madame Potier avait de grosses larmes dans les yeux.

Cet éclair d'intelligence, cette preuve de mémoire que venait de donner son mari, remplissait la pauvre femme de joie et d'espérance : il lui semblait que rien n'était perdu, et que le grand Potier allait revivre !

Le fils, pour ne pas laisser s'éteindre cette étin-

celle inespérée, s'était rapproché de son père, et me présentait à lui, me nommait par mon nom, lui racontait mes débuts, mes voyages, ma réputation naissante.

Mais Potier s'était rassis, et l'on reconnut bientôt qu'il avait cessé d'entendre et d'écouter.

Ma voix eut beau de nouveau frapper ses oreilles, elle n'éveilla plus rien dans son cerveau.

Le dîner s'acheva vite et en silence.

Lorsqu'on se leva de table, je serrai la main de Charles, je saluai tristement cette veuve, condamnée à vivre à côté de ce mort, et, jetant un dernier regard vers Potier, je me hâtai de fuir...

Quelques jours plus tard, ce descendant des grands parlementaires, qui n'avait daigné être ni le duc de Trèmes, ni le marquis de Gèvres, ainsi cependant qu'il l'aurait pu, s'il n'avait pas trouvé qu'il lui suffisait de se nommer Potier tout court, et d'être appelé, par Talma, le premier comédien de son temps; quelques jours après, l'immortel *Bourguemestre de Saardam* achevait de mourir, et entrait dans la lumière de sa gloire impérissable.

J'avais eu son dernier bravo!

XIV

Arrivé à ce point de mes mémoires, je sens toute la difficulté de la tâche que j'ai entreprise, et je comprends ces mots que d'autres ont cru devoir tracer sur le livre de leurs confessions, ces mots devant lesquels se tait et s'incline toute malice curieuse, toute passion contemporaine :

« Ceci ne doit être publié que trente ans après ma mort. »

Mais pour qu'on se souvienne de vous trente ans après que la dernière pelletée de terre a retenti sur votre cercueil, il faut avoir rempli le monde de sa renommée, bonne ou mauvaise; il faut avoir été loué, courtisé, haï, maudit, calomnié, acclamé ou

insulté par tous les peuples de l'univers; il faut avoir été plus qu'une page dans l'histoire, mais l'histoire elle-même, et avoir vécu de la vie générale d'un siècle; il faut, en un mot, s'être appelé Talleyrand.

Trente ans! c'est le temps qu'il faut à la nature éternelle pour fondre trente fois les neiges d'antan! Et que sommes-nous, pauvres histrions d'un jour, sinon des bonshommes de neige, façonnés pour les plaisirs d'une heure!

Pour nous, la minute qui suit, c'est l'oubli.

Si j'ai quelque chose à dire, il faut donc me hâter.

Une fois que mes lèvres seront cachetées par la mort, personne, hélas! ne se lèvera pour s'écrier :

C'est moi qui suis Guillot, berger de...

Et je le fus pourtant; oui, je le fus, et cela pendant les trois plus belles, les plus lumineuses, les plus charmantes années de ma vie.

Ma lectrice, car c'est à elle surtout que ce cha-

pitre s'adresse, va me dire, ici, bien certainement:

« Ah çà, quelle galimatias me faites-vous là, seigneur *Paillasse*, et finalement qu'est-ce que vous fûtes?

— Rien, je fus heureux!...

— Ceci, en effet, n'est point commun, et mérite qu'on le raconte.

— Eh! bien, madame, ce soir-là, à l'heure où finit le théâtre, je me présentai chez elle.

— Qui elle?

— De grâce ne m'interrompez pas. »

En me voyant, la femme de chambre joua la surprise et, comme si on ne m'eût pas attendu, d'un air fort embarrassé, me donna à entendre qu'il se pourrait bien que sa maîtresse eût compté sur une visite qui n'était pas la mienne. Il ne m'en fallait pas davantage pour que je voulusse rester à tout prix...

Ici, je demande à fournir quelques explications préliminaires.

Une des répugnances les plus vives de l'actrice inimitable chez laquelle j'osais ainsi pénétrer, un peu après minuit, était de me savoir dans la salle du Palais-Royal, les soirs où elle jouait. Il y a,

comme cela, des bizarreries mystérieuses dans le cœur des femmes. J'ai dit bizarreries, je devrais peut-être dire pudeurs. Aussi, est-ce furtivement et en ayant soin de me cacher, que je lui avais vu jouer quelques-uns de ses plus charmants rôles et, notamment, celui qu'elle jouait si bien dans *Un scandale*, et où, placée à la première galerie, elle racontait si drôlement au public, une certaine histoire de perdreaux...

« Cependant, m'étais-je écrié, il ne sera pas dit que je mourrai sans vous avoir vue dans *les Beignets à la Cour.* »

C'était son succès du moment.

Or, elle jouait cette pièce le lendemain et, naturellement, je grillais de l'envie de me faufiler dans la salle.

Après un court silence, elle leva sur moi ses yeux petillants de malice et de bonté.

« Jurez-moi de n'y pas aller, m'avait-elle dit, et, en signe de votre parole de galant homme, donnez-moi la main. »

En même temps, elle me tendait la sienne, une main fine et nerveuse, blanche et souple, à laquelle, comme je disais parfois, il ne manquait que la

parole ; je la saisis et je jurai ; et, bien mieux, ce ne fut pas un serment d'amoureux, car je le tins.

C'est donc ainsi que, pénétré de la valeur de mon sacrifice, je me présentai le lendemain soir; mais, on comprendra sans peine ma déconvenue, lorsqu'au lieu de pénétrer au salon, comme y avait droit un ami aussi obéissant, je fus poussé par la femme de chambre dans la pièce d'entrée, où l'on recevait les importuns.

Toutes sortes de méchantes pensées me traversèrent l'esprit, une entre autres qui me fit entr'ouvrir une porte, suivre à pas de loup un étroit corridor, atteindre le boudoir et soulever une portière, derrière laquelle je risquai un œil aussi soupçonneux que prudent.

Je vis une chose qui me rendit rêveur.

Près d'un feu petillant, il y avait une table et, sur cette table, deux couverts autour desquels étincelaient des merveilles d'orfévrerie.

Parfaite, c'était le nom de la femme de chambre, trottinait autour de la table et achevait d'essuyer les verres de mousseline et les couverts d'argent ; elle chantonnait, la misérable ! avec le sang-froid qui n'appartient qu'à cette institution.

Un coup de sonnette retentit, venant de la chambre à coucher. A ce signal, Parfaite laissa son couvert et disparut. Moi, j'entrai : j'étais absolument résolu à attendre là les événements, et je m'assis, avec une froide intrépidité, dans l'un des fauteuils, avancés déjà vers la table.

Je pris les pincettes et me mis à brutaliser les tisons, avec l'énergique sentiment d'un citoyen qui se sent chez lui et qui n'en sortira que par la force des baïonnettes.

Notez que je n'avais d'autres droits à faire le Mirabeau que ceux que je voulais bien m'attribuer.

Mais où serait le mérite d'être jeune? Et puis.... je parle de longtemps.

Tout à coup, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit à deux battants, et une grosse fille du pays de Caux parut avec un candélabre dans chaque main.

Elle s'avança avec la gravité d'un huissier à verge, et s'écria d'un accent normand que n'eût pas désavoué une marchande de beurre d'Isigny :

« *Le Rouai! le Rouai!* »

C'était Parfaite!

Et le *Rouai* parut.

C'était elle ! que dis-je? elle ! C'était Louis XV à seize ans, Louis XV beau comme le jour, Louis XV du *Rosier de Nesle*, s'avançant comme un jeune dieu, dans un nuage de poudre à la maréchale, et me disant avec cette majesté souriante qui lui était propre :

« Vous avez voulu, monsieur, connaître le plaisir d'un petit souper, en tête à tête avec le roi de France, j'y consens. Asseyez-vous. »

Car je m'étais levé, et j'étais là, les yeux écarquillés et la bouche béante, immobile de surprise et muet d'admiration.

Cependant, je devinai tout : le roi me traitait en souverain ; il n'avait pas voulu que j'allasse à la comédie, il avait voulu que la comédie vînt à moi...

Et l'on me jouait les *Beignets à la Cour!*

Parfaite justifia son nom. Son rôle était tracé d'avance, et elle s'y montra d'une expérience consommée. Ce fut elle qui apporta tout ce qu'il fallait pour faire les fameux beignets...

Quand j'y songe aujourd'hui, et que je repasse dans ma pensée les moindre détails de cette adorable scène, je mesure, non plus en amoureux,

mais en artiste, le terrible danger qu'affrontait ainsi, de gaîté de cœur, et par un de ces soudains caprices auxquels elle obéissait, cette grande artiste qui était à mademoiselle Mars ce que l'art d'aimer est à l'art de plaire.

Entre le théâtre et la vie réelle, il y a des abîmes.

Au théâtre on a, pour soi, l'optique et l'isolement, et puis, tout y est prévu, réglé, ajusté; on a la réplique surtout. Mais qu'allait-elle faire, l'intrépide, entre une grosse fille de chambre qui étouffait ses gros rires, et un benêt d'adorateur, trop stupéfait de l'aventure pour lui prêter le plus léger secours?

Ici, le charmant n'était séparé du ridicule que par un fil de soie et, pourtant, c'est sur ce fil que, durant une heure que je n'oublierai de ma vie, elle voltigea comme une fée!

A coup sûr, elle a eu, à la scène, de bruyants triomphes : en eut-elle de plus complet que celui qu'elle remporta, ce soir-là, à elle toute seule, dans ce boudoir, devant ce feu où, rieuse comme la folie, elle sut faire les plus délicieux beignets du monde, mêlant les saillies de son esprit aux lambeaux épars de ses rôles, ôtant son habit brodé, allant, venant, caquetant, coupant une phrase par des

fusées de roulades, tour à tour femme et roi, parlant toujours, parlant toute seule, me couvrant de farine et d'épigrammes, et me jetant dans un éblouissement qui me faisait douter de la réalité?

Les beignets achevés, le roi les dressa sur un plat d'argent, les saupoudra de sucre et me les servit avec le sérieux d'un maître d'hôtel.

« Suis-je devant un roi, m'écriai-je enfin, ou devant la plus adorable, la plus.....

— Vous êtes devant Louis XV, monsieur, et que cette faveur ne vous écarte pas du respect. »

Parfaite en crevait dans son corset.

Louis XV se retourna vers elle, et lui rendit, d'un signe, sa liberté.

Il était temps!

Parfaite se sauva, et je l'entendis, dans la chambre voisine, éclater d'un rire qui me fit songer aux trompettes du jugement dernier.

Moi, je ne riais pas, j'adorais.

Le cœur me sautait dans la poitrine et j'aurais donné dix ans de ma vie pour en faire sortir le mot que je ne trouvais pas.

Mais Louis XV, qui n'avait aucunement pitié de mon embarras, fronçant tout à coup les sourcils :

« Ah çà! monsieur, nous allons, je suppose, nous expliquer en vrais gentilshommes. Ne vous dit-on pas mon rival? Mangez donc! cela vous évitera de mentir; car elle vous plaît cette Dubarry. Ne dites pas non! Ah! monsieur le drôle! C'est pour cela, sans doute, que vous teniez tant à l'aller voir aujourd'hui; mais, prenez garde! je puis être jaloux et vous chasser à jamais de ma présence. »

Pour le coup, je n'y pus tenir... Étiquette et respect, tout fut oublié et, m'élançant de ma place, j'enveloppai de mes mains cette tête royale que je couvris de baisers.

« Ma perruque! s'écria le roi, ma perruque! »

La perruque tomba et une chevelure follement échappée, fit disparaître le roi, pour ne laisser que l'adorable femme qui s'appelait Virginie Déjazet.

On a beaucoup parlé de ce qu'on a bien voulu appeler le *secret de ma jeunesse*, et, moi-même, je viens de raconter l'étrange aventure à laquelle je le dois.

On remarquera, seulement, que ce secret me fut donné, que je n'y suis pour rien.

Or, tandis que je profitais de la recette d'un autre, Déjazet trouvait en elle-même, comme Ninon de Lenclos, non pas le secret de conserver la souplesse et la vie du corps, mais celui, bien autrement merveilleux, de rester éternellement jeune par l'esprit et par le cœur.....

Charmant secret qui fut celui de Psyché, et qui est vieux comme le monde!

Lasse ou ennuyée de la terre, Lisette remontera vers le poëte qu'elle a chanté, comme la flamme retourne à son foyer!

Quel âge aura-t-elle, alors? Aucun! L'esprit de Déjazet n'eut jamais rien à débattre avec le temps... Tel est le secret de sa jeunesse.

L'esprit de Déjazet!... Qu'on me permette d'en rallumer une étincelle.

Elle arrivait à Caen, où elle n'avait jamais joué.

C'était en 1839 ou 1840. Tout avait été loué à l'avance : la ville entière s'éveillait à la pensée de connaître, enfin, la célèbre comédienne ; mais l'aristocratie se préoccupait fort de la gaieté un peu

trop graveleuse de ce qu'on appelait déjà, alors, le *Répertoire de Frétillon*.

Une députation de gros bonnets se transporta donc à l'hôtel où Déjazet était descendue, et l'un d'eux lui tint à peu près ce discours :

«Mademoiselle, vos affiches annoncent *Frétillon*... La société de Caen montre un très-grand empressement à vous entendre; mais elle redoute le décolleté que l'on signale dans cette pièce. Ne pourriez-vous faire à nos dames la concession de quelques traits, de quelques détails qui, sans nuire positivement à... au... à... »

Déjazet, en bonne fille, se hâta de venir au secours de l'orateur, et avec le plus grand sérieux du monde :

« Messieurs, dit-elle, je suis touchée de votre démarche, et je m'empresse de vous rassurer : la pudeur de vos dames peut dormir tranquille... A Paris, je joue *Frétillon* toute nue ; à Caen, je mettrai une chemise. »

Les notables se retirèrent ravis.

XV

J'allais créer l'*Idiot*, et je voulus m'y prendre à l'avance, pour ne pas tomber dans les traditions banales et le convenu.

Il y a, au théâtre, de très-beaux rôles, qui me font l'effet de ces végétations recouvrant les eaux profondes d'un tapis de fleurs, d'une moquette de fin gazon où l'œil est séduit, le pied attiré : on s'y engage, et l'on s'y engloutit !

Tels sont les rôles de fous et d'idiots.

Ici, cependant, il y avait une nuance : l'égarement de l'esprit, ce phénomène si périlleux à rendre au théâtre, par les facilités mêmes qu'il

semble offrir, présentait cette fois des éléments d'étude assez nouveaux.

Or, le personnage que j'avais à rendre, se rapprochait du mystérieux Ibrahim, dont il est parlé dans la tragédie de *Bajazet*.

Il ne s'agissait ni de folie, ni de délire, ni d'aucune des manifestations de l'aliénation mentale.

Ce n'était pas l'exaspération du cerveau que j'avais à rendre, mais le contraire : l'obturation, l'étouffement, les ténèbres de la pensée !

Évidemment, je pouvais partir pour le Valais et aller voir les crétins de Saint-Maurice ; mais, encore, n'y eussé-je point rencontré le modèle qu'il me fallait.

Mon idiot ne l'était point de naissance ; je n'avais pas affaire à un gâteux, mais à un enfant maudit, frappé par la méchanceté des hommes et demeuré beau, jusque dans le sein de sa mort anticipée.

Ibrahim ! c'était Ibrahim ! et je déplorais que Racine ne nous en eût point donné une peinture plus complète.

Un jour, je pris mon parti, et je décidai que je visiterais Charenton.

J'étais muni de deux lettres, l'une du docteur

Ricord, et l'autre du docteur Parizet, médecin en chef de la Salpétrière, lequel m'avait offert de m'ouvrir les salles de son établissement, en me prévenant que je n'y trouverais absolument rien de ce que je cherchais.

« Toutefois, à Charenton, avait-il ajouté, est retenu, en surveillance, un condamné qui a tué sa mère, et chez lequel l'idiotie s'est déclarée pendant les délais du pourvoi. »

Je me rendis donc à Charenton.

On ne s'attend pas à ce que je décrive cette maison modèle, que ceux qui ne l'ont pas vue connaissent, du moins, par les montagnes de livres écrits et publiés sur les merveilles de Paris.

L'empreinte du génie d'Esquirol s'y retrouve à chaque pas, et ce qui me frappa, ce fut moins encore la magnifique ordonnance de tout le système, à la fois médical et hospitalier, qui lui est particulier, que la perfection morale et les qualités exceptionnelles de son personnel immense.

On me mit en présence du parricide.

C'était un homme d'environ trente ans, épais d'encolure, au geste lourd, à l'œil atone, blême et gras, avec des bras velus et une mâchoire énorme.

On me le montra, comme il errait dans la cour, solitaire et inquiet, d'un pas pesant et avec un perpétuel mouvement de tête, rappelant le loup dans une cage.

Un gardien s'approcha et dit brusquement :

« Joseph, tu as tué ta mère ! »

Il poussa un rugissement, comme si un fer rouge l'eût touché, et s'arrêta court, en regardant devant lui, sans fixer aucun objet.

« Joseph, répéta le gardien, tu as tué ta mère ! »

Je me dis :

« Si cet homme, assez fort pour soutenir un pareil rôle, joue l'imbécillité, voilà, pour lui, une torture qui dépasse les plus horribles inventions du moyen-âge. »

Le gardien répéta pour la troisième fois :

« Joseph, tu as tué ta mère ! »

Pendant ce temps, les traits, d'abord contractés et farouches de l'idiot, s'étaient insensiblement détendus ; il baissa peu à peu la tête, et, avec une voix d'enfant, d'une douceur douloureuse, à force d'être tendre, il dit :

« J'aime ma mère, moi ; j'aime ma mère ! »

Puis, il se remit à vaguer dans la cour, en agi-

tant sa lourde tête, ne paraissant plus savoir que nous étions là.

« Eh bien ! me dit mon cicerone, que pensez-vous de notre assassin? Est-il fou? ne l'est-il pas? La justice hésite à se prononcer, et la science hésite encore plus que la justice. »

Frappé de la mesure, autant que de l'élégance de ces paroles, dans la bouche de mon interlocuteur, que je croyais être un employé subalterne, je le regardai pour la première fois, et je fus surpris de trouver en lui un jeune homme de tournure aristocratique, d'un blond doux, aux yeux fins et vifs, au sourire moitié triste et moitié gai.

« Ah ! monsieur, continua-t-il, en faisant quelques pas vers le jardin, et en m'invitant à le suivre par un geste gracieux, c'est là une bien grosse question, que celle qui a pour thème d'établir la juste limite où finit la raison et où commence la folie.

— Question profonde en effet, répliquai-je, et que je me suis souvent posée; seulement, vous le dirai-je? à chaque fois que ma pensée s'est arrêtée sur ce problème, j'ai reculé, frappé d'épouvante, devant la solution, toujours la même, que je lui donnais.

— Et quelle solution, monsieur ?

— Je n'ose vous la dire.

— Et moi, je l'ai devinée, continua-t-il, en s'asseyant sur un banc, à l'ombre d'un acacia fleuri. Votre solution la voici : Puisque la moindre modification du cerveau modifie l'intelligence, cerveau et intelligence ne sont qu'un, et, qui dit intelligence, dit cerveau. Est-ce bien cela ?

— Parfaitement.

— Et comme le cerveau n'est qu'une masse spongieuse et médullaire, soumise à toutes les lois de la matière, vous en concluez que l'âme est matérielle.

— Je vous l'ai dit, monsieur, je ne me suis jamais permis de conclure.

— Vous avez eu tort. C'est en passant par l'absurde, que l'on arrive souvent jusqu'à Dieu. »

Je regardai de nouveau celui qui me parlait ainsi. Il sourit et, se reculant un peu, me fit une place à côté de lui.

« Pardon, monsieur, si je n'ai pas encore eu la curiosité de vous demander votre nom, repris-je alors, en m'asseyant. Vous êtes, sans doute, l'un des médecins attachés à l'hospice ?

— Non, monsieur, je suis un des pensionnaires de la maison.

— J'avoue... que je ne comprends pas...

— C'est-à-dire que vous n'osez comprendre, comme tout à l'heure, vous n'osiez conclure... Eh bien! monsieur, soyons plus clair : je suis fou.

— Fou!! m'écriai-je en me redressant malgré moi.

— Oh! ne craignez rien. Puisqu'on me laisse libre, et qu'on vous a confié à moi, c'est qu'apparemment je ne suis pas à redouter, en ce moment du moins. »

Il dit ces derniers mots d'une voix plus sourde, et en baissant la tête : je ne sus que répliquer, et il y eut un instant de silence.

« Si vous le permettez, reprit-il, avec un certain effort, je vous raconterai une des impressions récentes de ma vie..., si je puis appeler vivre, les heures lentes et douloureuses que je passe entre ces murs... »

Il se recueillit un instant, et continua :

« L'un des moyens appliqués depuis quelque temps dans cet hospice, au traitement des maladies mentales, c'est la musique. Un pianiste, un maître,

un de ces artistes touchés par le doigt du génie, se plaît à venir quelquefois promener ses mains habiles sur le magnifique piano à queue que possède l'établissement, et qu'on a placé dans une pièce voisine du réfectoire, de manière à ce que nous puissions en percevoir les accords pendant nos repas. Il y a quelques semaines, on nous avertit que le grand artiste était là, et qu'il allait se faire entendre. Vous jugez de notre joie ; mais, vous jugerez de notre désappointement, — je parle de ceux d'entre nous qui ont les oreilles délicates, — lorsque éclatèrent les mesures de la grande fantaisie qu'on nous avait annoncée. Figurez-vous, qu'à l'insu de tout le monde, un des pensionnaires, un de ceux qui sont libres, avait malicieusement désaccordé les six octaves et demi de l'instrument, et que nous assistions à l'épouvantable cacophonie de cinquante notes musicales, hurlant les unes avec les autres. Il y eut une clameur unanime. Quelques-uns parmi nous furent pris de ce rire, que la langue, indifférente dans sa précision, appelle le fou rire. L'un d'eux s'écria même, en frappant ses mains l'une contre l'autre : « Le maître est fou ! le maître est fou ! » Et tous

de répéter : « Le maître est fou ! » Ce mot me fit bondir de colère. Un éclair, rapide comme celui de la foudre, venait de me traverser l'esprit. Oui, monsieur, je venais d'entrevoir l'innocence de l'âme, dans ce malheur physique, appelé la folie, et je pouvais désormais séparer, comme deux éléments distincts, étrangers l'un à l'autre, ce qu'on appelle âme, de ce qu'on appelle cerveau ! »

Malgré moi, en écoutant mon étrange discoureur, je promenais mes regards dans le jardin, enchanté que j'eusse été de découvrir quelque surveillant à ma portée; car, il faut bien le dire, les yeux de mon beau jeune homme blond avaient pris subitement un éclat bizarre, et ses gestes devenaient de plus en plus multipliés et rapides.

Il me saisit le bras avec force :

« L'âme, ici, monsieur, c'était le musicien, c'était l'art, c'était le génie, le génie toujours égal à lui-même, et qui ne peut pas se tromper ! Le cerveau, c'était le clavecin, vil et infidèle instrument, matière coupable et maudite, sujette à tous les accidents vulgaires, au chaud, au froid, à la maladie, à la mort... Tenez, prenez mon frère, mon grand, mon illustre frère, mon dieu et mon poëte,

prenez-le, et qu'un coup de trépan, mal dirigé, atteigne en lui la plus petite parcelle du cerveau, le lendemain, il déraisonne ! Ah ! vous croyez que vous aurez touché à son âme puissante, émanation de Dieu ! Vous n'aurez touché qu'au clavecin... et c'est lui seul qui déraisonnera, malgré l'artiste, sous ses doigts inspirés ! L'âme, chez les fous, est aussi parfaite que chez les sages... Le lendemain, le piano fut remis d'accord, et Liszt nous ravit dans le troisième ciel... »

Le jeune homme, qui s'était levé, me quitta le bras et s'éloigna brusquement, sans me faire le moindre signe d'adieu.

Je demeurai confondu.

Celui qui venait de parler avec une telle éloquence et une précision si nette, était-il atteint de démence? Je repoussai loin de moi cette ridicule hypothèse et, ne me souvenant plus même de son aveu, je résolus de le suivre.

Mais il avait disparu sous l'une des nombreuses portes qui s'ouvrent dans la vaste cour, en forme de pluvium, qui s'étend au centre des bâtiments, et tous mes efforts pour le retrouver furent inutiles.

Je me fis conduire au cabinet du docteur Esquirol, à qui je racontai ce qui venait de m'arriver.

L'illustre vieillard tira vivement un cordon de sonnette, et s'informa de *Monsieur Eugène*, au gardien qui parut.

Monsieur Eugène, rentré depuis quelques instants dans sa cellule, venait d'être pris d'un accès violent et on avait été contraint de lui mettre la camisole de force !

Le docteur eut un mouvement de joie, et me prit la main.

« Vous ne savez pas, cher monsieur, quel service vous venez de me rendre !

— En vérité, cher docteur, je serais bien plutôt tenté de vous demander pardon ; car je suppose que *Monsieur Eugène* doit être mon jeune philosophe, et que je suis indirectement la cause de sa rechute.

— Qu'appelez-vous une rechute? Dites plutôt que c'est un espoir qui renaît. Il était devenu, depuis quelques semaines, d'un calme inquiétant. Sachez que les démences les plus faciles à guérir sont les démences furieuses. Les folies muettes, c'est la paralysie et, par conséquent, la mort. La

crise inattendue de notre pauvre Eugène me remet un peu de baume dans le cœur; car je l'aime, cet enfant, et je donnerais beaucoup pour le guérir.

— Pardon, cher docteur, mais quel est donc ce frère dont il m'a parlé, et qui, selon lui, serait un grand poëte?

— Comment, vous ignorez cela?

— Tout à fait.

— Eh bien! cher monsieur, le frère de notre Eugène s'appelle Victor Hugo.

— Victor Hugo!

— Eh! mon Dieu, oui, il y a comme cela des races illustres et fatales. De ces deux frères, également doués de la même flamme, un seul a pu la contenir sans se briser. Mais je vous quitte. Je vais surveiller moi-même mon pauvre enfant. »

Esquirol, hélas! ne le sauva pas : Eugène Hugo mourait quelques mois plus tard, et le frère, de sa plume d'aigle, écrivait au souvenir de ce pauvre mort, ces mots simples et sublimes :

Esprit que Dieu submergea.....

Quant à moi, je gardai un long souvenir de cette

parole ardente et de ce dernier éclair de génie qui m'avaient si brusquement ébloui, sous l'ombre d'un acacia en fleurs :

L'âme, chez les fous, est aussi parfaite que chez les sages.

Cette phrase résume toute la doctrine spiritualiste, contre laquelle nul effort de la raison ne saurait prévaloir.

Quant à l'idiot, objet de ma visite à Charenton, il me laissa un souvenir, le souvenir de ces mots si simples :

J'aime ma mère, moi ! j'aime ma mère !

Je les fis mettre dans mon rôle.

XV

Je venais de créer Albinus dans le *Sonneur de Saint-Paul.*

Mon engagement à la Gaîté n'avait plus que cinq mois à courir pour prendre fin.

En prévision de son échéance, je venais de passer un traité avec M. Etienne Arago, directeur du Vaudeville.

La direction de la Gaîté me sut mauvais gré de ma précaution, et me le fit voir en manquant aux conventions arrêtées avec moi au sujet du *Sonneur de Saint-Paul.*

En effet, je ne m'étais chargé du rôle d'Albinus

qu'à la condition de le quitter à la vingtième représentation, et j'avais dépassé la quarantième, sans que le direction se fût encore occupée de me faire remplacer.

Naturellement, je perdis patience, et, la veille de la quarante-septième représentation, j'avertis la direction qu'en raison de nos conventions antérieures, je ne jouerais pas mon rôle le lendemain ; malgré cela, mon nom fut maintenu sur l'affiche.

Le soir même, sur le conseil de Déjazet, je demandai qu'on me réclamât, au moins comme service, ce qui, de ma part, n'était plus obligatoire.

La direction garda le silence ; c'était la guerre.

La toile se leva.

Le docteur Albinus paraît à la quatrième scène du premier acte.

Je déclarai que je n'entrerais pas en scène.

On baissa le rideau.

Le régisseur se présenta devant le public et dit :

« Messieurs, M. Laferrière refuse de jouer ; en ce moment, le commissaire de police est auprès de lui. Veuillez, je vous prie, attendre quelques instants. »

Tandis que le public attendait, le commissaire

entrait dans ma loge et, plein de bienveillance, me suppliait de ne pas le forcer, par ma résistance, à mettre son écharpe et à faire évacuer la salle à mes risques et périls.

Déjazet, inquiète de tout ce tapage, avait quitté la salle et était venue joindre ses prières à celles du magistrat.

« Non, non, je ne jouerai pas ! m'écriai-je avec une rage d'enfant; je ne veux pas qu'un service rendu tourne pour moi en obligation.

— Et moi, me dit simplement Déjazet, si vous ne jouez pas, je ne vous revois de ma vie. »

A ces mots, toute mon effervescence tomba; je déclarai que j'allais jouer.

Pense-t-on que je me donnerais la peine de raconter ces misères, si le souvenir de l'adorable femme n'y était mêlé? Je le répète, et je le redirai cent fois encore, elle emportera avec elle la rare science d'aimer !

Après trois quarts d'heure d'attente, de la part du public, j'entrai en scène.

Un orage de sifflets éclata; je m'avançai près de la rampe.

« Des excuses ! » criait-on.

Je fis signe que je désirais parler.

En quelques minutes, je racontai la conduite de la direction et la mienne ; puis, j'ajoutai :

« Je vais avoir l'honneur de jouer ce soir le rôle du médecin Albinus ; mais je déclare que c'est la dernière fois que je reparaîtrai dans ce personnage. »

La salle éclata en applaudissements.

J'ai gardé un souvenir de cet incident.

Je remarquai, pendant mon speech, une loge d'avant-scène qui se distinguait des autres par la chaleur de son approbation.

Quand j'eus fini, on y agita des mouchoirs.

Or, ceux qui étaient là s'appelaient Grisi, Rubini, Lablache, Tamburini.

Ils étaient, sans doute, heureux de me voir faire respecter l'art dans la dignité de l'artiste.

Je m'inclinai devant les quatre immortels représentants du chant italien et je commençai mon rôle.

Mais en voilà bien d'une autre!

Mon camarade Montigny, directeur et acteur, jouait dans cet ouvrage le rôle de Charles II.

Il entre : on murmure ; il veut parler : on chute ; il insiste : on siffle!

Je vis le moment où la représentation allait être une seconde fois suspendue; mais, cette fois, par le fait du public.

Heureusement que le parterre, après avoir émis de la sorte, et comme jury sans doute, son verdict dans la contestation pendante par-devant lui, satisfait de son œuvre, se tut par enchantement.

Quarante-huit heures après, j'obtenais la résiliation de mon engagement.

Une année s'écoula entre ma sortie de la Gaîté et mon entrée au Vaudeville.

Je l'utilisai par des représentations en province.

Pendant ce temps, M. Etienne Arago cédait sa position directoriale à M. Trubert.

Enfin, le jour de mes débuts arriva : ils eurent lieu dans *Marcelin*, de Bayard, le 30 mai 1840.

Avec moi débutait Ferville, qui venait de quitter le Gymnase; puis rentraient Mesdames Suzanne Brohan, la mère des deux Brohan du Théâtre-Français, et Anaïs Fargueil.

Ces trois artistes ne pouvaient manquer d'éveiller

l'attention du public ; aussi, la salle fut-elle louée à l'avance.

Ils paraissaient tous trois, avec moi, et les acclamations qui saluèrent leur entrée furent telles que je m'en ressentis.

Brohan si incivise, si spirituelle, si vraie, si *nature*, comme on dit aujourd'hui, qu'elle ne semblait pas en scène jouer la comédie, mais seulement prendre sa part dans un drame de la vie réelle, Brohan justifia assez l'entraînement du public pour que son triomphe, ce soir-là, ne causât ni dépit, ni étonnement.

Anaïs Fargueil, qui avait débuté au Vaudeville de la rue de Chartres dans le *Démon de la Nuit*, se montra, pour sa part, si gracieusement belle, si touchante, que le public, en l'applaudissant, ne faisait que préjuger les grands triomphes que le théâtre lui réservait.

Quant à Ferville, le créateur de tous les colonels de Scribe, il fut encore, ce soir-là, ce qu'il a été jusqu'à la fin de sa carrière, un grand comédien.

Pour moi, mon succès dans ce premier début se trouva être des plus médiocres. On accourut dans ma loge me prodiguer des consolations. Charlet,

l'immortel peintre de Châtillon, me les prodigua presque comme à un soldat blessé à mort, et Guyon, le sociétaire du Théâtre-Français, me dit, tout simplement, que j'avais été détestable.

Pauvre Guyon! il est mort fou; mais, ce soir-là, il était lucide.

J'ai remarqué que je n'étais pas toujours l'acteur de la première représentation.

Ce n'était ni timidité, ni méfiance de moi-même; mais, bien plutôt, une soumission trop souple aux suggestions de l'auteur.

Certes, le comédien ne doit pas négliger les conseils de l'écrivain qui a conçu un sujet, développé une situation, donné la vie à des types, esquissé des caractères; mais, enfin, il a sa nature, son tempérament et, quels efforts qu'il fasse, il lui est difficile d'y échapper.

Assurément, il n'y a pas trente-six manières d'écrire « Je vous aime »; mais il y a un million de façons de dire ces trois mots, si simples sous la plume, mais si compliqués, dès qu'il s'agit de leur

donner la vie; c'est-à-dire, de les exprimer par la voix, par le geste, par le regard, par l'attitude, par tout ce qui est la chair, tout ce qui est *l'homme*, enfin!

La vérité, je crois, est dans ce mot, un peu brutal, que Firmin répondit un jour à je ne sais plus quel auteur, pendant une répétition :

« Expliquez-moi, d'abord, ce que vous avez voulu dire; quant à la façon de le dire, c'est mon affaire. »

N'être pas soi est donc le plus grand péril que puisse courir un comédien, quand il est en face du public.

Le soir de la première représentation de *Marcelin*, je n'avais pas été moi; le lendemain, au contraire, plus heureux que le Schlemihl d'Hoffmann, je retrouvai mon ombre, et ce rôle de Marcelin devint l'un de mes meilleurs.

XVI

On a souvent dit et souvent répété, que les artistes sont des prodigues, vivant dans le désordre, et incapables de se faire cent écus de revenu.

Il y a du vrai et du faux dans cette accusation; mais il serait plus exact de dire que, de toutes les professions, celle du comédien est assurément l'une des plus coûteuses.

Le comédien, pour être complet, doit chercher ses inspirations aux quatre points cardinaux de la société : en haut, en bas, à sa surface et dans ses profondeurs.

Appelé à représenter des existences qui ne sont pas la sienne, il faut qu'il ait vécu préalablement

de la vie des autres, qu'il en ait éprouvé les passions, qu'il en ait senti les douleurs, qu'il en ait connu le luxe ou la misère; il faut qu'il voie, qu'il touche, qu'il palpe, qu'il ausculte et qu'il analyse.

A cette condition seule, il sera un grand comédien.

Qu'est-ce après tout que la scène, sinon le reflet des hommes et des choses, soit des temps présents, soit des temps passés? des hommes, avec leurs qualités et leurs défauts; des choses, avec leurs contours indécis ou leurs lignes accentuées jusqu'à la brutalité!

Eh bien! comment le comédien rendra-t-il avec vérité, hommes et choses, si, vivant en cénobite au cinquième étage, sous les toits, il ne les connaît que par ouï-dire?

Donc, la vie d'artiste coûte fort cher, et j'en sais quelque chose.

Parmi mes relations d'alors, je citerai, le jeune et beau Roger de Beauvoir.

En fait d'inspirateur, en voilà un, j'espère, qui pouvait meubler mon imagination de tous les décors de Trianon, de tous les musées d'armes possibles.

Roger de Beauvoir avait une façon de porter son nom, ses cheveux, ses habits et son manteau qui me faisait commettre à chaque minute le péché de l'envie.

Son esprit pétulant et petillant, comme la mousse de ce vin de champagne qu'il absorbait nuit et jour, avait autant de forme que de fond, et autant d'éclat que de valeur. Quel entrain, quelle gaîté et, surtout, quelle précieuse entente de l'ameublement!

Il fut l'un des premiers qui mirent le bric-à-brac à la mode.

Il était ce qu'il voulait, cet endiablé Roger et, toujours, dans ses transformations, d'un respect de peintre pour la couleur locale.

Je l'ai vu, tour à tour, coureur de tavernes, comme Buridan, ou de ruelles, comme Lauzun, ou de salles d'arme, comme Saint-Georges, et je l'ai constamment trouvé, comme l'on dit, l'homme de son personnage.

Mais aussi, que de matériaux d'étude il avait eu l'art d'amonceler! Les soixante-douze pages qu'il a fallu à Balzac pour énumérer les richesses de son juif de la *Peau de chagrin* suffiraient à peine à l'inven-

taire de l'appartement qu'occupait le somptueux Roger de Beauvoir, rue de la Paix : j'y entrais, le cœur palpitant de curiosité, et j'en sortais mélancolique ; j'étais sur la pente de folies.

Hélas ! un beau jour, je fermai les yeux et m'y laissai glisser.

Ce jour-là, je quittai ma modeste demeure de la rue des Marais-Saint-Martin, et je vins crânement habiter un appartement de dix-huit cents francs, boulevard des Capucines, dans le rayon de Roger : je voulais être en face du soleil !

Aussitôt, tapissiers, peintres, ébénistes, marchands de vieilleries, brocanteurs de tableaux, bronzes, cristaux, armes de luxe, faïences rares, bahuts authentiques, de commencer autour de moi une de ces sarabandes folles qui éblouissent, qui procurent tous les enivrements ; mais qui laissent, comme toutes les fêtes, les violons à payer !...

Bref, j'avais l'année suivante près de quatre-vingt mille francs de dettes au soleil.

Et le Vaudeville me donnait douze mille francs par an !

Par exemple, c'était un bijou que mon appartement du boulevard des Capucines, et Roger de

Beauvoir, le grand Roger lui-même, lorsqu'il daignait y accepter, le matin, sans façon, quelques douzaines d'huîtres et quelques bouteilles de Moët ou de Cliquot, jetait, en passant, sur toutes mes richesses, un de ces coups d'œil bienveillants qui me ravissaient au septième ciel.

Est-on jeune, hélas !... quand on est jeune !

Je n'ai retiré de tout cela qu'une conviction, à savoir : que tous les paradis terrestres se ressemblent et qu'il faut toujours, à un moment donné, qu'apparaisse le terrible archange, avec l'épée flamboyante.

L'archange, dans notre monde moderne, a généralement la forme d'un huissier,—quand il n'a pas celle d'un recors.

Or, je l'avais à mes trousses, sous les deux espèces.

J'étais saisi dans mes meubles et poursuivi par corps.

Dès l'aube donc, je m'envolais comme l'hirondelle, et, comme elle, je décrivais mille courbes, crochets et circuits fantastiques, avec cette différence que je faisais tout cela avec mes deux jambes et, qu'au lieu de chercher ma proie, c'était, au con-

traire, pour n'être la proie de personne que je me livrais à ces pénibles manœuvres.

Quelquefois, j'allais m'abattre loin des lieux habités, dans quelque bouchon de la banlieue, et je m'y faisais servir une omelette au lard, que je dévorais avec cet appétit féroce, propre aux malheureux qui ont des remords et encore plus de dettes que de remords.

Un matin que je déjeunais de la sorte au cabaret des *Barreaux verts*, endroit fort connu alors des artistes, situé en haut de Ménilmontant, une exclamation, partie tout près de moi, me fit lever la tête.

C'était Gallois !

Gallois et moi, nous nous étions perdus de vue depuis plusieurs années. Nous étions-nous oubliés? non, certes ! Mais Paris est ainsi fait : on y reste deux ans sans se séparer; cinq ans sans se voir, et l'on se retrouve, un beau jour, aussi liés que si l'on se fût quitté la veille.

Gallois, je dois le dire, avait un peu vieilli.

Il avait un soupçon de ventre et quelques flocons de neige sur les cheveux; avec cela, un peu de fatigue dans les traits, et je ne sais quelle pointe de vinaigre dans le sourire : la marque du Bohême parisien, vers trente-cinq ans.

La joie que j'eus de le revoir, me le fit trouver, tout d'abord, aussi jeune et aussi fringant qu'il l'était dix ans auparavant, lors de notre fameuse équipée, moi, à la recherche d'un cloître; lui, à la conquête des filles d'auberge.

Deux minutes après, son couvert était mis devant le mien, et il me racontait, en quatre mots, les diverses péripéties de sa fortune : il rédigeait, pour le moment, les nouvelles diverses dans un journal de propagande religieuse, subventionné par les Missions étrangères.

A cette dernière confidence, je ne pus m'empêcher de sourire.

« Mon cher, me dit-il gravement, ne t'arrive-t-il pas d'exprimer dans tes rôles des idées qui ne sont nullement les tiennes? Et penses-tu que tu en sois deshonoré?... »

Aucune réponse ne me vint à l'encontre de ce paradoxe.

Ce fut à son tour de rire brusquement.

Je l'examinai; sa toilette me parut ne pouvoir supporter l'analyse.

« Hélas! me dis-je, il faut croire que, pour le moment, le ciel n'est pas riche ou que le Saint-Esprit est un peu ladre. »

Je remplis de nouveau le verre de mon ami; il le vida et le reposa sur la table, après s'être passé voluptueusement la langue sur les lèvres.

Cela me fit de la peine.

Il écouta fort attentivement et dans tous ses détails, ma triste aventure du boulevard des Capucines.

On apporta le café.

« Tu dois donc quatre-vingt mille francs?

— J'en ai peur. »

Il se leva et me salua.

« J'ai toujours dit que tu ferais fortune!

— Ah çà! tu n'as donc pas compris?

— Au contraire, parfaitement.

— Quatre-vingt mille francs de dettes, tu appelles cela être riche?

— J'appelle cela être quelqu'un, et, à Paris, être quelqu'un, c'est être la chrysalide d'un millionnaire.

Si je n'étais pas fils d'un lézard et d'une ligne horizontale; c'est-à-dire, plus paresseux que n'est Dieu, depuis qu'il a créé le monde, je ferais une rude comédie, et je l'intitulerais : *Les Dettes ou l'Art de faire fortune.* Mais ce sont là des mystères qui ne sont connus que des adeptes, auxquels, généralement, ils ne servent de rien. Ceux qui font fortune ne savent jamais pourquoi, ni comment. Parlons la langue pratique. Je ne pense pas que tu comptes te promener de la sorte indéfiniment, entre le lever et le coucher du soleil, en attendant que les galions de Philippe II arrivent au port de la Râpée, avec une lettre à ton adresse? Alors, je ne vois plus guère que quatre moyens de te tirer d'affaire.

— Un seul me suffirait.

— Pourvu qu'il fût bon! Sont-ils naïfs, ces artistes! Le premier, c'est d'aller à Clichy, pendant cinq ans, la période réglementaire. Le second, c'est de quitter la France et de n'y rentrer que précédé d'une estafette portant quatre-vingt mille francs dans ses fontes, avec les intérêts et les frais... avec les frais surtout.

— Le troisième?

— C'est d'épouser une jeune personne, belle

comme le jour, riche comme miss Couts, sans parents, ni tuteur, et qui ait un faible spécial pour les jeunes premiers du Vaudeville.

— Mon pauvre Gallois, je te croyais plus d'imagination que cela...

— Je vois qu'il faut passer au quatrième moyen...

— S'il vaut les trois autres...

— Il vaut beaucoup moins; c'est pour cela qu'il peut réussir. Quelques renseignements, d'abord. Tu es allé en Russie?

— J'y suis resté trois ans.

— Bon!

— Et je puis dire que j'y ai eu quelques succès.

— Également bon. Quel a été ton plus beau triomphe?

— Comme artiste?

— Oui, monsieur le fat, comme artiste.

— Assurément, ce fut lorsque je jouai, le même soir, *Chatterton* et le *Gamin de Paris*.

— Excellent! Cela va me permettre de préciser les circonstances.

— Où diable en veux-tu venir?...

— Il y avait, sans doute, grande affluence, ce soir-là?

— Le Théâtre-Michel était rempli du plus beau monde.

— Le Théâtre-Michel! Parfait! Te rappelles-tu un fait, un incident, un détail de cette soirée?

— Deux faits!

— Deux! c'est de l'opulence! dis toujours.

— Karatignine, le Talma de la Russie, vint dans ma loge me serrer la main, et une princesse m'envoya son bouquet de lilas et de roses.

— Garçon, s'écria Gallois, une plume, du papier et de l'encre, et un second carafon! Et le nom de la princesse au bouquet?...

— Je ne l'ai jamais su.

— Nous allons lui en chercher un en *i* ou en *off*, tous les noms russes finissent en *i* ou en *off*, *Jadoff*... *Jadi*... *Jadimerowki*... La princesse Jadimerowki! C'est une trouvaille que ce nom-là!»

Et s'emparant de la plume, Gallois se mit à écrire avec cette rapidité vertigineuse qui explique tout le génie de certains journalistes.

En peu de minutes, il eut couvert la page des lignes que voici, et qu'il me lut avec une sage lenteur:

« La princesse Jadimerowki, dont toute la Russie

a connu l'opulence et l'excentricité, vient de mourir à Saint-Pétersbourg.

» Il n'est bruit que d'un codicille joint à son testament et qui contient cette singulière disposition :

» Je donne à Karatignine, notre premier tragédien russe, la somme de *quarante mille roubles*, et, au jeune comédien français, dont le nom échappe à ma mémoire, ne l'ayant vu qu'une fois sur le Théâtre-Michel, la somme de *trente mille roubles argent*, comme remercîment du plaisir qu'il m'a causé en jouant, dans la même soirée, les rôles de *Chatterton* et du *Gamin de Paris*.

» Ce légataire inattendu, c'est l'artiste du Vaudeville, Adolphe Laferrière, qui a créé ces deux rôles à Saint-Pétersbourg, et qui les joua le même soir. »

Je regardai fixement Gallois, pensant qu'il devenait fou. Lui, de son côté, me dit, toujours avec son flegme :

» Mes relations dans la presse parisienne me permettent de répandre ce fait divers à un nombre infini d'exemplaires. Demain, Paris, la France et l'Europe sauront que tu es riche, et un homme

riche a le droit de ne pas payer ses dettes. Boufflers a dit :

Les riches sont ici les gueux à qui l'on donne.

— Est-ce sérieux ce que tu me proposes-là?

— Veux-tu me laisser faire?

— Mais c'est un mensonge!

— Est-ce toi qui le publies?

— Mais je ne pourrai pas le soutenir; je serai forcé de le démentir.

— Ne fais donc pas l'enfant, lorsqu'il s'agit de choses graves. »

Je baissai les yeux, devant le regard de lynx de Gallois : il me faisait l'effet de refléter mes pensées les plus secrètes, et l'homme est ainsi fait que, dix fois sur douze, il n'aime pas à avoir sa pensée en face de lui.

Dès le lendemain, à la première page du journal *le Commerce*, tout Paris put lire le fameux article; le surlendemain, la plupart des journaux le répétèrent. Mais, succès inespéré! *le Charivari*, oui, *le Charivari* lui-même, consacra trois colonnes à l'événement, représentant ma personne d'héritier

entourée d'adulateurs, et mon domicile envahi : les carrosses encombraient, assurait-il, les abords de ma maison, et la police prenait des mesures pour assurer la circulation....

Eh bien, voici le miracle! à force de lire et relire dans les journaux l'article de Gallois, commenté sous toutes les formes; à force d'y penser jour et nuit, il se fit, peu à peu, dans mon cerveau, une cristallisation singulière : je m'accoutumai à ma fortune supposée, comme l'acteur s'accoutume à son déguisement, à son rouge, à sa perruque, à son titre d'emprunt.

La plaisanterie du *Charivari* prit, dans mon imagination, une physionomie sérieuse; les files de voitures, surtout, me trottaient par la tête et me causaient des émotions et des curiosités enfantines.

Je n'y tins plus : je finis par y aller voir!

A vrai dire, je n'aperçus devant ma porte aucun encombrement d'équipages, aucun développement de sergents de ville; mais mon concierge, aussitôt qu'il me vit, s'élança de sa loge, la casquette à la main, et me dit avec un sourire que je ne lui connaissais pas:

« Depuis hier, plus de cinquante personnes sont venues demander monsieur... Au reste, voici les cartes et si monsieur daigne les examiner... »

Daigne!...

Je pris les cartes et examinai la plupart d'entre elles : toutes venaient de messieurs mes créanciers!

Une entre autres était de celui qui voulait me fourrer à Clichy, deux jours auparavant, et, sur cette carte cornée, il y avait écrit, au crayon :

« Restez donc chez vous, enfant que vous êtes! Je ne suis pas un Turc ! »

On me croira si l'on veut : le rôle de riche héritier est un de ceux que j'ai le mieux joué. J'y fus tout bonnement remarquable! Et, aujourd'hui, que je reporte mes souvenirs vers ce temps de ma vie, je m'explique Gobert, le fameux Gobert, qui, à force de représenter Napoléon Ier, avait fini par croire qu'il était l'empereur.

Quant à mes créanciers, des anges! Ils ne voulaient plus entendre parler d'être payés et venaient me voir pour me proposer d'autres fournitures.

En face de ce rêve qui faisait de moi une seconde édition du *Dormeur éveillé*, j'entrai si avant dans ma démence qu'un matin je me levai convaincu qu'à tout événement il était indispensable que j'allasse à l'ambassade de Russie pour régulariser ma situation et faire constater mon identité.

Qui sait? me disais-je, le hasard est si grand et la fortune si fantasque!...

Je ne trouvai là que des secrétaires qui prirent des notes et m'informèrent, le plus sérieusement du monde, qu'aucune nouvelle de mon héritage n'était venue encore à l'ambassade.

Je me retirais, lorsqu'en descendant l'escalier de l'hôtel, je rencontrai mon camarade Bressant, qui en gravissait les marches avec un empressement dont la vivacité me frappa.

Nous nous regardâmes. Je frémis! Une pensée terrible venait de me traverser l'esprit.

C'est lui qui m'avait succédé à Saint-Pétersbourg, dans l'emploi des jeunes premiers rôles, et, lui aussi, je le savais, avait joué *Chatterton* et le *Gamin de Paris!!!*

Et, tout à coup, sans préambule :

« Vous venez pour l'héritage! lui dis-je. Mais

vous n'avez jamais, que je sache, joué les deux fameux rôles en question dans la même soirée. »

Bressant me regarda, et d'un accent navré en me serrant amicalement la main :

« Mon pauvre camarade, me dit-il, je suis porteur d'une bien mauvaise nouvelle.

— Laquelle ?

— La princesse Jadimerowki n'est point morte. J'ai une lettre d'elle, reçue par moi ce matin, et je viens précisément...

— Grands dieux ! m'écriai-je, elle existe donc, cette princesse ?

— Sans doute, et n'a point envie de mourir. »

A ces mots, je m'enfuis comme un fou !

Le nom et l'héritage, nous avions tout tiré, Gallois et moi, de nos imaginations, et le hasard, le fameux hasard sur lequel je comptais, ne m'avait servi qu'à moitié : le nom seul se trouvait être réel !

XVII

J'étais destiné à passer, dans cette phase de ma vie, par toutes les étrangetés de la fortune, et ce fut pour sortir loyalement de cette crise que je me trouvai amené à accepter le concours de l'une des personnalités les plus étranges et les plus inavouables de ce temps-là.

Un matin, Gallois accourut chez moi.

« Mon cher, je viens te sauver; j'ai trouvé un capitaliste.

— Est-il aussi de Saint-Pétersbourg, celui-là?

— Non pas, il est à Paris.

— Empaillé, alors?

— Vivant.

— Et qu'en veux-tu faire de ton capitaliste?

— Mon capitaliste assemblera tous tes créanciers et, quand ils seront réunis dans une salle spacieuse que nous louerons *ad hoc*, il se lèvera, se mouchera et leur tiendra à peu près ce langage :

« Messieurs, je vous ai réunis pour vous soumettre les réflexions suivantes :

» Trente mille roubles argent que nous attendons de Saint-Pétersbourg représentent, en bon argent de France, une somme de cent vingt mille francs, et le montant des dettes de M. Laferrière dépasse, malheureusement, ce chiffre. Mouvement. Eh bien! Messieurs, il s'est formé un capital pour acquérir les droits éventuels, très-éventuels, de M. Laferrière, au legs de madame la princesse Jadimerowki, et j'ai été autorisé à faire à M. Laferrière une offre ferme de vingt mille francs. Cette somme vous appartient; il n'en sera pas distrait un centime. Ainsi l'a déclaré votre débiteur lui-même. Elle vous sera donc distribuée au marc le franc de vos créances, à la condition de donner quittance entière. »

Alors, je mets aux voix la proposition des quinze pour cent contre quittance, cette proposi-

tion est acceptée à l'unanimité, au milieu du plus vif enthousiasme et au cri de vive la garde nationale ! As-tu compris?

— C'est une banqueroute que tu me proposes?

— Des mots! des mots! comme dit le prince de Danemark.

— D'ailleurs, je n'ai pas vingt mille francs.

— Je les ai pour toi.

— On me les prête?

— Naturellement.

— Et qui cela? »

Gallois me regarda fixement et laissa tomber de ses lèvres ce nom :

VIDOCQ !

Je fis un bond de surprise et de répulsion.

« Oui, Vidocq ou, si tu l'aimes mieux, M. Jules, comme disent MM. les voleurs.

— Et tu as pu supposer que j'accepterais ?...

— De plus huppés que toi, mon très-cher, ont des comptes courants chez cet honorable doyen des forçats de France. Je lui ai conté ton histoire. Il te connaît. Il aime ton talent. Il veut te venir en aide... Et, quant aux écus qu'il te prêtera, ils porteront l'effigie d'une tête couronnée, ça doit te suffire.

— C'est bien, je réfléchirai.

— N'oublie pas que, pour réfléchir, tu n'as que quarante-huit heures.

— Parce que ?

— Parce que j'ai des nouvelles de MM. tes créanciers : l'un d'eux monte la tête aux autres. Nous sommes au lundi. Eh bien ! avant jeudi prochain, la procédure contre toi recommencera de plus belle, et une fois recommencée elle ira vite.

— Ils ne croient donc plus à l'héritage?...

— Mon Dieu, si ; mais l'héritage se fait attendre et ils ne seraient pas fâchés d'avoir des à-comptes. Un créancier est supérieurement bête et, tout ce qui est bête, a de l'appétit.

— Tout cela est fort bien ; seulement, je n'entends pas devenir le débiteur de Vidocq.

— Mon pauvre ami, fit Gallois en se levant, tu seras toujours le même : plus de désirs que de largeur d'épaules ! Adieu ! Tu sais où je demeure. Si tu as quelque chose à me dire, je suis ton homme. »

Et il sortit un peu piqué.

Platon avait fait de l'amour un être intermédiaire entre les dieux et les hommes, et il l'avait placé entre le ciel et la terre, le trouvant trop dur pour habiter l'une, et pas assez divin pour être reçu dans l'autre.

Eh bien! ce que Platon dit de l'amour, il faut le dire aussi de la morale humaine, de cette fameuse morale en vigueur chez tant d'honnêtes gens, et qui se meurt, niaisement suspendue, elle aussi, entre le bien et le mal, le oui et le non, le zist et le zest, comme un paysan normand.

On va voir combien cette morale est idiote.

Le lendemain de la visite de Gallois, je me fis indiquer un marchand disposé à acheter un mobilier. J'allai le trouver, et lui proposai le mien. Il vint, l'examina et me demanda deux heures pour me faire une offre.

Ces deux heures, nous les passâmes, mon pauvre Joseph et moi, — Joseph était mon domestique, — à promener des yeux attendris sur ces mille riens charmants qui allaient disparaître.

J'essayai, d'abord, de mettre à part une foule d'objets que je prétendais garder; mais, à ce

compte j'aurais tout repris, et je vis bien qu'il fallait faire le sacrifice complet.

Je m'assis donc dans un coin de ma chambre, Joseph s'assit à l'autre bout, et nous gardâmes un silence aussi lugubre que celui qu'on observe auprès d'un lit de mort.

Le marchand revint et m'annonça qu'il était prêt à tout enlever, excepté mon lit, pour la somme de quinze mille francs.

Quinze mille francs ! Je faillis lui sauter à la gorge. Tout cela m'en avait coûté quatre fois autant. Mais je me souvins à propos du grand principe de l'offre et de la demande, ce pivot sacré de l'économie politique, et je me bornai à exhaler un vigoureux soupir, tout en prenant les quinze billets de mille.

Cette somme, je dois le dire à ma louange, fut distribuée jusqu'au dernier sou à mes créanciers, mais *à valoir*, et non *pour quittance*.

Je fis ce sacrifice sans hésiter, tout en me rappelant ce mot favori de Gallois :

« J'aime la conscience... quand elle a de la carrure. »

Décidément, je n'avais pas de *carrure*.

Au bout de cinq jours, j'entrai dans un tel désespoir, à la vue de mon appartement vide et de ses murs dépouillés, que je retournai chez mon acquéreur, et lui proposai le rachat... de mon mobilier... à tempérament.

« Vous venez à propos, me dit-il. Votre mobilier est exposé à l'hôtel des Jeuneurs; et, demain, il doit être vendu. Si vous avez vingt-cinq mille francs à me compter, je vous le rends.

— Vingt-cinq mille francs! Dix mille francs de bénéfice, en cinq jours! Mais songez-vous à ce que vous dites?

— Pardon, monsieur, est-ce moi qui viens vous offrir de vous revendre votre mobilier? »

L'observation était juste. Toujours le fameux principe : l'offre et la demande; c'est-à-dire, la raison du plus fort! Toutes les vertus du négociant sont dans cette raison-là.

Je courus à l'hôtel des ventes, pour bien m'assurer si ce que m'avait dit mon acquéreur était vrai.

Hélas! oui, tout était vrai!

J'allais être vendu!

Je courus, comme un homme ivre, chez Gallois.

En deux mots, je le mis au courant de ce qui se passait : il haussa les épaules, sourit et, un instant après, nous étions en route pour le passage Vivienne, où demeurait alors le fameux Vidocq.

La demi-morale triomphait !

XVIII

Nous montâmes au second étage d'une maison d'assez bonne apparence, et nous nous arrêtâmes devant une porte bâtarde, dont le panneau, en verre dépoli, portait ces mots :

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS

et, au-dessous :

TOURNEZ LE BOUTON S. V. P.

C'est ce que fit Gallois.

Nous entrâmes dans une première pièce, où se tenaient des employés aux écritures.

Quatre bureaux en bois noirci; un poële de faïence, dont le tuyau passait dans la cheminée; sur cette cheminée, une pendule en albâtre, sous verre, et représentant un portique avec quatre colonnes, et le cadran doré au milieu; des lampes de billard, avec des abat-jour en carton vert, maculés de taches d'huile; des casiers remplis de dossiers, simplement étiquetés de numéros; des tabourets de paille, et, enfin, dans un coin de la salle, une table boiteuse, un pot à eau ébréché et une cuvette sale : tel était à peu près l'aspect de ce premier bureau, mal éclairé par le faux jour du passage, et occupé, comme je l'ai dit, par une demi-douzaine de commis, dont les figures singulières attirèrent mon attention.

Il y avait de tout dans ces têtes-là, du chacal et de la fouine.

Aucun ne portait de barbe. Tous avaient les cheveux ras. Nul, d'entre eux n'eut l'air de me voir, et, cependant, je suis certain que tous auraient pu, dès que je fus sorti, transmettre mon signalement exact au bureau des passeports.

Un domestique à livrée nous avait priés d'attendre.

La livrée était bleue de roi, galonnée d'argent, et le domestique, qui était lie de vin, avec des cheveux noirs, prétentieusement bouclés, était, en outre, d'une politesse fade, qui sentait son mauvais lieu.

Nous attendîmes un quart d'heure.

Le même domestique reparut enfin, et nous pria de le suivre.

Il nous conduisit dans une grande pièce formant salon, où il nous laissa de nouveau.

Ce salon était un assemblage d'objets discordants et, pour la plupart, sans valeur : des gravures vulgaires, dans des cadres relevés de pâtes dorées; quelques tableaux à l'huile, qui ne méritaient pas un coup d'œil; des meubles recouverts de soie, à côté d'un sopha en velours d'Utrecht; des rideaux de mousseline aux fenêtres, et des tentures aux portes, en vieille tapisserie, mais de cette tapisserie de prix médiocre, connue sous le nom de *verdure;* un clavecin, plutôt qu'un piano; enfin, un magnifique tapis de la Savonnerie, et un lustre au plafond, qui me parût être d'un Louis XV assez pur.

Voilà, si mes souvenirs sont fidèles, ce que je pus remarquer, pendant les cinq minutes qui sé-

parèrent la disparition du domestique de l'entrée d'un personnage cravaté de blanc et enveloppé d'une vaste robe de chambre, toute ramagée de rouge.

Il vint à nous, avec une majesté douce; nous salua de la main, et, nous indiquant des siéges, alla s'asseoir à un bureau surmonté de casiers, placé entre les deux fenêtres.

« Monsieur Vidocq, dit aussitôt Gallois, je vous présente mon ami, M. Laferrière.

— Je ne fréquente guère que le Théâtre-Français, dit M. Vidocq avec une certaine emphase; mais j'ai eu, cependant, le plaisir de vous voir...

— Au Vaudeville, peut-être?

— Non, à la Gaîté.

— Dans *Marcel*, sans doute?

— Oui, dans *Marcel!* Eh bien, vous m'avez fait le plus grand plaisir : là, sans compliments, *vous êtes un vrai.*

— Monsieur...

— Ainsi, vous n'avez pas voulu de mes vingt mille francs?

— Je viens, au contraire, vous en demander vingt-cinq mille.

— Pas possible !

— J'ai vendu mes meubles; j'en ai distribué l'argent à mes créanciers, que j'ai apaisés pour quelque temps, et, maintenant, je voudrais...

— Vous voudriez qu'on vous rendît vos meubles, que vous avez vendus quinze mille francs, et qu'on veut vous revendre, à vous, vingt-cinq mille?

— Comment, vous savez cela?

— Je sais beaucoup de choses; c'est mon métier. »

Il se mit à rire, d'un rire assez bon enfant.

Vidocq, à cette époque, était un homme dans la force de l'âge, solide, équarri comme une solive de chêne, avec une large tête blonde, sur des épaules de Gallo-Romain, à la bouche grande et souriante, où errait un mélange de bonhomie et de sarcasme, mais que contractait, parfois, un léger tressaillement nerveux.

Il était formaliste, affectait une politesse et une distinction endimanchées, portait de petits anneaux d'or aux oreilles, et n'avait pas été vacciné, — ce qui se voyait, du reste, sur sa figure.

Quoique son accueil fût on ne peu plus sucré, il n'inspirait pas la confiance.

« Et vous dites, que l'on vend tous vos bibelots demain ?

— Hélas ! oui, monsieur.

— Jeune homme, vous m'êtes recommandé par une personne que j'estime. »

Gallois s'inclina avec grâce.

« Mais avouez que vous êtes un drôle de particulier : on vous offre vingt mille francs pour arranger vos affaires : vous refusez, et, vous ajoutez à votre dette dix mille francs que vous allez perdre sur la vente et le rachat de vos meubles. Si c'est là votre façon de faire les affaires, à vous autres artistes, il faut convenir que l'on a raison de rechercher votre clientèle.

— Et pensez-vous, monsieur, qu'il vous sera possible...

— Vingt-cinq mille francs ne se trouvent pas toujours sous le sabot d'une bourrique; enfin, nous allons voir. Et comment me rendrez-vous cela ?

— Je suis décidé, monsieur, à repartir pour la province et l'étranger. Les artistes en représentation gagnent plus qu'à Paris.

— C'est, en effet, ce que m'avait dit M. Gallois ; mais vous allez avoir près de cent mille francs à payer.

— Je puis les gagner en trois ou quatre ans.

— Quatre ans d'exil ! c'est du courage. Tenez, vous êtes un brave garçon, monsieur Laferrière, et vous m'intéressez profondément. Parole d'honneur, vous m'intéressez beaucoup. Vous passerez par Toulon, j'imagine?

— Je ne sais.

— Si, si, vous y passerez... Vous irez voir le bagne ; on ne passe pas à Toulon sans aller voir le bagne, n'est-ce pas, monsieur Gallois? »

Gallois s'inclina doucement.

Une chose m'étonnait et me préoccupait : c'était la réserve silencieuse de Gallois, depuis que nous étions entrés.

Ce roi des bavards était devenu tout à coup muet comme une carpe.

De mon côté, je n'étais pas à mon aise. Ce mot : bagne, dans la bouche de Vidocq, m'avait singulièrement impressionné. Il s'en aperçut et se leva pour nous congédier.

« Rentrez chez vous, jeune homme, et attendez

de mes nouvelles. Vous en aurez avant qu'il soit une heure.

— Croyez, monsieur, que ma reconnaissance...

— Bien, bien, vous ajouterez cela aux intérêts pour mémoire. »

Et il rit de nouveau, de ce rire qui affectait la bonhomie, mais qui, décidément, n'inspirait pas la gaieté.

Nous sortîmes et nous fîmes, d'abord, quelques pas en silence, Gallois et moi.

« Ce diable d'homme, lui dis-je, ne me revient pas beaucoup.

— Mon cher, je ne sache pas que les anges du bon Dieu se soient encore décidés à se faire agents d'affaires et prêteurs d'argent. Ça viendra, peut-être; mais, en attendant, contentons-nous de Vidocq.

— Mais pourquoi m'a-t-il parlé du bagne?

— Des souvenirs de jeunesse, peut-être. Il y a des nostalgies si inexplicables!

— Et penses-tu qu'il me trouve ces vingt-cinq mille francs ?

— Enfant que tu es !

— Comment cela?

— Tu crois qu'il a besoin de trouver vingt-cinq mille francs?

— Mais le mobilier?

— Il est chez toi à l'heure qu'il est.

— Chez moi ! »

En effet, une voiture de déménagement était à ma porte, et on était en train d'en retirer mon dernier meuble.

J'avoue que je restai sur place, cloué par la stupéfaction.

« Montons vite, me dit Gallois ; nous avons quelques petites choses à régler. »

Je le suivis de ce pas impersonnel du somnambule qui se promène sur les gouttières.

Quand j'entrai, Joseph vint à moi avec les cris et les sauts d'un caniche qui revoit son maître. Il ne tenait plus de joie, ce pauvre Joseph ! Depuis cinq jours, ce qu'il avait dépensé de génie pour dissimuler ma ruine et cacher aux visiteurs le vide suspect de mon appartement, aurait émerveillé le vieux Caleb lui-même : il recevait les importuns à la porte, sur l'escalier, dans la tenue irréprochable d'un valet de grande maison, et savait trouver pour chacun des motifs ingénieux et des réponses

variées; il parlait avec grâce et dignité; finalement, il renvoyait tout le monde et ne mécontentait personne.

« Quel bonheur ! monsieur, s'écria-t-il; les clous étaient encore aux murs : ça été pour moi l'affaire de quelques instants. Tout est en place. »

En effet, je revis d'un coup d'œil mon petit paradis au grand complet : les meubles, les tentures, les tableaux, tout était revenu et tout avait repris sa place accoutumée.

Je tombai sur un fauteuil en proie à une émotion que je ne cherchai pas à dissimuler.

« Tu as quinze mille francs de lettres de change à me signer, me dit Gallois, en s'asseyant devant un petit bureau.

— Comment, quinze mille? C'est vingt-cinq mille que tu veux dire?

— Pas du tout. Je veux dire quinze mille, et je dis quinze mille.

— Mais le marchand ne se contentera pas de cela : il veut vingt-cinq mille francs.

— Ne t'occupe donc pas du marchand.

— Mais il va venir; j'ai cru l'apercevoir en bas et.....

— Sois donc tranquille : tu ne le reverras plus.

— Et son bénéfice?

— Il n'en fait pas, c'est convenu.

— Avec qui est-ce convenu?

— Avec Vidocq, parbleu !

— Mais tout cela était donc arrangé avant notre arrivée chez lui ?

— Apparemment.

— Et le marchand a pu consentir?

— Il faut croire.

— Ah çà, qu'est-ce donc que Vidocq?

— Signe, et je te le dirai. »

Il me présenta la plume; je le regardai : il était un peu pâle et, sans savoir pourquoi, je me sentis comme une étreinte au cœur.

Je signai les billets et les lui tendis.

« Du moment que je paye, lui dis-je, ma conscience ne me reproche rien. Reste la reconnaissance. A qui la dois-je?

— A personne.

— Cependant... »

Gallois me prit la main et, me la serrant fiévreusement, ajouta d'une voix émue :

« Pense à moi, quelquefois... N'oublie pas que

nous avons été deux bons camarades et si, de loin en loin, nous nous rencontrons dans la vie, eh bien! tends-moi la main... ça me fera plaisir. Adieu!

— Adieu? Sais-tu que tes paroles, ton air, ta figure, que tout est inexplicable en toi, depuis un instant, et que je veux enfin savoir...

— Qu'il te suffise d'apprendre qu'en te rendant service, Vidocq ne fait que s'acquitter d'une vieille dette envers moi. »

Et il se sauva plutôt qu'il ne s'éloigna, sans ajouter une seule parole.

Je restai planté au milieu de la chambre, immobile, comme la femme de Loth.

Je ne revis jamais Gallois.

Quelques jours après, je reçus la visite de Vidocq.

Il m'apprit, que pour garantir ma dette et aussi pour me placer à l'abri des poursuites de mes créanciers, il avait fait mettre mon appartement sous un autre nom.

Aux yeux du monde, j'étais encore chez moi; pour moi, j'étais chez Vidocq!

XIX

Je tins parole! Je partis pour la province.

J'avais demandé un congé à M. Trubert, mon directeur, et je m'étais rendu à Bordeaux.

A peine mes représentations étaient-elles commencées que je recevais la lettre suivante :

« Mon cher Laferrière,

« Revenez vite ; j'ai besoin de vous : je viens d'être condamné à jouer une pièce en trois actes qui, je crois, n'aura de piquant que son titre. Vous me demandez un rôle depuis longtemps; cette fois, il vous arrive. Je vous attends pour la mise au théâtre.

« TRUBERT. »

Cette lettre n'était faite qu'à moitié pour m'encourager.

Assurément, je voulais un rôle ; mais, encore, le voulais-je dans une bonne pièce.

Cependant, toute réflexion faite, j'allais, dès le lendemain, répondre à M. Trubert que je lui demandais quarante-huit heures pour clôturer mes représentations, lorsque j'en reçus cette seconde lettre :

« Il est inutile de vous enlever à vos succès de Bordeaux; je viens de m'entendre avec les deux auteurs de la pièce : ils ne veulent aucun délai. C'est Félix qui jouera le rôle que je vous destinais. Au surplus, mon cher ami, vous n'avez rien à regretter : je crois que la pièce ne vivra même pas ce que vivent les roses...

» Portez-vous bien et gagnez beaucoup d'argent, cela vaudra mieux pour vous. »

J'étais à Toulouse, lorsque Déjazet m'écrivit :

« Il est une heure du matin... Je sors du Vaudeville, et ne puis remettre à te dire ce que j'ai souffert pendant toute cette soirée... Tu viens de perdre, mon pauvre ami, le plus beau rôle qu'il y ait au théâtre, et un succès de pièce. Tout y est char-

mant, spirituel et fort bien joué. Félix, surtout, a obtenu un grand succès!... Mais il me semble que tu aurais été joliment à ton affaire dans ce personnage qui conduit toute l'intrigue. Au troisième acte surtout, c'est là que l'interprétation manque totalement des qualités que tu possèdes... Je ne crois pas que ce rôle fasse beaucoup à l'avenir de Félix, et, pour toi, c'était toute une révélation... Maudit voyage qui vient de te priver d'une rentrée si belle à Paris ! »

Et voilà comme quoi je ne créai pas Robin des *Mémoires du Diable.*

Le succès de cette pièce me paraissant devoir se prolonger, j'avais demandé la prolongation de mon congé, et accepté les propositions d'un sieur Alexandre, qui exploitait, alors, avec une troupe française, une partie de l'Italie.

Arrivé à Livourne, il fallait me procurer une voiture qui pût me conduire à Florence; je n'avais pas à m'arrêter : mon traité assignait un jour fixe à mon arrivée, et j'étais en retard.

De Livourne à Florence, il y avait, si je ne me trompe, huit ou dix heures de marche.

Je partis en compagnie d'un vieil Espagnol, qui, depuis quarante-huit heures, attendait, un nombre suffisant de voyageurs pour compléter un voiturin de quatre places.

Il faisait une chaleur étouffante, la patache était détestable, la poussière épaisse, mes compagnons dormaient et le vieil Espagnol ne savait pas un mot de français.

La première impression que me causa l'Italie fut donc médiocre.

Plus tard... Mais que le lecteur se rassure : je hais les descriptions et je ne sais rien de plus prétentieux et de plus ridicule que cette manie qu'ont les voyageurs de raconter ce que tout le monde sait, et de décrire ce que cent écrivains plus autorisés qu'eux ont montré à tout l'univers.

J'ai vu l'Italie, je l'ai admirée et m'y suis empreint du génie de ses arts et de la poussière de ses ruines; mais, n'ayant point eu l'honneur de la découvrir, je laisserai là mes appréciations particulières, pour m'en tenir au but spécial de ces mémoires, qui est de dire simplement

mes aventures et mes impressions de comédien.

Le soir donc, j'arrivai à Florence et, dès le matin du lendemain, je me rendis chez le directeur.

On m'attendait.

Une heure après, j'étais à la répétition.

Ma pièce de début devait avoir lieu dans *Marguerite*, comédie de madame Ancelot, et le théâtre où je devais paraître s'appelait *Cocomero*, l'une des plus vilaines salles d'Italie, laquelle est surtout riche en salles laides.

Je ne connais rien, par exemple, de plus disgracieux, de plus mal éclairé, de plus morne et de plus froid, que la Scala, de Milan : une salle immense, tapissée d'alvéoles, toutes identiquement les mêmes, du bas jusques en haut; un intérieur de ruche d'abeilles! c'est monotone et attristant, et, cependant, la Scala passe pour être une des plus belles salles de l'Italie.

Après cela, qu'on ne croie pas que j'aie un amour immodéré pour les salles opulentes. Il n'est rien, au contraire, que je redoute autant que ces basiliques de l'art, toutes chargées de dorures, de festons, de cariatides, de sculptures, où les marbres

précieux le disputent aux fresques et aux tentures éblouissantes.

L'art exquis de la scène s'accommode mal de ces temples étincelants, où les représentations prennent la physionomie pompeuse et froide des soirées de gala.

J'ai connu toutes les antiques salles de Paris. Elles étaient petites, incommodes et enfumées; mais qu'elles étaient vivantes! Vous rappelez-vous cette vieille salle de la rue de Chartres? et ce vieux Feydeau, au fond de ce passage noir, au pavé glissant? et ces bonnes vieilles salles du boulevard du Temple? Que tout cela était difforme, et que tout cela était beau! Que de talents, que de beautés intelligentes, que d'esprit, de verve et d'enthousiasme! Elles s'en sont allées, hélas! sous la pioche de M. Haussmann et, à leur place, qu'avons-nous? des plafonds lumineux! L'art, je ne sais où il est! — et la vie, je la cherche!

Au nombre des artistes qui allaient devenir mes camarades pendant un mois, je trouvai l'excellente duègne, madame Grasseau, pensionnaire de l'Odéon, et une jeune et charmante ingénuité, mademoiselle Thuillier, que Paris baptisa de ce beau

nom d'artiste le soir qu'elle créa, aux Variétés, dans la *Vie de Bohême*, la touchante figure de Mimi.

Le grand-duc de Toscane; la famille exilée de l'ancien roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte; l'ex-roi de Hollande, Louis-Napoléon, père de l'Empereur, honorèrent mon début de leur présence.

Ma seconde apparition eut lieu dans les *Mémoires du Diable*, dont le grand succès était venu jusqu'à Florence : mademoiselle Thuillier jouait le rôle créé par madame Doche, et madame Grasseau celui de la mère Giraud.

Il y avait foule.

Les loges d'avant-scène étaient occupées à gauche de l'acteur par le prince Jérôme et sa famille ; à droite, par le grand-duc; les autres loges comptaient des ambassadeurs, des généraux et quelques seigneurs de la cour.

Jamais, mieux que ce soir-là, je ne compris la vérité de la lettre de Déjazet : le personnage de Robin m'allait comme un gant.

Mais, si j'ai conduit le lecteur à cette représentation, c'est que, précisément, ce n'est pas de mo qu'il y devait être question.

Au deuxième acte, Robin reproche au marquis de Lormias d'avoir livré la France à l'étranger, et j'avais à chanter, à ce propos, un couplet finissant par ces vers :

Le traître qui vendit la France
Ne peut pas la représenter.

A cet instant, une explosion, aussi prompte que celle de la poudre, retentit dans la salle : un tonnerre d'applaudissements éclata de toutes parts.

Le roi Jérôme et son fils, le prince Napoléon, applaudissaient avec frénésie, les bras hors de leur loge, et en dirigeant leurs regards vers une autre loge placée de face.

Une voix redemanda le couplet, et toute la salle répondit à cette voix.

Je le répétai, le cœur profondément ému, et ne me rendant pas encore un compte bien exact de la cause réelle de cet effrayant succès.

Cette fois, ce ne fut pas seulement le roi Jérôme,

ce ne fut pas seulement son jeune fils qui se tournèrent vers la loge de face, ce fut toute la salle.

Mes yeux, naturellement, suivirent la direction de tous les regards, et j'aperçus, dans cette loge, une dame dont la figure était presque décomposée.

Derrière elle, un homme debout, au visage large, aux traits accentués, à l'œil noir, aux sourcils épais, blanchis par l'âge, gardait l'impassibilité du vieux soldat en face de la mitraille.

Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, que décoraient les premiers insignes militaires.

Cet homme était Marmont, duc de Raguse.

Il était impassible, mais pâle.

Tout le temps que durèrent les bravos et les trépignements, l'attitude du maréchal ne changea pas.

L'acte fini, le duc quitta brusquement la loge.

Sous le péristyle, il fut de nouveau poursuivi par les cris et les apostrophes de la foule; sa voiture, enfin, put le dérober à cet épouvantable supplice.

Je n'étonnerai personne en ajoutant que, dès le lendemain, un ordre du grand-duc interdit les *Mémoires du Diable*, et que même, malgré ma propo-

sition de supprimer le couplet malencontreux, l'interdit fut maintenu.

Mais je n'y perdis rien : le roi Jérôme m'envoya un fort beau cadeau et je reçus, même, jusqu'à des présents anonymes.

Bien plus, lord Holland, dont l'opulence est proverbiale à Florence, me fit prier de venir jouer, dans son salon, la fameuse scène, cause du scandale.

Je crois bien que tout Florence était, ce soir-là, chez lord Holland; je n'ai pas besoin de dire si le succès fut grand.

Sa Grâce me témoigna sa satifaction, le lendemain, par un envoi de mille écus, et — je l'avouerai, sans détour, — l'importance du cadeau m'empêcha d'en rougir.

La clôture de mes représentations allait avoir lieu par une soirée à mon bénéfice et, naturellement, je me mis en route pour faire mes visites, ainsi que le commande l'usage.

J'avais demandé et obtenu une audience de l'an-

cien roi de Hollande, Louis Bonaparte, qui habitait un palais situé lungo l'Arno.

C'était une demeure somptueuse, où tout attestait la majesté de l'homme et le culte intelligent des arts.

Après avoir traversé une vaste et magnifique salle d'attente, j'entrai dans une galerie coupée en croix par une autre galerie transversale; c'est à l'une des issues de cette dernière galerie que se trouvait la chambre du frère de Napoléon Ier et du père de Napoléon III.

Aussitôt annoncé, j'entrai, et j'aperçus le roi Louis assis dans un grand fauteuil.

Il portait sur son visage une expression pleine de bonté.

Le prince n'était pas seul : un grand monsieur tout cuirassé de décorations et tenant dans ses mains le *Journal des Débats* était debout et accoudé à la cheminée.

Le prince étendit vers moi ses deux mains comme pour me dire : Soyez le bienvenu !

Je mentirais, si je disais qu'une vive et profonde émotion ne me troublait pas en ce moment.

« Vous le voyez, monsieur, dit le prince, mes

jambes ne me permettent plus d'aller au-devant des visiteurs; mais venez vous asseoir près de moi. »

Je pris place sur une ottomane, en face du fauteuil du roi.

« Voilà vingt-cinq ans que je passe en exil, loin du Théâtre-Français, et vous me l'avez rappelé; car, violant les prescriptions des médecins, j'ai voulu assister à votre début... Vous désirez que j'aille à la représentation que vous donnez à votre bénéfice; cette fois et, bien malgré moi, j'obéis à la médecine : je n'irai pas au théâtre; mais je serai quand même à votre représentation. »

Puis, il me demanda quelques détails sur la situation du Théâtre-Français. Il s'informa de Baptiste, de Firmin, de Cartigny, de Damas et, surtout, de mademoiselle Mars.

« Paris ! la France !... »

Murmura-t-il en secouant la tête, et il parut plongé, pendant quelques minutes, dans une douloureuse rêverie.

Tout à coup, il fixa sur moi des yeux subitement éclairés par une flamme singulière, et, brusquement, sans transition, il me dit :

« La soirée a donc été chaude, lors de la représentation des *Mémoires du Diable?*

— Si chaude, sire, que l'on a craint qu'une seconde représentation ne mît le feu aux quatre coins de Florence.

— Contez-moi donc cela. »

Et je lui fis le récit que le lecteur connaît.

Il m'écouta avec une attention presque méditative, et, me montrant du doigt un clavecin ouvert, dans un angle du cabinet :

«Voulez-vous me faire un grand plaisir?

— Parlez, sire.

— Voulez-vous me chanter ce fameux couplet? »

Je m'élançai vers le clavecin, et me voilà redisant avec une véhémence qui n'était, certes, pas de commande :

Le traître qui vendit la France
Ne peut pas la représenter.

« Et, reprit le roi Louis, lorsque j'eus fini, quel effet a-t-il produit à Paris, ce couplet patriotique?

— Immense, sire! Il est bissé tous les soirs. »

Le prince s'adressant alors à la personne qui se trouvait accoudée à la cheminée :

« Le feu est donc véritablement sous la cendre, et ce n'était, dès lors, pas une vaine folie de jeune homme que cette entreprise de Strasbourg, que j'ai tant blâmée? »

Il cessa de parler et retomba, pendant quelques instants, dans sa première rêverie.

Je ne pouvais détacher mes yeux de ce vieillard, dans les veines duquel coulait le sang des Césars.

Les paroles qu'il venait de prononcer de cette voix lente et sourde qui semblait appartenir déjà au tombeau m'avaient profondément remué, et le silence qui régnait autour de moi ajoutait encore, je ne sais quoi de grand et de mystérieux à cette scène singulière.

Enfin, il me tendit la main, et je compris que l'audience était finie.

Je saluai respectueusement le vieux roi qui sourit, en me faisant un signe d'adieu.

Aussitôt que j'eus repassé le seuil de ce palais, je pressai le pas : j'avais besoin du grand air.

XX

Le théâtre du Vaudeville était passé, pendant mon absence, des mains de M. Trubert aux mains de M. Ancelot.

Ce changement ne s'était pas produit sans occasionner un énorme scandale dans le faubourg Saint-Germain.

Eh quoi ! un académicien, l'un des favoris du monde légitimiste, l'auteur de *Louis IX*, avait pu descendre à ce point de se faire directeur d'un petit théâtre à ariettes ?

Il n'en fallait pas davantage pour exaspérer même les plus indulgents !

M. Ancelot eut beau protester, dire qu'ayant madame Ancelot, des acteurs et un théâtre à sa disposition, il pourrait ramener le public à des idées auxquelles il devenait de plus en plus réfractaire, rien n'y fit : il fut mis impitoyablement à l'index !

Renonçant à convaincre les puritains de la rive gauche de la sincérité de ses intentions, se sentant irrévocablement condamné par eux, M. Ancelot accepta bravement sa disgrâce, comme du reste il acceptait, en général, toutes les disgrâces, même celles de la fortune, c'est-à-dire avec la philosophie narquoise qui faisait le fond de son esprit.

Et il avait beaucoup d'esprit !

Seulement, pour diriger un théâtre qui doit être, en même temps qu'une tentative littéraire, une affaire commerciale, il faut quelque chose de plus et quelque chose de moins que de l'esprit : il faut avoir la pratique des affaires.

Or, le directeur-académicien avait toutes les qualités, excepté celle-là.

L'écueil contre lequel sa barque devait aller s'échouer fut, sans contredit, le genre de pièces qu'il crut devoir exclusivement adopter.

Les pièces étaient charmantes; mais elles étaient toutes jetées dans le même moule et, toutes, elles représentaient l'ancien régime avec sa poudre, ses mouches, ses petites marquises, ses petits abbés, ses petits mousquetaires, ses petits vieux; l'ancien régime et toujours justifié! toujours et en tout.

Il semblait qu'on n'écrivait place de la Bourse que pour la rue de Varenne!

Le public, naturellement, s'en aperçut et tourna le dos au Vaudeville.

Et pourtant c'était un aimable homme et un honnête homme que ce vaillant et pur chevalier des causes perdues!

D'un abord facile, d'une humeur accommodante et presque toujours égale, Ancelot avait, comme je viens de le dire, un fond de philosophie charmante qui le rendait sympathique.

Il avait, çà et là, des mots de grand seigneur, et, quelquefois même, il les mettait en pratique.

C'est lui qui disait d'un autre grand seigneur, dont il était fort ami de la maison :

« Il ne tiendrait qu'à moi de le tromper; mais, *bernicle sansonnet!* je n'y suis pas forcé. »

Bernicle sansonnet! c'était l'exclamation familière de l'excellent homme.

Un jour, pendant le grand succès de *Madame Roland*, j'eus besoin de cinq cents francs et je crus pouvoir écrire à Ancelot pour le prier de m'en faire l'avance.

Ballard, qui s'était chargé de ma missive, revint tenant à la main une feuille de papier pliée en quatre, écrite toute entière d'un côté, mais blanche de l'autre.

Sur cette page blanche, Ancelot avait tracé ces mots de sa plus grosse écriture : « Bernicle sansonnet pour mon ami Laferrière, » et le paraphe.

« C'est un refus? demandai-je à Ballard.

— Ça m'en a tout l'air, » me répondit-il, en voulant mettre le papier dans sa poche.

Mais, ne lui en laissant pas le temps, je le repris lestement, l'examinai de nouveau : Ancelot, dans sa distraction, et n'ayant sans doute pas sous la main d'autre papier, avait déchiré le feuillet d'un rôle manuscrit et avait écrit sur le *verso*.

Or, ce rôle, qu'il venait ainsi de mutiler, était précisément une copie de celui de Barbaroux, que j'avais dans *Madame Roland*, et que je jouais tous les soirs, copie qui venait, sans doute, de lui être envoyée pour qu'il la remît à l'artiste chargé de me doubler en cas d'accident.

« Très-bien, fis-je à Ballard, n'en parlons plus. »

Et ce fut moi qui mis le feuillet dans ma poche.

Chaque soir, la salle était pleine : *Madame Roland* faisait de l'argent, même n'étant pas appuyée du répertoire d'Arnal.

Ancelot venait, presque à chaque représentation, dans une petite loge d'avant-scène du rez-de-chaussée, jouir du triomphe de l'auteur, madame Ancelot.

En entrant en scène, je vis qu'il était à son poste et ma résolution s'en affermit.

Alors, et chaque fois qu'il y avait dans mon rôle une exclamation, je la remplaçai par celle d'Ancelot, et les *bernicle sansonnet* de pleuvoir comme grêle.

Le premier passa fort bien; au second, Ancelot s'avança hors de sa loge, croyant avoir mal entendu; le troisième sonna pour lui comme la

trompette du jugement dernier : une exclamation étouffée parvint jusqu'à mes oreilles, et je le vis se lever et disparaître comme un boulet de canon.

Quelques murmures, en même temps, commençaient à sourdre du parterre et des loges; mais, Ancelot n'étant plus là, et les plus courtes folies étant généralement les meilleures, je ne crus pas devoir, pour le moment, exagérer mon effet, et l'acte finit sans esclandre.

A peine le rideau était-il baissé que Ballard se précipitait vers moi, en donnant tous les signes du plus profond égarement.

Pour Ballard, régisseur du Vaudeville, comme pour Moëssard, régisseur de la Porte-Saint-Martin, un directeur, quels que fussent d'ailleurs son nom, son origine, sa fortune et son intelligence, était le représentant direct de Dieu sur la terre.

« Eh bien, quoi? qu'y a-t-il? demandai-je, le feu est-il dans les dessous?

— Il s'agit bien de cela, répliqua Ballard, que l'émotion faisait bégayer; il s'agit que M. Ancelot n'est pas content, et que tu es demandé dans son cabinet. »

Je m'acheminai vers le cabinet d'Ancelot, non toutefois sans une légère inquiétude.

J'ouvre la porte, j'entre, et me voilà debout et silencieux devant mon directeur.

« Vous avez deviné, sans doute, la cause de cette entrevue, monsieur Laferrière ?

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répliquai-je avec beaucoup d'aplomb, et j'attends que vous veuillez bien m'expliquer...

— Trève de verbiage. Vous savez fort bien ce que je veux dire. Qu'est-ce que vient faire, je vous prie, *bernicle sansonnet* dans la bouche d'un représentant du peuple ? Est-ce que je prête mes mots à ces gens-là ? Est-ce que madame Ancelot peut souffrir qu'on fasse parler un démagogue comme un gentilhomme de la chambre? Voyons ! répondez ! Où avez-vous pêché votre *bernicle sansonnet* ?

— Dans mon rôle, répliquai-je simplement, ayant eu tout le temps de reprendre mon sang-froid, pendant ce torrent d'éloquence, dans mon rôle, écrit et ajouté de votre main, mon cher directeur, signé de vous et adressé, pour plus de précaution, à *l'ami Laferrière ;* je ne pouvais donc pas m'y tromper, et, fidèle à mon devoir, je me suis

hâté de vous obéir, en répétant ce soir, à mon tour, le mot précieux tombé de votre plume. »

Ancelot commençait à se gratter le front.

Moi, pendant ce temps, j'avais tiré des vastes poches de mon costume de représentant girondin, le feuillet qui contenait l'une des principales scènes du rôle et le mettant sous les yeux d'Ancelot :

« Ceci fait bien partie, n'est-ce pas, du rôle de Barbaroux, et ce mot, ajouté derrière, est bien de votre écriture, que je sache ? »

Ancelot était beau joueur ; la scène finit par un éclat de rire olympien et, le soir même, j'avais mes cinq cents francs.

Albert de *Marguerite,* Arthur d'*Ermance,* Barbaroux de *Madame Roland*, *Pierre le Millionnaire* furent mes créations les plus saillantes sur la scène du Vaudeville.

Puis, je rompis mon engagement, je ne sais plus à propos de quoi.

Cette rupture n'altéra en rien, d'ailleurs, nos bonnes et amicales relations avec M. Ancelot.

A la longue, je le perdis de vue.

La dernière fois que je le vis, ce fut au Théâtre-Français, à l'une des représentations de l'*École des femmes*.

Je l'aperçus dans le couloir du balcon et j'allai vivement à lui : il eut, d'abord, quelque peine à me reconnaître.

Hélas ! ce n'était plus que l'ombre de lui-même.

Le rideau se leva, Arnolphe fit son entrée, Agnès ensuite et il se mit à écouter, sans faire un seul mouvement, pendant tout l'adorable premier acte de cet immortel chef-d'œuvre.

Le rideau baissé, il releva la tête et me regarda.

« Bernicle sansonnet ! dit-il, on n'en fait plus comme ça ! »

Il avait tout à coup rajeuni de vingt ans.

Ce fut son dernier éclair : peu de jours après, il était mort !

Mais ce qui mourut longtemps avant lui ce fut son estomac.

Comme tous les gens d'esprit, Ancelot était gour-

met et, mettant en pratique la maxime de Brillat-Savarin, il avait l'ambition de savoir manger.

D'ailleurs, il datait du Directoire et, comme tous ceux de cette époque, il avait la *gueule fine*, selon l'expression d'alors.

Mangeur émérite, il mangea si bien, malgré tous les avis contraires de son pylore, qu'il en fut réduit, comme Désaugier, à n'être plus qu'un *gastronome honoraire.*

Cette abstinence forcée lui fut, d'abord, un douloureux supplice ; la façon dont il essayait de s'y soustraire est touchante.

Chaque jour, de trois à cinq heures, on le voyait entrer chez Potel et Chabot.

Il s'approchait de l'étalage du jour, avec la gravité réfléchie d'un connaisseur qui veut juger sur pièces; il stationnait, tour à tour, devant chacun des comestibles qui lui semblaient dignes de son attention, et, l'examen terminé, il arrêtait son choix; alors, revenant vers la pièce préférée, il se campait bien en face et, s'en approchant, il en humait, il en aspirait le parfum, jusqu'à consommation raisonnable; enfin, il se tournait vers le comptoir, soulevait son chapeau et se retirait en disant :

« A revoir, madame Potel.

— A revoir M. Ancelot; nous aurons demain, j'espère, des becfigues d'Écosse.

— Ah! vrainrent! ah! diable! Des becfigues d'Écosse! Eh bien, à demain, madame Potel.

— A demain, M. Ancelot. »

Et il s'éloignait en se frottant les mains.

Il avait dîné comme un prince, et comptait le lendemain dîner comme un roi!

Je n'ai pas à apprécier Ancelot comme écrivain: l'Académie, en lui ouvrant ses portes, l'a placé au-dessus de tout éloge comme de toute critique.

Louis XI et *Fiesque* resteront, parmi les œuvres d'Ancelot, comme la preuve distinctive de son esprit sérieux et de sa grande érudition.

Ancelot est l'un des hommes que j'ai le plus estimés et le plus regrettés.

XXI

La représentation de retraite de mademoiselle Mars eut lieu vers cette époque.

Je n'eus garde, comme l'on pense, de manquer à cette solennité.

La salle était imposante; trois époques s'y reconnaissaient parfaitement : les trois générations du monde des arts et des salons qui avaient vu commencer, s'élever et finir mademoiselle Mars.

Mars souffrait cruellement de cette abdication.

Elle joua avec tout le génie de la douleur, de cette douleur surhumaine qui fait éclater le rire

sur les lèvres, la jeunesse et l'esprit dans les yeux, tandis que de secrètes larmes remplissent le cœur.

Elle se surpassa...

Le public, attendri et charmé, ne pouvait croire à la réalité de cette séparation. Il l'applaudissait avec une frénésie fiévreuse, où il y avait comme un secret désespoir.

Elle dit tous ses mots avec un art si profond; elle eut tant de gaieté et tant de mesure ; elle fut, à la fois, si ravissante de jeunesse et de charme, qu'à la chute du rideau, et lorsque ce mot funèbre traversa la foule, ce mot « c'est fini ! » une explosion terrible ébranla les voûtes de la salle, et que les huissiers de la scène, effrayés et ahuris, coururent à la loge de mademoiselle Mars et la conjurèrent de reparaître.

Ils la trouvèrent pâle et à moitié suffoquée : ses forces étaient à bout ! L'immense douleur avait finalement eu raison de ses traits; elle ressemblait à une morte.

Enfin, dominée par le sentiment du devoir, elle se leva, respira une minute devant sa glace, et se retournant, elle dit :

« Je suis prête ; faites lever le rideau. »

Sa figure avait repris cet inimitable sourire qu'elle allait quitter pour jamais.

Pendant ce temps, on s'était hâté d'organiser l'ovation qu'on avait rêvée.

Tout le personnel du théâtre l'attendait rangé des deux côtés de la scène.

Elle apparut au milieu de cet Olympe, comme la déesse de la jeunesse parmi les dieux de l'art.

J'en atteste les quinze cents spectateurs qui la saluèrent, alors qu'elle s'approcha de la rampe et qu'elle s'inclina devant eux, Mars, en ce moment, avait vingt ans à peine.

Ce fut un cri d'admiration.

Et, tandis que le rideau s'abaissait lentement sur cette dernière vision, on entendit éclater des voix qui criaient :

« Non ! non ! pas de retraite ! Mars ! Mars ! »

Mais le rideau ne se releva plus ! L'étoile était bien éteinte, hélas ! et pour jamais !

Il sembla que la mort fut entrée dans la salle : on sortit avec une précipitation qui tenait presque de l'effroi !

Je courus à sa loge. Il y avait beaucoup de monde; mais ce n'était plus la femme de tout

à l'heure. Mars avait compris qu'on ne l'avait couverte de fleurs que pour mieux l'ensevelir.

Elle avait deviné tout ce que sa condamnation avait eu, là, d'implacable et de froidement médité; aussi un vague sourire d'amertume crispait-il sa bouche et y imprimait-il une froideur ironique.

Elle nous regarda tous d'un œil sec, et elle nous dit :

« Ceci, mes amis, peut bien passer pour un enterrement de première classe ! »

A ce mot cruel et profond, nous nous retirâmes sans proférer une parole.

Mars, retirée de la scène, le public oublia bien plus tôt son actrice que l'actrice n'oublia son public.

Elle avait beau affecter, avec ses intimes, la nécessité du repos : elle se préoccupait, à chaque instant, des affaires, des intérêts, des événements de cet empire de l'art où elle avait régné.

Elle se plaisait à donner des conseils aux jeunes

artistes, et, pour se rapprocher d'un passé qui lui était cher, elle rechercha la société de son vieux camarade Armand.

Armand habitait Versailles; elle y fit l'achat d'un pavillon.

Il est constant que cette circonstance hâta la mort de la grande artiste.

Le pavillon qu'elle avait acheté exigeait des réparations importantes : on lui proposa un devis de dix mille francs, qu'elle accepta; mais, les travaux terminés, on lui présenta un mémoire s'élevant à trente mille francs, et l'imprévu de ce chiffre lui causa une de ces secousses qui devaient précipiter pour elle l'action destructive du temps.

Elle eut un tel accès de colère qu'elle en tomba à la renverse, en proie à une syncope dont on eut de la peine à la tirer.

Dès ce moment, sa mort put être prévue.

Elle quitta brusquement Versailles, revint rue Lavoisier, 13, et y mourut le 4 mars 1847, âgée de soixante-neuf ans, subissant ainsi l'influence fatale de ce n° 13 qui l'avait toujours impressionnée.

J'étais à ses funérailles.

Un monsieur, que l'on nous dit être son fils,

nous reçut dans les appartements de la défunte.

Là je rencontrai, comme cela devait être, toutes les célébrités des arts, des lettres et du théâtre.

Près de moi se trouvait Lamartine, qui, une année plus tard, et presque à pareille date, devait présider aux funérailles d'une monarchie.

Je suivis le convoi au Père-Lachaise.

Vingt et un ans auparavant, j'étais entré dans ce même cimetière, suivant la dépouille de Talma.

Ces deux grandes majestés du théâtre allaient donc reposer l'une près de l'autre : Thalie et Melpomène avaient chacune, dès lors, un deuil irréparable à porter.

Je n'eus pas de peine à découvrir le monument qui recouvrait les restes de Talma ; j'y fis la station d'un croyant devant le tombeau de son prophète, et, là, de tristes pensées m'assaillirent.

Je comptai toutes les gloires disparues ; je fis le dénombrement de toutes les gloires nouvelles, et, je l'avoue, mes regrets s'en augmentèrent.

Comme j'allais quitter le Père-Lachaise, je re-

marquai un vieillard bien pauvrement, mais très-proprement vêtu; il venait de déposer, sur la tombe de l'illustre comédienne, un petit bouquet de violettes et d'immortelles, dernier souvenir de l'amitié qui survit.

Je reconnus Coupigny, le chantre de l'ancien Caveau, l'émule de Désaugiers, le parasite de mademoiselle Mars, après l'avoir été quarante ans de Talma; Coupigny qui disait, vingt-quatre heures après la mort du grand tragédien :

« Ingrat ami! je lui ai accordé quarante ans mon amitié! et il ne m'a pas mis dans son testament, même pour une tabatière! »

Coupigny était un très-habile pêcheur à la ligne.

C'est à lui qu'arriva, à la maison de Mars, à Sceaux, cette scène comique, capable de rompre à jamais l'hameçon d'un pêcheur, si un pêcheur pouvait jamais renoncer à sa ligne.

Coupigny avait pour habitude de tendre, chaque soir, sa ligne à carpe dans la pièce d'eau du parc et, le lendemain, de grand matin, d'aller la relever.

Un matin, Coupigny s'aperçoit que le bouchon indicateur a plongé. Il rassemble toutes les forces

de son moral pour ne pas donner à sa main un mouvement trop convulsif. Il soulève le manche de sa ligne : il y a résistance...

Coupigny, naturellement pâle, devient livide d'espoir, et, avec toute l'adresse d'un maître pêcheur, sans rien faire rompre, il tire de l'eau, accroché à son hameçon, quoi ?... un exemplaire de ses chansons, accouplé à un *hareng saur*.

Mars avait espéré, par ce mauvais tour, se débarrasser de son parasite; mais elle ne connaissait pas Coupigny.

Il courut à sa chambre, s'y enferma et lui fit savoir qu'on eût, désormais, à lui porter ses repas, jurant de ne jamais plus se retrouver à la table de celle qui avait osé accoupler ses œuvres à un poisson desséché!

XXII

Je repris de nouveau le chemin de la province : j'avais à tenir la promesse que j'avais faite à mon créancier.

Le *roman comique* ne cessera pas d'être vrai, tant qu'il y aura des théâtres parcourus par des artistes en représentation.

On ferait des monceaux de volumes de ces odyssées carnavalesques, dignes d'être décrites par Lesage!

Quels amoncellements de trésors, pour l'armoire aux souvenirs! Et que la jeunesse est belle par les chemins du *Tour de France*, lorsqu'elle compte ses

mille et une étapes par autant de triomphes paillonnés de sonnets, de couronnes, de soupers fins et de faciles amours !

De l'argent, de la santé, de l'insouciance, des bravos et des sourires et, par-dessus tout, la liberté ! Quel rêve ! Et comme, plus tard, on regrette de n'être pas mort avant le réveil.

J'aurais peur en racontant par le menu ces courses folles et cette existence pittoresque, de ne pas trouver chez mon lecteur une patience égale à mon enthousiasme.

Et, puis, la mémoire se perdrait un peu au milieu de ce peuple divers et ondoyant.

Sur ces entrefaites, j'avais reçu la réponse à une lettre que j'avais écrite à Alexandre Dumas, pour lui demander s'il était vrai que le privilége d'un nouveau théâtre venait de lui être accordé.

Cette réponse ne s'était pas fait attendre.

La voici :

« Mon cher Laferrière,

» Le privilége n'est réellement signé que d'avant-hier; je ne pouvais donc vous écrire plus tôt.

» Oui, sans doute, il m'irait très-bien de vous avoir; mais le chiffre?

» Ce n'est pas un jeune premier qu'il me faut, c'est, avec ma façon de faire des drames, cinq ou six jeunes premiers.....

» Voyez donc si la compagnie de Mélingue, de Bressant, de Fechter vous va, et dites-moi votre chiffre invariable; ou, plutôt, écrivez directement à Hostein, que ces détails regardent.

» A vous.

» Alex. Dumas. »

Quelques jours après, je signais mon engagement au Théâtre-Historique.

J'étais donc en face du maître, et j'allais interpréter ses œuvres.

Le Maître!

C'était le nom que déjà on lui donnait.

Pourquoi n'a-t-on jamais appelé Lamartine, le

Maître? non plus que Balzac, de Musset et tant d'autres qui, cependant, sont de grands maîtres?

Question délicate et qu'il ne m'appartient pas de résoudre.

Personne n'a plus que moi aimé, exalté, celui que nous appelions, non-seulement le *Maître*, mais encore le grand Dumas, surtout le bon Dumas.

J'ai été entraîné, comme tant d'autres, dans le tourbillon de cette vie bruyante et magnifique, et, je puis le dire, j'étais fier de marcher à la suite de Dumas, comme on aimait à se presser, jadis, au grand siècle de la Renaissance, sur les pas des Raphaël, des Dante et des Léonard de Vinci.

Les années se sont succédées; le temps, dans sa révolution impassible, a changé pour moi bien des points de vue: mon enthousiasme pour Dumas restera jusqu'à la fin ce qu'il a toujours été : un culte!

Lorsque Alexandre Dumas obtint le privilége du Théâtre-Historique, M. Hippolyte Hostein était

régisseur général du théâtre de l'Ambigu-Comique, sous la direction d'Antony Béraud.

Il avait eu le bonheur de se faire distinguer par Dumas, lors des répétitions d'une des pièces les plus populaires du populaire auteur : *les Mousquetaires*, ou *Vingt ans après*, et quelques arrangements avaient été pris, à l'avance, entre les deux nouveaux amis, lorsqu'il fut question de fonder le Théâtre-Historique.

Ces arrangements, dont le but était de donner à M. Hostein la direction nominale du nouveau théâtre, Dumas restant le directeur réel, eurent pour effet immédiat de porter à l'Ambigu un tort irréparable.

C'est ainsi que Mélingue, entre autres, passa de l'Ambigu au Théâtre-Historique.

M. Hostein était l'antipode de Dumas.

Autant celui-ci était fougueux, bruyant, éclatant, irréfléchi, fantasque, tout en dehors ; autant l'autre était silencieux, concentré et terre à terre : il se dissimulait, comme la balle dans le fusil, et portait des coups d'autant plus profonds qu'ils avaient été, d'abord, plus énergiquement comprimés !

Avec cela, une douceur presque monacale, un sourire très-engageant, des formes remplies de câlinerie, une sorte de magnétisme dans la voix et le regard.

Grâce à tous ces dons, il se créa bientôt, à côté de Dumas, en opposition avec celui-ci, un parti nombreux, surtout parmi les femmes, prêt à le soutenir quand même et toujours.

J'ai bien observé les divers systèmes administratifs suivis au théâtre ; j'en ai bien examiné les administrateurs; or, je ne reconnais à personne, autant qu'à M. Hostein, les facultés nécessaires pour diriger une scène, envahie par les exigences d'un grand spectacle.

On peut dire de lui, quoique sa longue carrière administrative n'ait pas été exempte d'orages, qu'il a été le type le plus accompli de ce qu'on appelait, autrefois, le *directeur privilégié*.

Il avait toutes les formes et tous les dehors du diplomate le plus consommé : d'une taille au-dessous de la moyenne, un peu potelé, un peu rose, il joignait, à un extérieur agréable, une faconde qui attirait et endormait l'oreille et la conscience.

Il s'était surtout distingué, dans les lettres, par quelques ouvrages destinés à l'enfance.

Un tel homme devait être, pour Dumas, tout à la fois, une sympathie et une garantie; aussi Dumas en subit-il, dans une certaine limite, l'attraction : la lune de miel de ce mariage, que devait suivre un divorce prématuré, ne fut donc pas sans douceur.

On se souvient de la *Reine Margot,* ce début éclatant du Théâtre-Historique.

La représentation de ces douze actes fut si longue, le premier soir, qu'il faisait grand jour, lorsque la foule sortit du théâtre.

Le jeune duc de Monpensier assistait à cette soirée ou, plutôt, à cette nuit mémorable et bivouaqua, comme tout le monde, sur le champ de bataille.

A la porte, les parents et amis des spectateurs, alarmés d'une si longue absence, étaient venus attendre la sortie ou, plutôt, la fin du spectacle et,

grossissant le nombre des spectateurs, formaient une véritable cohue.

Ce fut le premier essai tenté de la grande mise en scène : tout ruissèlait d'or, de velours, de soie et de plumes au vent ; les décors brossés par Cambon et par Despléchin, les maîtres d'alors, qui sont restés les maîtres d'aujourd'hui, faisaient revivre, avec une somptueuse exactitude, les grands intérieurs royaux, les aspects pittoresques du vieux Paris, les bouges sombres, la forêt touffue, et encadraient, de toiles qui étaient autant de chefs-d'œuvre, ce fourmillement nouveau de personnages, ces masses populaires, ces cortéges étincelants, ces chasses, ces processions, tout ce mouvement, qui fut considéré, dès lors, comme l'expression suprême de l'art dramatique.

L'effet fut immense et le succès très-grand !

A partir de ce moment, Dumas ne marcha plus que dans son rêve, et resta persuadé qu'il avait trouvé la note véritable et définitive du théâtre.

Là fut son erreur et sa faute : il ne se rendit pas compte de la force de ce mot : *assez !*... Il considéra l'éclat de ses œuvres, l'entraînement du public, et il crut qu'en les reproduisant, ces

œuvres, il renouvellerait éternellement la foule.

Il se trompait : la foule n'entendant qu'une phraséologie qu'elle aimait, mais qu'elle connaissait; se voyant contrainte à un spectacle de longue haleine; la foule qui, déjà, avait dévoré en feuilletons les récits qu'on lui montrait en relief sur la scène, n'ayant, par conséquent, qu'une part de sa curiosité engagée, finit par s'arrêter sur le seuil du Théâtre-Historique.

Scribe avait bien pu s'approprier le Gymnase pendant un temps; mais ce n'avait été qu'à la condition de parler aux habitudes familières de la vie domestique : jamais ses pièces ne tendaient le cerveau, ni par l'exaltation, ni par l'admiration; ses tableaux étaient courts, variés; si leur facture se reconnaissait, du moins y avait-il du repos pour l'intelligence du spectateur.

La pièce qui suivit la *Reine Margot* était d'un autre Dumas : Adolphe Dumas, dont le talent inclinait plutôt vers le drame sévère et sobre, se mouvant de préférence dans le monde des idées et des

passions, que dans le cadre matériel des effets plastiques.

Adolphe Dumas avait fait représenter, déjà, je ne sais plus quelle tragédie à l'Odéon, et avait porté au Théâtre-Historique l'*École des familles*, comédie énergique, un peu sombre, un peu philosophique, mais d'une grande valeur d'expression, et que le maître avait reçue.

Ce fut dans cette pièce que je débutai.

La réussite fut brillante.

Le soir de la représentation, Dumas rencontra dans le couloir son radieux homonyme qui, tout échauffé par le succès, s'échappa jusqu'à lui dire, avec cette charmante naïveté de l'auteur applaudi :

« Désormais, on dira les deux Dumas, comme on a dit les deux Corneille.

— Adieu, Thomas! » répondit Alexandre en lui serrant la main.

L'*École des familles*, après la *Reine Margot*, fit l'effet d'un lampion après le feu d'artifice.

La pièce mourut au bout de trente représentations médiocres : *Thomas* Dumas revint du pays des illusions, se débattit quelque temps encore au milieu du tapage contemporain, et finit par prendre le parti de s'en aller dans un monde meilleur, dans ce tranquille paradis rêvé par les poëtes, où les pièces ont toutes cinq actes, sont toutes en vers, sont toujours reçues à l'unanimité et toujours très-applaudies.

XXIII

Les *Girondins* de Lamartine venaient de paraître.

Dumas, frappé de ce grand succès, eut l'idée de mettre à la scène son roman : *Le Chevalier de Maison-Rouge.*

En moins d'un mois, pièce, décors, costumes, rôles, mise en scène, tout fut écrit, peint, composé, appris et servi au public.

C'était la première fois qu'une lecture allait se faire devant le personnel du théâtre.

MM. Dumas et Maquet en firent une sorte de solennité.

C'est peut-être ici le cas de dire un mot du collaborateur de Dumas.

M. Auguste Maquet, alors que je le vis pour la première fois, était un homme de trente-deux à trente-cinq ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, assez agréable de sa personne ; mais un peu raide d'attaches et de mouvements.

Il y avait dans son costume une certaine correction méthodique, qui ne laissait pas que de répandre un peu de froideur partout où il apparaissait.

Il fallait se faire à cette première impression qui, finalement, n'était pas la véritable ; car, lorsqu'on était parvenu à percer cette couche de glace, on trouvait une chaleur interne, d'autant meilleure qu'on s'y attendait moins.

On ne peut nier que M. Maquet n'ait exercé une influence remarquable sur le talent de Dumas.

Pendant plus de dix ans que dura leur collaboration, devenue célèbre, autant par les œuvres qu'elle a produites, que par les contestations publiques qui en furent le malheureux dénoûment, l'union intellectuelle de ces deux hommes fut si étroite et, on peut le dire, si parfaite, que les plus

fins et les plus experts, parmi les critiques, seraient embarrassés pour séparer, dans leur œuvre commune, ce qui appartient à l'un de ce qui appartient à l'autre.

Ce qui sortit de cette collaboration est inouï ; c'est à ne pas y croire : on les vit publier jusqu'à trois romans à la fois, dans trois journaux différents, et, cela, au jour le jour, sans un instant de repos et sans une minute de défaillance.

C'est ainsi que parurent le *Chevalier d'Harmental*, la *Jeunesse des Mousquetaires*, *Vingt ans après*, les *Quarante-Cinq*, la *Reine Margot*, la *Dame de Monsoreau*, *Monte-Christo*, *Balsamo*, *Ange Pitou*, le *Vicomte de Bragelonne*, la *Guerre des femmes*, et tant d'autres œuvres remarquables que j'oublie.

A de plus habiles que moi de dire, dans cette course à toute vapeur vers le succès, lequel des deux fut la locomotive et lequel fut le combustible : tout ce que je puis affirmer, c'est que la force créée par ces deux génies si heureusement unis, eut pour effet d'entraîner, à sa remorque, une génération tout entière, et qu'aujourd'hui encore, cette machine, dont la puissance n'est pas éteinte, traîne après elle des foules curieuses, avides de

goûter tout ce que ces récits contiennent de grâce, de charme et d'imagination.

Les *Girondins* ont prouvé, une fois de plus, à quel point la simple audition d'un ouvrage peut égarer, sur sa valeur et sur sa portée, un auditoire de comédiens.

Dumas, il faut bien en convenir, était le plus déplorable des lecteurs qui soient au monde; il avait la voix fausse et le débit sourd.

Cet homme, dont la plume était si alerte, si spirituelle, ne savait pas lancer un mot, et, dans sa bouche, le comique devenait lugubre.

Quelques amis lui parlaient, un jour, de Schiller et, naturellement, lui soutenaient que, sous tous les rapports, l'auteur de *Don Carlos* lui était de beaucoup inférieur; Dumas n'en paraissait pas fortement convaincu et, se tournant vers madame Dorval, qui écoutait sans mot dire :

« Eh bien, Marie, lui dit-il, que penses-tu de ces folies?

— Mon cher Dumas, je suis un peu de leur avis : tu as sur Schiller une supériorité incontestable.

— Laquelle ?

— Tu lis encore plus mal que lui ! »

Dumas, pour le coup, éclata de rire : il se souvenait que ce pauvre Schiller, ayant lu lui-même son *Don Carlos* devant le comité de lecture de théâtre de Dresde, se l'était fait refuser à l'unanimité.

Nous trouvâmes donc les *Girondins* détestables au premier chef et jugeâmes l'œuvre mort-née ; mais nous eûmes soin de garder pour nous cette fâcheuse impression.

Le rôle qui m'avait été destiné primitivement était celui de Maison-Rouge ; mais, comme je crus voir dans Maurice Linday un personnage plus conforme à mes facultés scéniques, je demandai et j'obtins que ce dernier me fût confié.

Les répétitions commencèrent aussitôt.

J'avoue que le spectacle que j'eus alors sous les yeux me parut aussi nouveau que singulier.

C'était la première fois, en réalité, que je me trouvais dans la vraie fournaise romantique.

Jusque-là, je n'avais eu qu'une vague idée de ce

que pouvait bien être cette forge immense, où se martelait le drame monstre, où l'on en façonnait les décors, les costumes, les mille accessoires, et où se disciplinaient les masses, mouvantes comme les flots, d'artistes, de comparses et de figurants.

Il est certain qu'il y avait là tout un art nouveau, et que ce travail d'où allait sortir l'œuvre était un spectacle aussi étrange qu'il était grandiose et, parfois même, émouvant.

Les répétitions préparatoires, destinées à assurer la mémoire, se faisaient en l'absence des auteurs : on procédait à ce qu'on appelle le dégrossissage ; on ébauchait entre soi un premier travail de mise en scène ; on se groupait, on s'entendait sur certains mouvements, et notre directeur, M. Hostein, dont la science scénique devait être plus tard si complète, nous donnait ses conseils, nous soumettait certaines observations dont la justesse ne laissait pas de nous faire une profonde impression.

Aussitôt que les rôles étaient sus, et que l'on pouvait répéter de mémoire, Dumas apparaissait, et c'était Jupiter tonnant sortant des nuées.

A l'entendre, rien n'était fait, tout était à refaire, et — chose à noter — M. Hostein, dès que Dumas

paraissait, rentrait dans un silence systématique et une abstention qui ressemblaient fort à de la dignité blessée.

Je suis ici pour rendre à César ce qui appartient à César ; mais je suis, en même temps, trop soucieux de la vérité, pour ne pas constater que, précisément, dans cette misè en scène mémorable du *Chevalier de Maison-Rouge*, il y eut un tableau, non moins mémorable, dont le maître, lorsqu'il le vit répéter devant lui, fut si émerveillé, qu'il n'y trouva rien à changer.

Ce tableau, connu du reste, était celui du *Tribunal révolutionnaire.*

Malgré tout, Dumas restait un grand maître en matière de mise en scène. Sous son impulsion, le dialogue le plus terne, la situation la plus insignifiante prenaient une physionomie inattendue, et si, parfois, ses inspirations fantaisistes s'écartaient du sujet, parfois, aussi, elles étaient d'une bonne fortune inouïe.

Tout Paris a vu cette splendide mise en scène des *Girondins*, où la vérité, prise sur le fait, avait atteint le plus haut degré de puissance.

Quel bruit! quel vacarme! quel désordre admi-

rablement réglé, et surtout quelle rapidité entraînante !

Car c'est quelquefois là le grand écueil de la mise en scène, qui, plaçant trop les détails en relief, fait avancer les plans les uns sur les autres, détruit les grandes harmonies de l'ensemble, et alanguit le mouvement.

Mais, quand la main du maître a réussi à tout équilibrer; quand il a veillé à ce que rien ne dépasse la limite du goût et du possible; quand toute chose est à sa place, n'occupe que son plan et ne dure que la minute juste qui lui est donnée; quand les mouvements s'enchaînent avec précision; quand les répliques sont réglées de manière que la vie soit partout, à droite, à gauche, à la face et au lointain; quand la foule, cet acteur aux cent voix, accompagne et soutient, comme une orchestration savante, le dialogue des personnages principaux et contribue, pour sa part, à frapper d'une empreinte de vérité des tableaux de l'histoire ou de la vie réelle, alors on se prend à reconnaître qu'à côté de l'art des poëtes et des écrivains, il y a bien véritablement un art, art spécial, nouveau venu peut-être dans l'histoire du théâtre, mais devenu

l'indispensable collaborateur des dramaturges moderne : l'art de la mise en scène.

Eh bien ! Dumas avait ce génie : il était aussi grand metteur en scène qu'il était puissant écrivain dramatique, et la situation ainsi que le personnage qu'il avait dessinés à la plume, il les prenait de sa main robuste, les plaçait sur le théâtre, leur soufflait une seconde flamme et doublait en eux l'intensité de la vie.

On peut dire qu'il créait deux fois.

Je ne crois pas que le relief et le mouvement aient pu aller plus loin, ni qu'on ait jamais développé à un degré plus remarquable le secret de faire vivre et parler les masses.

Il y avait là trois cents figurants, hommes, femmes, enfants, tous pris au hasard, dans la rue, dans les mansardes et dans les ateliers, venus là ne sachant pas, cinq minutes avant, de quoi il était question, ni ce qu'on allait leur demander ; or, ce fut un singulier spectacle que celui de ce grand Dumas debout, en manches de chemise, au milieu de ces êtres le regardant tous de cet œil atone et méfiant que le peuple affecte, d'abord, en face de toute chose inconnue.

Dumas, en un instant, venait de ressusciter un monde, et jamais artistes ne furent, en une minute, plus magnifiquement entourés que nous ne le fûmes.

C'était bien certainement ce que, jusque-là, j'avais vu de plus fort comme transformation instantanée du rêve en réalité.

Ce fut prodigieux de rapidité et d'effet.

XXIV

Les jours où Dumas, au lieu de venir seul à la répétition pour faire, comme il nous le disait, « une bonne petite cuisine entre camarades, » y arrivait comme Louis XIV, escorté de sa cour, ces jours-là ce n'était plus le même homme : il se montrait désagréable, injuste, cassant, décourageant, dédaigneux, et prenait chacun de nous pour le tremplin de son esprit.

Et, puis, il y avait le pompier de garde !

Le pompier de garde !

Il a joué un grand rôle au Théâtre-Historique !

Il y avait des répétitions où nous nous aperce-

vions que Dumas, venu cependant seul, était dans un état de surexcitation particulière.

Ces jours-là, il se livrait à toute son humeur querelleuse, il reprenait sur tout, blâmait tout, critiquait tout, et criblait tout le monde d'une mitraille de mots, dont l'esprit faisait à peine oublier la piqûre; on sentait qu'il parlait et qu'il gesticulait pour quelqu'un.

Mais pour qui?

Mystère!

Toujours est-il que c'était un débordement de verve à ne plus savoir où se fourrer.

Enfin, il nous mettait tous sur les dents, et la répétition, qui eût pu finir promptement, se prolongeait jusqu'à des heures invraisemblables.

Nous en connaissions qui avaient fini juste au moment de l'entrée du public dans la salle.

Fatigués que nous étions de ces répétitions sans résultat, j'eus une idée : je m'approchai du pompier de garde, qui se tient, comme l'on sait, à moitié caché par les draperies de l'avant-scène, et qui ce jour-là assistait à notre travail.

« Mon ami, lui dis-je, j'ai un service à vous demander.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon artiste?

— Il y a que vos camarades qui vous ont précédé ces jours-ci, à cette place, vous ont sans doute conté des merveilles de la pièce que nous répétons en ce moment, et que, naturellement, vous vous promettez de ne pas perdre un mot de la répétition d'aujourd'hui?

— Ça c'est vrai. Il paraît que c'est superbe; mais, ce qui est plus beau que tout, c'est M. Dumasse, et c'est M. Dumasse que je veux voir.

— Vous avez raison, mon ami, rien n'est plus beau à voir que M. *Dumasse;* mais cela le gêne précisément qu'on le regarde : il tient à n'avoir aucun étranger près de lui, quand il fait répéter.

— Malheur! Les camarades m'en ont tant raconté que j'en avais l'eau à la bouche.

— Oh! vous le verrez tout de même; seulement, allez vous cacher tout au fond du parterre, dans le coin le plus obscur de la salle.

— Et je pourrai voir et entendre M. Dumasse?

— Oui, mais à la condition, qu'il ne se doute en rien que vous êtes là!

— Oh! soyez tranquille, muet comme une carpe, et invisible comme le Père éternel!

— Alors filez et qu'on ne vous voie plus... »

Eh bien! la répétition fut charmante.

Dumas, d'abord inquiet et décontenancé, en prit finalement son parti, et nous laissa répéter sans nous interrompre. Il ne se leva pas une seule fois de son fauteuil, ne nous décocha pas un seule épigramme, n'eut aucunement le désir de répéter lui-même et ne nous fit à peine que deux ou trois observations, d'ailleurs parfaitement justes et sensées.

Au bout de deux heures de ce bon petit travail tranquille, Dumas se livra à un léger somme, ce que voyant, nous continuâmes, mais à voix plus basse, avec cette chaleur intime, entre cuir et chair, qui fait mûrir les rôles, comme mûrit le raisin par le ciel à demi-couvert des premiers jours de septembre.

Ce fut, je le répète, une de nos meilleures répétitions.

Je revis quelques jours après mon pompier.

« Oh! bien, me dit-il, j'ai joliment blagué mes camarades. Si c'est là ce fameux M. Dumasse! Moi j'ai fait comme lui, j'ai dormi, c'est tout ce que je me rappelle de la pièce. »

Le malheureux ! s'il eût ronflé ! et que Dumas l'eût découvert ! il l'eût fait réveiller peut-être, et eût tout fait recommencer !

Nous l'avions échappé belle !

XXV

Le dernier tableau des *Girondins* était encore à faire, et nous étions à la veille des répétitions générales.

M. Hostein me dit :

« Partez pour Saint-Germain avec Dumas; ne le quittez pas qu'il ne vous ait livré son tableau ; surtout, soyez demain à onze heures au théâtre. »

On remarquera qu'il s'agissait de Saint-Germain, où demeurait Dumas, et où il faisait bâtir une maison, qu'il avait déjà baptisée du nom de *Monte-Christo*, le héros célèbre du plus populaire de ses romans.

Monte-Christo n'était, alors, ni terminé, ni meublé; il n'avait d'habitables qu'une chambre à coucher et quelques autres pièces, à peine garnies des accessoires indispensables.

Dumas s'y était fait faire un cabinet de travail, qui n'a lui-même jamais été complétement meublé, et autour duquel il avait fait creuser des fossés où, naturellement, l'eau manquait.

Mais c'est là qu'il aimait à se retirer, comme dans une forteresse imprenable, échappant ainsi aux bourdonnements et aux indiscrétions d'une foule de visiteurs et de familiers, qui se renouvelait sans cesse.

Le temps que dura ce séjour à Saint-Germain fut certainement une des périodes les plus caractéristiques de la vie de Dumas.

Ce fut là qu'il étendit, jusqu'à des limites approchant de la folie, ce goût de l'hospitalité, du laisser-aller, du décousu, qu'il puisait dans sa fastueuse indifférence pour les choses de la vie et, surtout, il faut bien le dire, dans un fond de bonté plus inépuisable que sa bourse.

Les parasites ne se comptaient plus.

Quiconque appartenait, de près ou de loin, à ce

monde, quelquefois très-élastique, des arts et des lettres, et n'avait plus de gîte, était sûr de trouver là une table toujours mise et un asile hospitalier.

L'argent y était à l'état d'évaporation rapide et incessante : sous l'action de ce Roi-soleil du théâtre et du roman, il fondait comme la neige, il se volatilisait comme de l'eau de pluie.

On mangeait, on buvait, on empruntait, on prenait : les secrétaires étaient là comme des charançons dans un grenier, et les valets faisaient le reste.

C'était une cour plénière, présidée par un maître insouciant, qu'on voyait peu, qui laissait faire, qui enveloppait le monde entier dans sa banale munificence; mais qui couvrait jour et nuit, de son écriture calme, régulière, sans rature, des rames de papier bleu, grand format; qui menait trois romans et deux drames de front, et qui trouvait encore le moyen de commander la garde nationale de Saint-Germain, monté sur un cheval blanc, et revêtu d'un uniforme splendide.

Le souvenir de Dumas restera impérissable dans cette petite ville de Saint-Germain, ville royale, qui

n'avait jamais rien vu de pareil, depuis la jeunesse de Louis XIV et les derniers Stuarts.

On s'est amusé à dire que, pendant le séjour de Dumas à Saint-Germain, les charges d'huissiers de cette localité avaient doublé de valeur.

La vérité est que, tandis que le grand papier bleu de Dumas sortait par rames écrites de son cabinet, le papier timbré y entrait par ballots.

On avait fini par lui cacher cette paperasserie maculée par le cachet du fisc ; de sorte que les huissiers, voyant que le maître ne s'en occupait plus, s'amusèrent, un jour, à faire monter un billet protesté de cinq cents francs à deux mille six cents francs, avec les frais : cela passa pour le chef-d'œuvre du genre.

Il faut, cependant, croire que le mémorable exploit finit par arriver à la connaissance du grand homme, car on cite le mot qui indique assez le souvenir qu'il en avait gardé.

Un jour qu'on vint lui demander une certaine

somme pour faire enterrer un huissier qui, par suite d'événements extraordinaires que l'histoire n'a pas consignés, était mort sans laisser un sou, il répondit brusquement :

« Tenez, en voici le double : faites-en enterrer deux! »

L'existence vertigineuse de Saint-Germain dura donc fort peu : bientôt, le bruit cessa; les parasites disparurent; Monte-Christo fut vendu, et Dumas, sous le coup de revers financiers qu'il était facile de prévoir, partit pour affranchir Naples et la Sicile, comme il était parti, une première fois, pour prendre Soissons et pour découvrir la Méditerranée!

Ce cher et grand Dumas! Cyrano de Bergerac et Salvator Rosa eussent envié le décousu de sa vie, ses aventures, ses folies, ses prodigalités, son insouciance et, surtout, cette bonne humeur que ni les revers, ni la maladie, ni les approches de la mort ne purent assombrir!

On cite encore de lui ce mot adorable de gaieté, qu'il dit à son fils, le jour où on l'amena mourir chez ce dernier.

Comme on le déshabillait pour le coucher dans

le lit où il devait expirer, il tira de son gousset tout ce qui lui restait, une pièce d'or; et, avec son bon sourire :

« Il y a quarante ans, je quittais Villers-Cotterêts avec deux louis; j'en rapporte un! Et l'on dira que j'ai été prodigue! »

Il aura sa légende.

Les siècles se succèderont et on se racontera encore dans les ateliers, comme dans les veillées, les grands coups d'épée de Porthos, d'Athos et d'Aramis; on mêlera les aventures de Roland avec celles de d'Artagnan; on confondra Aladin avec Monte-Christo; mais, le plus étrange ! c'est qu'on finira par confondre tous ces personnages avec Dumas lui-même, et qu'on ne saura plus si ce furent les Mousquetaires qui prirent Messine avec Garibaldi, ou bien si ce fut Dumas qui essaya de sauver Charles Ier de l'échafaud!

Dumas me fit passer à Saint-Germain une bonne et délicieuse soirée, qui se prolongea jusqu'à minuit.

« Allons dormir, me dit-il enfin.

— Et mon tableau?... m'écriai-je.

— Éveille-moi demain matin de bonne heure, ou, plutôt, dors tranquille : je t'éveillerai quand j'aurai fait ton tableau et qu'il te faudra partir. »

A huit heures du matin, j'étais sur pied.

Je demandai si Dumas était dans son cabinet; on me répondit qu'il dormait encore.

Je courus à sa chambre, et lui, tout en se secouant dans son sommeil, me cria :

« C'est toi, Laferrière? Bien, bien, je me lève. Dans deux heures, tu pourras partir : tu auras ton tableau. »

Sur les deux heures demandées, il prit une demi-heure pour déjeuner; mais je n'en partis pas moins par le train de dix heures, avec mon tableau dans la poche.

A la dernière répétition générale, la galerie se composait de quatre cents caudataires, du milieu desquels Dumas, assis dans une loge de face, envoyait sur la scène sa grosse voix, comme un capi-

taine de navire qui commanderait la manœuvre.

Ce soir-là donc, il fut tout particulièrement agaçant et insupportable : la pièce ne lui apparaissait plus dans sa netteté brillante et incisive; elle lui semblait froide, terne, vague et, surtout, démesurément longue.

Très-impressionnable et, par conséquent, très-prompt à se décourager, il sentait voir un certain embarras dans son petit public, et, naturellement, il faisait remonter jusqu'à nous la cause de cette fâcheuse impression : je lui paraissais spécialement détestable, et il me prenait pour l'objectif préféré de ses crispations.

Je me souviens d'un certain pavillon qui venait en saillie sur la scène et qui fut, pour Dumas, l'heureuse occasion de me détacher une grêle de pointes acérées qui mirent, d'abord, les rieurs de son côté.

Maurice Linday arrivait, escaladait la fenêtre, du pavillon de Dixmer pour y arrêter Maison-Rouge.

Lorsque je voulus franchir la fenêtre, l'appui se trouva trop élevé, et je dus m'arrêter.

Dumas me cria :

« Eh bien! allez donc! passez donc! »

J'indiquai de loin l'obstacle.

Dumas, n'admettant pas que quelque chose pût m'arrêter, m'interpella de nouveau et, alors, s'établit, entre lui et moi, un dialogue qui fit, pendant cinq minutes, la joie des assistants.

A la fin, n'y tenant plus, il accourt sur la scène et veut franchir, à son tour, cette fenêtre malencontreuse; mais, malgré ses grands bras, ses longues jambes et sa taille gigantesque, ses efforts tournent contre lui : l'appui, le balcon, la fenêtre, tout cède, tout dégringole.

Ce fut le plus grand succès de la soirée.

On fit baisser l'appui; mais Dumas, énervé, agacé, se rejeta sur un magnifique décor de Cambon, représentant le bord de la berge, sous le pont, dont la pose durait trop longtemps et interrompait l'action : il ne voulut point l'accepter, et, comme cela allait nécessairement occasionner des remaniements, il déclara que la pièce annoncée pour le lendemain ne se jouerait pas; mais Cambon, de sa voix douce et traînante, dit :

« Qu'on ne s'inquiète de rien, la pièce passera demain.

— Vous ne referez pas le décor, j'imagine? dit Dumas.

— Si fait bien. Qu'on envoie à l'instant même, à mon atelier, une vieille toile de fond. »

Cette toile fut rapportée au théâtre le lendemain, une heure avant le lever du rideau : elle représentait exactement, avec une mise en relief et un trompe-l'œil étourdissants, le pont refusé la veille par Dumas.

Le pont réel et qui ne servit pas, avait coûté neuf mille francs; la toile coûta sept cents francs.

Ce fut à cette répétition générale qu'un hasard me fit trouver un des effets les plus heureux de mon rôle.

Au sixième tableau, il y a une scène où Geneviève vient chez Maurice lui demander asile.

Atala Beauchêne remplissait le rôle de Geneviève.

Or, à sa réplique, elle crut pouvoir entrer en scène affublée de la mantille noire dont elle s'enveloppait à la sortie de la répétition.

« Comment, lui dis-je, vous venez jouer une scène d'amour, attiffée de la sorte? mais vous êtes folle!

— Tiens! me répondit Atala, avec le calme de couleuvre qui faisait le fond de son caractère, je ne veux pas m'enrhumer, et, puis, tout va si mal ce soir, que je ne suis pas en train de répéter. »

Furieux de cette réponse, je me jette à genoux devant elle et, au lieu de dénouer les rubans de la malencontreuse mantille, je la lui arrache violemment.

Mon geste, l'attitude surprise d'Atala, le vêtement glissant sur ses épaules et mon cri :

« Ah! que tu es belle! »

Complétèrent le jeu de scène le plus réussi et le plus entraînant qui ait été jamais osé au théâtre.

L'effet fut électrique : auditoire, comparses, figurants, tous applaudirent à outrance, et Dumas de s'écrier :

« Quand je vous dis que tout est renversé ce soir! Voilà Laferrière qui est en train d'avoir du génie! »

On rit, et il fut content! Il avait eu, cette fois, une part égale dans le succès!

Inutile d'ajouter que l'effet fut conservé.

Toutes ces petites misères et tous ces accidents ne nous empêchèrent point d'aller souper gaiement, à trois heures du matin, entre camarades, au café du Théâtre.

On porta un toast à notre directeur, aux auteurs de *Maison-Rouge*, et je pariai que la pièce aurait cent représentations, chiffre éblouissant à cette époque.

« Je prends le pari pour vingt », dit aussitôt une voix renfrognée, qui partait du fond mal éclairé de la salle.

Nous nous retournâmes : c'était Dumas, qui continuait de broyer du noir, en tête-à-tête avec un os de gigot.

Mélingue et moi nous allâmes à lui, et lui présentant un verre de Champagne :

« Vingt représentations! s'écria Mélingue, y pensez-vous?

— Et les autres? ajoutai-je timidement.

— Les autres, dit Dumas, en nous tendant la main, c'est vous, mes enfants, qui les ferez. »

Nous nous élançâmes autour de lui, heureux de le retrouver seul, sans sa cour, c'est-à-dire de retrouver notre Dumas tout entier.

Les *Girondins* eurent près de deux cents représentations.

Hélas! ce qui était à prévoir arriva.

Cette entreprise du Théâtre-Historique, créée sous un patronage puissant, avec les sympathies de la littérature et du public, alla vers son déclin, au milieu même de sa vogue, parce que la guerre intestine usait, brisait un à un tous ses rouages.

A bout de luttes, M. Holstein se retira; ce retrait rendit à Dumas toute sa liberté d'action; il lui sembla qu'il respirait plus à l'aise, que sa volonté plus lumineuse et plus féconde ne pouvait plus être arrêtée, et il fit, d'une manière plus ostensible que par le passé, acte d'autorité, sans prévoir que, par cela même, il engageait sa responsabilité.

Après six mois écoulés, Dumas vit toute la ruche

démoralisée se tourner contre lui et bourdonner ces mots, honteux dans le temple des arts : « *Déposez votre bilan.* »

Le tribunal de commerce répondit à ce cri, et ce beau théâtre, que le public croyait plein de vie, ferma ses portes pour ne plus les rouvrir!

Les pièces jouées au Théâtre-Historique furent : la *Reine Margot*, l'*École des familles*, *Intrigue et Amour*, *Hamlet*, *Urbain Grandier*, le *Chevalier d'Harmental*, la *Guerre des femmes*, *Catilina*, le *Comte Hermann*, la *Jeunesse des Mousquetaires*, *Monte-Christo*, les *Mystères de Londres*, les *Puritains d'Écosse*, *Henri III*, *Antony*, les *Frères Corses*, la *Marâtre*, *Paul Jones* et cette infortunée *Louise de Vaulroy*, de plaisante et triste mémoire.

XXVI

J'ai parmi mes reliques une lettre datée du 9 septembre 1847, et signée Marie Dorval.

La voici :

« Mon cher enfant,

» J'ai vu hier le beau drame de Dumas. M'avez-vous aperçue dans la salle? Je crois que oui... Vous avez joué surtout le huitième tableau sous l'empire d'une émotion renouvelée, n'est-ce pas? Renouvelée par la présence de cœurs qui battaient

à l'unisson du vôtre. Ai-je raison? Moi, je vous ai trouvé parfait. Ces mots : « Elle pleure!... elle ne m'aime pas?... » et d'autres encore, vous les avez pris sur le vif de l'amour. C'est une femme qui vous l'affirme et qui sentait les autres femmes de la salle penser comme elle.

» Où prenez-vous donc les vingt ans que vous avez toujours? Je crois que c'est dans ce sens intime de l'amour, dont la nature nous a doués. Les femmes restent enfants toute leur vie, parce que toute leur vie se passe à aimer. C'est le secret de votre charme, et vous nous l'avez pris!

» Je vous trouve moins vrai dans les choses ordinaires de la vie. On devine que vous cherchez et, en fait d'art, ce qu'on trouve le mieux, c'est ce qu'on cherche le moins. Laissez-vous aller à vous-même et ne dites pas à mes amis de la rue de Richelieu que je vous ai donné ce conseil. Ils n'oseraient pas venir à mon enterrement.

» Saluez de ma part votre diable au corps; le mien se porte mal ou, peut-être, se porte-t-il trop bien, le bourreau!

» Votre vieille amie,

» Marie Dorval. »

Son enterrement! Était-ce un pressentiment? était-elle réellement malade?

Je courus chez elle. Je la trouvai souffrante du cœur et de l'esprit.

C'était déjà trop.

Dorval était la plus délicate nature féminine qui se pût voir. Elle souffrait de tout. Avec cela, aussi prête à l'espérance que vive au découragement. Elle aimait par tous les pores, et chaque molécule de son être était, à elle seule, un centre vital, de sorte que ses sensations se multipliaient à l'infini. Elle vivait plusieurs vies, en quelques secondes.

Elle mourut d'un deuil de grand'mère qu'elle n'eut pas la force de porter!

Dorval fut la plus grande artiste de l'école romantique.

Rachel était une grecque; Georges une romaine du Bas-Empire; Dorval était une fille du peuple, de ce peuple repu tantôt de sang, tantôt de gloire, tantôt de larmes; de ce peuple grandi plutôt par ses revers que par ses triomphes, et revêtu enfin de cette grande mélancolie qui fait la majesté.

La tristesse passionnée de l'école romantique était passée dans les veines de Dorval, en don-

nant à son génie un charme incomparable.

Elle avait, en elle, l'aimant morbide des amours fatales ! Où elle se montrait belle et ravissante surtout, c'était dans la chute. Ses déchéances étaient celles d'un ange. Elle passionnait par ses fautes. On l'adorait dans ses faiblesses. Ses repentirs avaient des larmes célestes. Elle n'était jamais plus près du ciel que lorsqu'elle roulait dans l'abîme. Elle ne savait aimer que dans la douleur.

Pauvre et immortelle Dorval ! Elle fut l'élégie et la passion de ce siècle, si profondément tourmenté. Jamais, peut-être, Marion Delorme, Adèle d'Hervey et Ketty Bell n'eussent vu le jour sans cette chaude et mélancolique lumière qui vivait dans ses yeux !

Elle avait la voix suave et profonde de l'insondable passion. Ses vulgarités natives s'ennoblissaient au feu de l'amour et devenaient des forces invincibles. Elle était brutale et grande comme un élément. Elle avait, au même instant, toutes les sauvageries et toutes les douceurs de la nature. La jalousie la faisait marâtre; ses entrailles la faisaient mère. Point de raisonnement, point de spéculation, pas un grain de prudence dans ce cer-

veau : elle était toute dans les instincts de sa chair et de son cœur, et c'est pour cela qu'elle était belle et qu'elle fut puissante !

La lettre que je viens de citer est un souffle direct de cette âme. Rien ne la saurait mieux peindre que ces quelques lignes, tombées presque involontairement de sa plume.

Il y avait, si je ne me trompe, au moins deux ans que madame Dorval n'avait joué à Paris, lorsqu'elle m'écrivit et que j'allai la voir. Elle m'apprit que M. Hostein venait de traiter avec elle pour une série de représentations, et qu'elle allait reparaître dans *Marie-Jeanne*, en attendant la mise à l'étude de *la Marâtre*, de Balzac, qu'elle devait créer.

Je l'admirais, surtout, dans ce drame touchant de *Marie-Jeanne*, parce que la femme y apparaissait, pour le moins, autant que l'artiste,

Sortie du peuple, Marie Dorval en avait gardé les instincts, la résignation, les violences, l'insouciant amour et, par-dessus tout, l'héroïque tendresse.

Elle était née maternelle; chez elle, c'était pour ainsi dire le sein qui animait le cœur! Un enfant sur ses genoux, et elle était complète!

Je ne doutai pas du succès de sa réapparition et je voulus me mêler à la foule qui allait remplir, ce soir-là, le Théâtre-Historique. Erreur! déception! la salle était vide! Quelques artistes, quelques auteurs, quelques amis de la dernière heure, et c'était tout ! De public, point! J'en eus des larmes dans les yeux.

Dorval, en scène, n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Elle eut des explosions à faire courber les têtes, comme l'épi mûr sous l'ouragan. Ce fut sublime et navrant. Nous osions à peine applaudir, de peur de réveiller l'écho des solitudes.

Nous étions oppressés de douleur et d'admiration.

Après l'acte des enfants trouvés, où elle a ce monologue qu'elle élevait, sans le savoir, aux proportions d'une thèse sociale, je me rendis à sa loge, non pas pour lui apporter quelques banales consolations, mais pour lui dire combien je l'admirais.

« Vraiment, me dit-elle en m'attirant près d'elle,

vous m'avez donc trouvée bien ce soir? Voyez-vous, cher ami, nous autres, nous avons une manière à nous de nous rendre heureux. Le public n'y est pour rien... C'est entre nous que cela se passe. Nous nous disons : Un ami est dans la salle, et cela nous suffit : voilà notre âme joyeuse et éveillée! Ce soir, je suis contente, et, puis, cette salle est charmante. Que c'est beau, de beaux fauteuils neufs, en velours rouge! Vous ne savez pas combien j'aime le velours et le pourpre. Ces fauteuils m'animent l'imagination. Si le public me les cachait, je serais moins en train. Tout à l'heure je me disais : Tu es donc de la race des taureaux? Il me semble que je joue au bruit des fanfares et que tout éclate autour de moi, comme une pompe romaine. Ah! c'est étrange, mais je suis bien heureuse! »

Heureuse! ce mot me fit mal, et la surexcitation à laquelle elle était en proie me serra le cœur.

Elle ajouta :

« Ne vous inquiétez pas de ces places vides : j'ai été mal annoncée; le public ignore que je suis de retour. »

Hélas! le public ne vint pas... Dorval ne joua que trois fois !

Cet abandon avait été, pour elle, le commencement de la mort.

Elle n'y survécut que peu de temps, et, chose douloureuse à dire, ce fut un abandon sans pitié, qui frappa jusqu'à son cadavre.

Son cercueil passa au milieu de la foule distraite, à peine suivi de quelques amis fidèles.

J'étais du nombre.

Alexandre Dumas et Victor Hugo, un ou deux sociétaires du Théâtre-Français, quelques rares auteurs, quelques comédiens, et ce fut tout.

Sur le boulevard extérieur, qui conduit au cimetière Montparnasse, deux hommes du peuple, arrêtés, regardaient ce triste cortége.

Le premier dit au second:

« Tiens ! c'est l'enterrement de Dorval.

— Pas possible! répliqua son camarade; il n'y a personne!

— Elle ne faisait plus d'argent ! » observa judicieusement l'autre, en haussant tristement le épaules.

Et tous deux s'éloignèrent,

Elle faillit bien n'avoir pas d'autre oraison funèbre.

Lorsque nous fûmes rangés autour de la fosse, le fossoyeur, après sa première pelletée de terre, s'appuya sur sa bêche et parut attendre.

Il se fit un silence ; il y eut, entre les assistants, un échange de regards, mais personne ne bougea. Ce fut un jeune homme qui, voyant cette singulière abstention, s'avança vivement et, d'une voix émue, dit quelques mots remplis d'une sympathie touchante.

Ce jeune homme, simple auteur alors, académicien aujourd'hui, se nommait Camille Doucet.

C'est une des bonnes actions de sa vie, qui en compte un grand nombre.

Nous allions nous retirer, lorsqu'une femme, que deux personnes soutenaient, s'avança près de la fosse béante et la contempla pendant quelques minutes dans un recueillement douloureux.

Cette femme, qu'un grand voile noir enveloppait comme Rodogune, et qui portait encore, dans ses traits majestueux, les traces d'une beauté célèbre, c'était mademoiselle Georges.

Elle ne dit qu'un mot :

« Pauvre femme! »

Et cela fut dit de telle sorte, qu'un unanime sanglot s'échappa, à l'instant même, de toutes les poitrines.

Je n'ai de ma vie rien entendu qui fût à la fois plus simple et plus grand.

. . . . . .

Au retour de cette triste cérémonie, ma pensée descendit dans le néant de cette condition du comédien, où se rencontrent tant de contrastes : d'abord, les acclamations, les bravos, les couronnes, la foule ; puis, le silence, la solitude, la mort.

Ainsi, me disais-je, voilà une femme que les instincts les plus vrais, les plus passionnés de l'art ont portée sur la scène; qui a été l'objet des transports du public, à qui chaque école littéraire a dû des succès éclatants... elle tombe, elle meurt, et pas un de ces hommes sur lesquels son génie dramatique avait appelé l'enthousiasme et des cris admiratifs, pas un seul qui, devant sa tombe, ait songé à lui apporter le tribut d'un généreux souvenir!...

XXVII

J'étais à Bayonne, lorsque le 2 Décembre éclata.

Le retentissement de ce fait politique avait été immense.

Partout, dans les villes comme dans les plus humbles bourgades, se firent jour des préoccupations profondes, fort étrangères à l'art.

Je signai un traité d'un mois avec la direction du théâtre français, à Madrid.

Il est rare que l'artiste qui a voyagé à l'étranger n'ait pas à faire l'interminable récit des ovations dont il a été l'objet, des foules formidables qui

remplissaient la salle les jours où il devait paraître, des couronnes qu'on lui a jetées et des articles pompeux publiés sur lui dans tous les journaux de la localité.

Je connais si bien cette innocente manie que c'est à peine si j'ose parler, ici, de la réception qui me fut faite à Madrid et, surtout, de la façon toute espagnole, c'est-à-dire hyperbolique, dont il fut parlé de mes débuts.

J'avais paru dans Harleigh de *Elle est folle*, et le soir, après la chute du rideau, j'avais vu ma loge envahie par tout ce que la littérature madrilène comptait de célébrités.

M. Juan del Péral se présenta et me présenta ensuite ses collègues, et, cela, avec cette tenue un peu sévère, mais non exempte de charme, de l'étiquette espagnole.

Le lendemain, quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre, par les journaux, que je valais mieux que Roméa.

Je fis un bond. C'est à peu près, comme si l'on m'eût dit que je valais mieux que Talma ou Frédérick Lemaître.

Roméa était alors le plus grand comédien de

l'Espagne; on avait pour lui une admiration sans bornes, et cette admiration était méritée.

Je courus chez Roméa.

Je lui fis connaître le parallèle que, dans leur galanterie hospitalière, et plus courtoise que vraie, les journaux avaient fait en ma faveur, entre l'artiste espagnol et l'artiste français.

« Ils ont tort, en effet! me répondit-il. Les vrais artistes sont frères, et tous les frères sont égaux. »

J'étais ému, il s'en aperçut et m'ouvrit les bras.

Nous nous embrassâmes avec effusion.

Roméa vint me voir jouer, et, dans sa générosité, il dépassa encore les éloges que l'on m'avait prodigués.

Mais, bientôt, je pus juger moi-même de la valeur du grand artiste, et c'est alors que je me sentis flatté, en me souvenant qu'il m'avait appelé son égal : il ne pouvait faire d'éloge qui valût celui-là.

Désirant joindre à la faveur du public un témoignage d'intérêt qui me viendrait de la reine, je sollicitai de S. M. Catholique la haute faveur d'une au-

dience, et je remis ma supplique au comte Villa-Hermosa, secrétaire de ses commandements.

Peu de jours après, je reçus l'avis officiel que l'audience m'était accordée.

Il se trouva qu'elle était fixée au jour même où la reine devait aller, en grand apparat, à l'église de Notre-Dame d'Atocha, accomplir la cérémonie religieuse de ses relevailles.

Un jeune attaché de l'ambassade française, que j'avais quelquefois rencontré dans les coulisses de nos théâtres de Paris, me donna obligeamment quelques avis sur les règles d'étiquette que je devais observer en présence de la souveraine.

« Probablement, la reine sera debout et seule ; allez à elle en toute confiance. Un sourire gracieux ne manquera pas de vous encourager. La reine parle peu le français et le comprend encore moins; mais, sa fantaisie est de paraître saisir parfaitement les mots qu'on lui adresse dans cette langue, et, alors, pour ne pas se risquer à commettre une erreur, et pensant qu'une approbation de sa bouche est toujours bien accueillie, elle a imaginé un « *très-bien*, » qu'elle place imperturbablement à chaque bout de phrase de l'interlocuteur. Ne

vous inquiétez aucunement des contre-sens que cela peut amener. Laissez-lui placer ses « *très-bien* » comme elle l'entendra, et elle vous trouvera charmant. Vous romprez vous-même l'entretien par un profond salut, et en sortant à reculons. »

Le jour des relevailles arriva.

Voulant me donner un avant-goût de l'effet que pouvait produire sur moi l'aspect de la reine, je louai une fenêtre sur le passage du cortége.

Cette première sortie, après les couches royales, est à Madrid une véritable solennité.

Toute la population est debout et en fête.

Les monuments publics sont pavoisés; les maisons sont ornées de guirlandes, de drapeaux et d'emblèmes au chiffre de la reine.

La mise en scène de cette pompe nationale est, d'ailleurs, beaucoup plus pittoresque qu'imposante.

Le matériel et les accessoires semblent avoir été tirés à la hâte de quelque magasin de théâtre, et,

quant à la tenue de la population, elle est amusante, assurément, mais ne rappelle en rien la gravité castillane.

Des troupes de danseurs, en costume national, devaient marcher en tête du cortége, en exécutant le *jaleo* ou la *gallegada*, au bruit des castagnettes et des guitares, ce qui, on en conviendra, m'aurait immanquablement rappelé le souvenir de la marche du *Mariage de Figaro*, Bazile en tête, avec sa mandoline.

A une heure précise, la reine devait quitter son palais. Tout était prêt. Les troupes formaient la haie dans la grande rue d'Atocha, et les oiseaux symboliques, les colombes, toutes parées de rubans aux couleurs rouge et orange, les couleurs nationales, n'attendaient que leur mise en liberté pour aller voltiger sur la tête de la royale mère.

Le bruit des cloches éclata dans le ciel, et une profonde rumeur de la foule annonça que la reine se mettait en marche.

Tout à coup, et sans que rien d'extraordinaire se fût manifesté, je vis les troupes, échelonnées jusqu'à Notre-Dame d'Atocha, se replier précipitamment du côté du palais.

En même temps, de sinistres rumeurs remplaçaient la joyeuse manifestation de la foule.

Voici ce qui venait d'arriver.

Le clergé et les ordres religieux ont, en Espagne, le privilége d'aborder la demeure du souverain et de pénétrer même jusque dans les premiers appartements ; le plus souvent, cette tolérance sert à la remise de placets.

Or, au moment où la reine traversait la galerie qui, de ses appartements, conduit au grand escalier, ayant derrière elle le roi, la cour et la petite infante dans les bras de sa nourrice, un curé, revêtu du costume traditionnel si exactement reproduit par Beaumarchais, s'était avancé, un papier à la main, et, en s'inclinant, avait frappé la reine d'un coup de poignard, un peu au dessous du sein droit, en accompagnant son geste de ce mot fortement accentué :

« Toma ! » (Tiens, prends !)

Le coup porté, le curé avait été saisi et traîné dans une salle voisine.

Bientôt, on sut le nom de cet assassin : il s'appelait Martin Merino.

On ne saurait se figurer le calme prodigieux que montra cet homme, une fois le crime accompli.

Les journaux de l'époque ont suffisamment parlé de ce crime pour que je ne m'y arrête pas; cependant, parmi les détails qui le suivirent, il en est quelques-uns, dont je fus en quelque sorte le témoin, qui méritent d'être rapportés.

Au milieu de la confusion générale, des cris et des menaces de mort qui l'assaillaient de toutes parts, Merino, froid, impassible, demanda d'abord un cigare ; puis, voulant mettre, sans doute, un terme aux alternatives d'espérance et de crainte qui agitaient ceux qui l'entouraient, il leur dit d'une voix douce et musicale :

« Inutile de vous émouvoir ainsi. Tout est fini. Mon coup a porté juste. Votre reine est frappée à mort. »

Cependant, de minute en minute, on apportait des nouvelles sur l'état de Sa Majesté.

« Tu t'es trompé, bandit ! criait-on alors à Merino, la reine vivra. »

Et l'assassin de continuer son sourire avec incrédulité.

Enfin, un dernier rapport vint rassurer complétement les esprits : la reine était bien véritablement saine et sauve; les baleines du corsage et les plis du velours de sa robe avaient fait dévier la lame, laquelle en glissant avait à peine entamé la peau ; quelques gouttelettes de sang et c'était tout.

Le cri immense du peuple, à ce dernier bulletin des médecins, pénétra jusque dans la salle où l'on gardait Merino.

Alors, seulement, l'assassin douta de son poignard, et une horrible imprécation, la seule qu'il devait prononcer avant de mourir, s'échappa de ses lèvres crispées.

Puis, il redevint impassible.

La première pensée qui se présenta à l'esprit de tout le monde, malgré le peu d'importance de la blessure, c'est que la lame pouvait être empoisonnée.

On suça la plaie...

Chose bizarre, que cette ardeur amoureuse de tout un peuple pour une souveraine à laquelle,

une vingtaine d'années plus tard, ce même peuple devait ouvrir les portes de l'exil.

Au moment même où elle fut frappée, la reine voulut continuer sa marche et ne pas retarder la cérémonie. Il fallut l'énergique résistance de ses ministres pour la faire rentrer dans ses appartements, et c'est seulement lorsqu'elle se vit entourée de ses médecins qu'elle entrevit la gravité du danger qu'elle avait couru : la souveraine dut céder à la femme ou, plutôt, à la mère; car elle prit la petite infante dans ses bras et se mit à verser d'abondantes larmes!

Le soir, la ville entière fut illuminée et Merino mis en chapelle ardente.

Trois jours après, on le menait au garrot.

C'était ce qu'on peut appeler de la justice expéditive.

On avait habillé Merino du san-benito traditionnel des parricides, hérétiques, renégats et autres criminels qui avaient, autrefois, l'honneur de passer par les mains de l'Inquisition.

Le san-benito, comme l'on sait, est mi-partie rouge et jaune, et se compose d'un sarrau et d'un bonnet pointu.

Merino trouva, pour sa part, que ce costume avait peu de grâce ; il en fut indigné : il prétendait que, si l'on avait le droit de le tuer, on n'avait pas celui de le livrer aux risées de la foule qui allait se presser sur son passage.

Il exigea donc qu'on fît des fronces à son bonnet, pour qu'il ne lui tombât pas sur les yeux et ne lui donnât pas un aspect maladif.

On satisfit à ce désir.

On lui amena une mule qui devait le conduire au lieu du supplice.

« Eh bien ! s'écria-t-il, comment veut-on que je monte ? il n'y a pas d'étriers ! »

On lui répondit que, pour les condamnés, ce n'était pas l'usage.

« C'est cela ! on me condamne à la mort et au ridicule : deux supplices au lieu d'un. Or, je ne sache pas que le jugement fasse mention du second. Je veux des étriers. Autrement, mes jambes pendront de çà et de là, et me donneront un air fort disgracieux. »

Mais les ordres étaient formels, et, quoi qu'il en eût dit, on le hissa sur la mule, dont un jeune garçon tenait la bride.

Le seigneur Merino était de fort mauvaise humeur.

Autour de lui et à pied, il y avait des confréries funèbres chargées de l'assister.

Nous étions en janvier et la température était celle d'une de nos belles matinées de juin.

Cette fête du ciel rassénéra bien vite Merino ; il sourit et dit de l'air du monde le plus tranquille :

« Nous avons une journée superbe ! et c'est un temps qui va durer ! Le vent n'est pas du Guadarama. »

Puis, comme sa mule, un peu récalcitrante, le faisait osciller sur la selle :

« Attends, dit-il au jeune garçon qui tenait la bride, si je vais à toi, je vais t'apprendre à mieux faire ton métier.

— Mon père, est-ce le moment de vous irriter contre cet enfant ? lui demanda un des moines qui l'accompagnaient.

— Ah ! répondit Merino avec bonhomie, ne voyez-vous pas que je plaisante ? En vérité, je ne voudrais pas lui faire le moindre mal ! Enfin, ajouta-t-il par manière de réflexion, tout cela n'arriverait pas, si l'on m'avait mis des étriers ! »

Et il soupira profondément.

Arrivé au pied de l'échafaud, et comme le bourreau le saisissait avec l'intention de le soutenir :

« Lâche-moi, lui cria-t-il ; là haut seulement, je t'appartiens. »

Et il monta seul.

Dès qu'il fut en vue de l'immense foule, un cri partit, spontané et terrible comme un coup de tonnerre.

« Vive la reine ! »

Merino fit signe qu'il désirait parler.

« Avant tout, je dois déclarer que je n'ai rien contre cette dame.

— Dites la reine !

— Contre cette dame !

— Dites la reine !

— Non, j'aime mieux mourir tout de suite ! »

Et il se livra à l'exécuteur.

« Ne te presse pas, lui dit Merino. On ne fait rien de bien sans méthode. Je ne me suis pressé qu'une fois en ma vie et j'ai manqué mon but. Attends, laisse-moi bien me placer. »

Parlant ainsi, il s'était assis sur la sellette, avait

cherché et trouvé son assiette et, regardant le bourreau :

« Va, maintenant ! » fit-il.

On lui étendit un mouchoir sur la face et, quand le mouchoir fut enlevé, Merino mort paraissait dormir.

Le soir même le corps fut brûlé et la cendre jetée au vent.

Merino avait cinquante-trois ans.

Le lendemain de cet événement, une lettre du comte de Villa-Hermosa m'annonçait que mon audience était naturellement retardée ; obligé de rentrer à Paris, je dus quitter Madrid sans avoir été reçu par la reine.

XXVIII

Il m'est impossible de ne point m'arrêter sur cette physionomie qui, semblable à un météore, illumina subitement le ciel littéraire, monta au zénith avec une prodigieuse rapidité, s'y maintint quelque temps, au milieu des apothéoses de la fortune et de la renommée, et disparut dans la mort, avec autant de soudaineté qu'elle avait jailli à l'existence.

J'ai nommé Ponsard, dont j'eus l'honneur de créer, à l'Odéon, le principal rôle de sa comédie *l'Honneur et l'Argent*.

Le singulier concours de circonstances qui présidèrent à l'avénement de ce poëte qui ne fut, quoi qu'on en dise, ni le disciple, ni le chef d'aucune école, et qui ne releva jamais que de son indépendance et de son tempérament, mérite d'être rappelé.

La littérature en était à cette heure trouble qui, sans être la réaction, n'est déjà plus la fièvre : on se tâtait, on réfléchissait ; indice grave, on parlait déjà de juger sans passion.

On se souvenait de certains excès de la grande guerre, et on répugnait à se rappeler que, sous le péristyle du Théâtre-Français, on avait osé mener une farandole poussant des cris de mort contre une ombre immortelle.

On en était arrivé à cette lassitude maladive qui succède toujours aux frénésies de la passion, et, instinctivement, on se retournait vers la nature et on lui demandait une bouffée d'air pur, une de ces brises rafraîchissantes et saines que l'âme et le corps respirent avec délices au lendemain des nuits d'orage.

On ne devait pas attendre longtemps.

Une femme, une jeune fille, presque une enfant,

apparut tout à coup, apportée par le premier rayon des jours nouveaux.

Elle s'appelait Rachel.

Elle parlait en patricienne de l'Olympe, la langue des anciens dieux.

Ce fut comme un lever de soleil, et, à cette clarté, on se regarda.

Ce qu'on avait cru beau, devint grimaçant; ce qu'on avait cru jeune, parut flétri.

Elle venait, elle s'avançait avec la grâce inconsciente des déesses, et sa voix, dès qu'elle parla, eut des enchantements inconnus!

Sous ce flot de pure harmonie, on baissa la tête.

D'abord, ce ne fut qu'avec défiance qu'on écouta cette vierge, svelte et imposante comme une des Nymphes du Parthénon; mais, bientôt, elle eut triomphé de toutes les résistances.

Au même moment, les *Burgraves* paraissaient, et les *Burgraves*, malgré d'admirables beautés, étaient emportés par cette résurrection.

Un bruit, une rumeur circula tout à coup dans

cette république des lettres, déjà si remuée par tant de courants contraires.

Un manuscrit venait d'entrer par la barrière d'Italie, arrivant de Vienne, en Dauphiné !

Celui qui l'apportait avait été vu : on donnait son signalement et son nom.

Ce traître, qui jetait ainsi des légions de vers ennemis dans la place, se nommait Charles Reynaud.

On le disait parent d'un petit avocat, parfaitement inconnu, qui écrivait des tragédies, et ce Charles Reynaud en apportait une.

Oui, une tragédie ! une tragédie faite à Vienne, au bord de l'Isère, entre une *production de pièces* et une *remise à quinzaine!*

Cela fit rire.

Cette annonce d'une tragédie produisit l'effet que dut produire, en 1800, après la période révolutionnaire, la nouvelle qu'une messe allait être dite, publiquement, dans une église de Paris.

Une tragédie ! On se répétait ce mot, nom oublié d'une chose antédiluvienne, et l'on se tournait vers les vieillards pour les interroger.

Et les vieilles gens de répondre avec des soupirs de délivrance et des *Gloria in excelsis* à n'en plus finir.

On envoya de tous côtés des messagers et tous revenaient disant :

« C'est une tragédie : elle est en cinq actes et en vers, et l'on y voit, dans un lieu et dans un jour, un seul fait accompli !

« Cela se passe à Rome, et les personnages s'y tutoient. Ils ne disent point : *Pardieu!* ni *Vive Dieu!* ils disent : *Par les Dieux!* Aucun n'y traite l'autre de *Monseigneur*. Ils ont des maillots chair aux jambes et aux bras, des sandales aux pieds, et ils sont vêtus de jupons de laine. Ils se promènent tête nue, et sont armés du sabre de l'infanterie de ligne. »

Voilà ce que disaient les messagers.

Pendant ce temps, Charles Reynaud s'avançait sourdement, gagnait du terrain, contractait des alliances.

Il s'allia, d'abord, avec Ricourt : Ricourt était une puissance.

Très-grand, très-fort, parlant très-haut, il possédait une feuille hebdomadaire où écrivaient des suspects comme Gérard de Nerval, comme Lefèvre-Deumier, et, de plus, il était l'ami de Jules Janin !

Avoir Ricourt, c'était avoir à soi le prince des critiques.

Et, en effet, les espions envoyés de nouveau à la découverte, rapportèrent que Janin relisait ses classiques et apprenait le latin : il l'apprit, le latin, ce n'est que trop vrai ! Et, par la suite, il le fit bien voir !

Tout cela était lugubre ; cependant, il y eut une éclaircie ; voici à quel propos.

Dans les théâtres où il y a des comités de lecture, les comités sont un peu comme des sénats conservateurs.

Or, les sénats conservateurs conservent.

Le comité-conservateur de l'Odéon était, pour lors, en train de conserver la foi romantique : on reprenait toutes les semaines *Lucrèce Borgia!* avec mademoiselle Georges, et *Marie Tudor*, avec mademoiselle Georges et madame Dorval; on conservait la foi, et tout le monde était content : le maître, les disciples, Georges, Dorval, le comité, — excepté Lireux, le directeur.

Vint la lecture de *Lucrèce*.

Soubresaut général.

On traita l'avocat de Vienne comme un insurgé ;

on le déclara traître aux lois, et on le flanqua vivement à la porte : le sénat de lecture avait fait œuvre de conservation !

Ce jour-là, il dîna bien et dormit de même.

Ricourt aussi dîna très-bien, et, même, il soupa encore mieux ; car il soupait volontiers, surtout lorsqu'il était content.

Ricourt jubilait.

« La persécution fonde les dogmes, criait-il de sa voix enrouée, au café Lamblin, le soir de ce grand jour ; le martyre fait les dieux ! Nous n'avions qu'une tragédie, nous avons un drapeau ! »

La guerre, là-dessus, s'entama sur toute la ligne.

Les phalanges romantiques se reformèrent rapidement en colonnes d'attaque.

D'abord, elles firent avancer le petit journalisme, qui ouvrit le feu de ses tirailleurs et envoya des poignées de lazzi sur le chef-d'œuvre inédit.

Méry, le Phocéen, Méry, brave comme le fils de Télamon, voulut combattre seul et à sa guise.

Il imagina une de ses plus audacieuses mystifications.

Il se mit, un beau jour, à parcourir les salons et à donner lecture de quelques fragments emprun-

tés à la pièce en répétition ; car *Lucrèce*, malgré le comité, était à l'étude.

Jamais souffle plus pur, venu de l'Ausonie, n'avait fécondé une plus belle âme de poëte, ni fait éclore de plus beaux vers.

C'était l'inspiration latine dans toute sa sévère magnificence !

On raffolait de Ponsard, on adorait Méry, et Ricourt, que l'on n'admettait pas à ces agapes mystérieuses, se donnait au diable, ne pouvant comprendre comment l'œuvre dont il couvait les destinées avait pu lui échapper, pour courir ainsi le monde et se faire une gloire anticipée, sans le secours de son enrouement, à lui, de ses biceps, à lui, et de son enthousiasme de prophète précurseur !

Mais le pétard allait éclater.

Les petits et grands journaux, à l'affût de tout ce qui se rapportait à la grosse affaire du moment, avaient saisi au vol quelques extraits de ces beautés révélées audacieusement signées « Ponsard, » beautés dévorées par le « tout Paris » d'alors, lequel ressemblait beaucoup, il faut le dire, au « tout Paris » d'à présent.

Mais aucun des vers cités n'était de Ponsard, aucun d'eux n'appartenait à *Lucrèce!*

Ricourt en poussa un cri d'horreur.

Et Méry d'avouer sa faute et de dire avec son sang-froid provençal :

« Té! vous le voyez, ça n'est pas plus difficile que cela! Est-ce qu'on se donne la peine de composer des tragédies? Ces machines-là s'improvisent, un soir, au cercle, entre un whist et une partie d'échecs. C'est ce que j'ai fait, et, si cela vous plaît, je vous en improviserai toute l'année, toute la vie, sans me croire pour cela un phénomène. »

Le coup était terrible, car les rieurs étaient du côté de Méry.

Mais on avait affaire à forte partie.

Lireux, le directeur, combattait alors, on peut le dire, pour la vie sauve, tant il était serré de près par l'armée de ses créanciers.

Ayant en main l'une des meilleures plumes du journalisme, écrivant où il voulait, et, partout où il écrivait, attirant les rieurs, il se jeta dans la mêlée.

Il avait fait ses premières armes à Rouen, où il était né, et où il avait fait paraître un petit journal

intitulé : *l'Indiscret*, une vrai boutique à scandales et à duels ; puis, il était venu à Paris, où il avait fondé *La Patrie*, journal d'opposition ; ensuite, il avait pris, en même temps que la direction de l'Odéon, la rédaction en chef de *la Gazette des Théâtres*.

C'était un joûteur que celui-là ! Et plus d'un porta de ses marques !

D'ailleurs, il n'avait pas que la plume, il avait la langue ! une langue à double tranchant et acérée !

Ce fut une averse de mots, un déluge d'épigrammes, une trombe de plaisanteries ! On se tirait les uns sur les autres, c'était une mêlée pleine de passions, de rages, de colères...

Et Paris de s'impatienter, et Paris de s'écrier : « Quand donc nous donnera-t-on *Lucrèce?* »

L'attente se changeait en fièvre, la curiosité devenait maladie.

Bocage, dans la tragédie de Ponsard, allait jouer Brutus !

Grâce au nom du personnage, et grâce au nom de l'acteur, *Lucrèce* se trouva classée, dès avant son apparition, parmi les œuvres du parti démo-

cratique, et c'en était assez pour sa fortune : n'eût-elle eu que ce mérite, elle eût été sauvée.

Mais, il faut se hâter de le dire, elle avait mieux que cela, et, le soir de la première représentation, cette œuvre originale, débordant d'une séve un peu âpre, mais riche de forme et de pensée, alla aux nues.

Le vers qui, par sa netteté un peu concrète, par la sobriété de ses ornements, par la vigueur de son trait, rappelait le moule cornélien, étonna l'oreille et charma l'esprit.

Le sujet plut, précisément par les côtés qui le rendaient redoutable.

Dès le soir même, on se remit à adorer l'antiquité.

Dès le lendemain, une nouvelle école était fondée : il y avait les *Ponsardistes*, en face des *Hugonistes*.

Lucrèce fut un véritable événement littéraire ; depuis *Hernani*, il ne s'en était point vu de cette importance.

L'Académie, qui avait condamné *le Cid*, et repoussé de son sein le vieux Corneille, couronna *Lucrèce*, et admit bientôt Ponsard dans sa compagnie.

Fonda-t-il quelque chose de durable, ce jeune triomphateur parvenu au Capitole, à l'âge où le Tasse bégayait à peine son premier vers?

Hélas, non ! Il était venu au monde pour réagir : il réagit, et, ayant réagi, tout fut dit : sa mission était terminée !

Il écrivit une autre œuvre, tout aussi belle, pour moi, que *Lucrèce :* il écrivit *Charlotte Corday ;* puis, *l'Honneur et l'Argent*, qui eut un succès prodigieux ; il donna *la Bourse*, il s'essaya même dans le drame lyrique, dans la pièce comico-féerique, à la manière de *Psyché* ou des *Amants magnifiques ;* il s'ingénia, travailla, produisit, et, cependant, s'arrêta à son premier point d'élévation, bien heureux même de n'en pas descendre !

Pourquoi cela? et que lui manqua-t-il pour atteindre au zénith de la gloire, et entrer à tout jamais dans l'Olympe de nos dieux littéraires?

Trois choses, dont une seule aurait suffi à son

immortalité : la grandeur de Corneille, la passion de Racine, la palette d'Hugo!

Mais, alors, qu'eut-il donc pour lui et à lui?

Il eut bien, à lui, sa forme exquise, et il eut, pour lui, de venir à l'heure.

Un don et un bonheur!

XXIX

L'*Honneur et l'Argent*, refusé, comme on le sait, au Théâtre-Français fut porté à l'Odéon.

Jules Janin, qui patronnit Ponsard, écrivit à Altaroche, alors directeur, pour lui recommander cette comédie.

Altaroche, dont l'autorité littéraire n'est pas à discuter, et pour lequel, d'ailleurs, le jugement de Jules Janin était concluant, s'empressa de se rendre à l'appel du célèbre critique.

« Voulez-vous connaître la pièce? lui demanda Jules Janin.

— Quand vous voudrez?

— Immédiatement, si vous avez le temps.

— Je suis à votre disposition. »

Janin prit le manuscrit et lut.

Après le premier acte, Altaroche lui dit :

« Ma conviction est faite. Pour moi, la pièce est déjà reçue, sauf ratification du comité.

— C'est pourtant l'acte le moins fort. Que direz-vous donc, après celui du bal ?

— Raison de plus.

— Je dois vous dire que Ponsard demande une prime de cinq mille francs.

— Je ne suis pas partisan d'une prime donnée à l'avance et quand même : cinq mille francs sont une charge pour le théâtre, si l'œuvre réussit médiocrement, et une bien maigre rémunération, dans le cas du succès exceptionnel qu'elle semble promettre. Je préfère assurer à Ponsard un quart sur ce qui excédera la moyenne des recettes à l'Odéon.

— Je le préférerais aussi; mais Ponsard a immédiatement besoin de ces cinq mille francs.

— Je les lui avancerai, dès aujourd'hui, si vous le voulez.

— C'est parfait. Et, maintenant, continuons; car cet arrangement ne doit pas arrêter notre lecture. »

Au dernier acte, l'impression d'Altaroche fut ce qu'avait été celle de Jules Janin : le succès littéraire lui paraissait certain et le succès d'argent plus que probable.

Ponsard, qui m'avait d'avance désigné pour le rôle de Georges, lut, deux jours après, sa comédie au comité qui l'accueillit à l'unanimité et avec acclamation; il y eut même un véritable enthousiasme.

Tel fut le prologue de cet éclatant succès, qui donna à Ponsard cinquante mille francs de prime, au lieu des cinq mille francs demandés par Jules Janin.

Une invitation de Ponsard m'appela chez lui.

Ma surprise fut grande, lorsque je me trouvai, pour la première fois, en présence d'un homme, naïf, timide, aux allures des plus provinciales et à la voix traînante et enfantine.

Il me lut sa pièce.

Je n'avais plus qu'à m'entendre avec Altaroche.

Altaroche m'offrit carrément quarante francs par soirée et vingt soirées assurées; à mon tour, je demandai, non moins carrément, soixante francs qui me furent refusés.

« Tenez, me dit-il, voulez-vous dix pour cent de la recette brute? »

Si j'eusse accepté, j'aurais gagné soixante mille francs, la pièce ayant fait plus d'un demi-million de recette, mais je préférai malheureusement deux louis par soirée...

J'allais me trouver en compagnie de Tisserand, de Kime, de mademoiselle Valérie et d'une grande demoiselle, bien raide et bien inexpérimentée, que l'auteur protégeait.

J'étudiai beaucoup chez moi la scène du quatrième acte, l'apostrophe *aux pieds plats*.

Pour donner du mouvement et de la variété à mon débit, j'avais imaginé de faire de ma tirade une série d'apostrophes *ad hominem*.

Je l'avais scindée en diverses parties pour chacune desquelles je me désignais, à moi-même, un des spectateurs de la salle, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en face, à l'orchestre ou aux pre-

mières galeries, ce qui me faisait agir, marcher, gesticuler, et multipliait la puissance du débit, tout en variant les effets.

Ponsard était dans le ravissement de ma trouvaille.

Je m'étais engagé à jouer au bout de dix répétitions.

J'avais tenu parole, et, la veille du dixième soir, je répétai généralement avec cet entrain et cette assurance qui sont de bon augure pour le succès.

Mais, arrivé à ma tirade, celle sur laquelle nous comptions tant, Ponsard et moi, patatras!... voilà mon Altaroche qui se lève!

« Que diable me faites-vous là, me dit-il, et que signifie cette promenade? Cela va faire le plus mauvais effet sur les spectateurs. Nous ne sommes pas ici dans un théâtre de genre, où l'on se permet quelquefois de transporter la comédie dans la salle. Ici, entre vous et le public, il y a un mur. Vous devez vous adresser aux coulisses, et non point aux loges.

Ponsard baissa la tête comme un écolier pris en faute, et m'abandonna du coup avec la lâcheté la plus convaincue.

Je rentrai chez moi désespéré.

Enfin, arriva la première représentation, qui remit chaque chose à sa place.

Je dis : « à sa place, » parce que je m'étais bien aperçu que, dans la pensée de l'auteur comme dans celle d'Altaroche, le succès reposait, non point sur mon personnage, mais bien sur celui de Rodolphe, qu'interprétait Tisserand ; mais l'on sait combien l'éclat de la rampe modifie souvent cette optique si difficile à fixer à l'avance.

Les deux premiers actes eurent un succès presque négatif.

Le troisième fut brusquement applaudi, mais fortement disputé.

Ponsard, réfugié chez son ami Janin, qui habitait, à cette époque, la maison du café Tabouret, en face du Luxembourg, attendait, après chaque acte, le bulletin de la bataille.

Le quatrième s'entame et paraît captiver l'attention.

Ce symptôme m'encourage et me rend tout mon aplomb, de telle sorte qu'au moment de l'apostrophe j'oubliai tout.

J'avais remarqué, au balcon, un monsieur cra-

vaté de blanc, à cheveux gris et pavoisé des insignes de la Légion d'honneur.

Je pars de mon pied droit.

J'indique, avec l'énergie que donne l'indignation, ce monsieur que je ne connais pas et que je désigne du doigt à la salle entière ; je lui lance en pleine poitrine ces deux vers :

Vous, monsieur, vous n'avez ni principes, ni foi,
Et votre avancement est votre seule loi,
Touchez là...

Le soubresaut qu'il fit fut remarqué de toute la salle.

A qui m'étais-je adressé ?

Je n'en savais rien. Mais, enhardi par ce premier succès, je m'élance à gauche, et, dans l'avant-scène qui faisait face à la loge impériale, j'avise un officier placé entre deux dames, et je lui décoche ces deux autres vers :

Vous, monsieur, à la fin de la lutte
Vous flattez la victoire et flétrissez la chute,
Soyons amis !

Un tonnerre d'applaudissements se fait entendre.

« Ah ciel! pensai-je, à qui donc viens-je de parler. »

Mais, comme le coursier de la légende, j'avais le feu dans le ventre et la flamme dans les narines : une batterie de mitrailleuses ne m'aurait pas arrêté.

Je gagne l'avant-scène, et je fixe toute cette salle d'un regard de hyène, et je jette à l'orchestre, au parterre, aux galeries, dans tous les recoins de ce vaste Odéon, ces cris de la vertu vengeresse :

Banqueroutiers, valets, libertins, renégats,
Fripons de toute espèce et de tous les états,
Salut! Nous nous devons un respect réciproque,
Nous comprenons l'esprit positif de l'époque;
Nous sommes des pieds plats, oui ; des marauds, d'accord;
Mais le monde est à nous, car nous avons de l'or!

J'ai bien remporté quelques succès dans ma vie; mais jamais de pareils à celui qui, à ce moment, m'enleva comme sur un ouragan...

Je fus rappelé, acclamé, et mon camarade Tisse-

rand, qui, lui, n'avait rien livré au hasard, eut aussi sa large part dans le triomphe.

L'Empereur honora de sa présence la seconde représentation.

On craignait du bruit.

Altaroche me fit dire de ne rien souligner, et, surtout, de remiser, pour ce soir-là du moins, mes apostrophes à la salle.

Je promis, mais une seconde fois je ne devais pas tenir parole.

Ne vous fiez jamais aux promesses de ce genre que vous arrachez au comédien au moment où il entre en scène. Dans la coulisse, il y a l'homme; mais, sur la scène, il n'y a plus que l'artiste, et il est rare que l'artiste se souvienne de ce que l'homme a promis.

J'ai dit qu'en commençant ma tirade, je partais du pied droit pour m'adresser à la droite de la salle; or, la droite de la salle, pour l'acteur, se trouve être à la gauche du public, du côté de la loge impériale.

Je me gardai bien de jeter le moindre coup d'œil sur cette loge.

Je m'adressai, au contraire, à celle qui s'entrou-

vait la plus rapprochée et, comme ce soir-là l'Impératrice n'assistait pas à la représentation, c'était Napoléon III lui-même qui occupait la place qu'eût dû occuper l'Impératrice, c'est-à-dire la place la plus éloignée de la scène.

Me voici donc parti de mon diable de pied droit, et le hasard veut que je m'adresse à un gros général, vêtu d'un uniforme tout battant neuf, et chamarré de rubans comme un arbre de mai; un maréchal de Castellane engraissé, que je bombarde de mon :

> Vous, monsieur, vous n'avez ni principes, ni foi,
> Et votre avancement est votre seule loi.

Un silence glacial, un silence de mort se fait autour de moi; il me semble que je parle sans être compris, sans être entendu. Je ne me rends plus compte de rien, mais je n'en poursuis pas moins, comme dans un rêve, ma promenade et mes apostrophes, et, quand je fus arrivé au bout de ma tirade, je fus pour ainsi dire réveillé par le

bruit d'une trombe : c'était la salle qui croulait.

L'Empereur, qui avait paru d'abord indécis, fut à la fin entraîné par l'élan général et ses deux mains se rapprochèrent l'une de l'autre.

Le parterre me criait *bis*, et toutes les figures étaient tournées vers la loge impériale.

L'Empereur se rejeta un peu en deçà du cordon de la loge.

Les bravos alors n'eurent plus de fin.

Je restai bien deux minutes les bras croisés à attendre que le calme se rétablît.

Ces minutes avaient fait de moi plus qu'un grand comédien; j'étais tout d'un coup passé à l'état de grand citoyen : de même que Danton, j'avais eu toutes les audaces.

Pendant le cinquième acte, auquel l'Empereur n'assista pas, les étudiants décrétèrent mon triomphe, et il fut arrêté, entre eux, qu'à la fin du spectacle, ils m'attendraient à la sortie et qu'ils me feraient une ovation.

J'avoue que je ne me sentais pas très à mon aise, et que, revenu de mon propre délire, j'envisageai plus froidement la gloire des Mirabeau et des Camille Desmoulins.

J'aurais désiré volontiers remettre à un autre jour la faveur d'y prétendre.

Je confiai ce sentiment secret à Altaroche, qui était fort inquiet lui-même des suites de mon escapade, et qui me fit passer incognito par le devant de la salle, me sauvant ainsi des honneurs qui m'attendaient.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002019593b

CE PN 2638
.L23A3 187E VC02
COO LAFERRIERE, MEMOIRES.
ACC# 1211336